

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# REVUE

DE

# MONTREAL

---

---

## LES CANADIENS DE L'OUEST (1)

---

### IX

Le groupe du Nord-Ouest aurait pu comprendre un bien plus grand nombre de biographies. Tant de Canadiens ont joué un rôle important dans le commerce des pelleteries, soit comme associés de la compagnie du Nord-Ouest, soit comme commis, intermédiaires, ou même simples voyageurs ! Mais il fallait savoir se borner, et M. Tassé n'a pas été malheureux dans les types qu'il a choisis entre beaucoup d'autres.

---

(1) *Les Canadiens de l'Ouest*, par Joseph Tassé, Montréal, 1878. Compagnie d'imprimerie canadienne, 1872, 2 vols in-8, xxxix, 717 pp., 21 portraits et gravures. — Voir les numéros de juillet, p. 390; d'août, p. 486; de novembre et décembre, p. 624 (1878); de février (1879), p. 81; de mars, p. 223; d'avril, p. 263; de juillet et août, p. 574; de septembre, p. 577.

*Droits de traduction et de reproduction réservés.*

Le premier personnage qui fait partie de ce groupe est Pierre Chrysologue Pambrun, né à l'Islet en 1792. Son père, qui le destinait aux professions libérales, avait voulu le faire étudier, mais il avait pour cela trop de cet esprit remuant, trop de cette passion des aventures qui s'emparait alors d'une grande partie de la jeunesse. Il s'enrôla en 1812 dans le corps des voltigeurs et fit partie de la compagnie commandée par M. Jacques Viger. M. Tassé cite une lettre que son père lui adressait lorsqu'il était en pleine campagne, et dans laquelle, après lui avoir reproché de n'avoir pas voulu cultiver son intelligence, il lui donnait de sages conseils, qui se terminaient par ces paroles remarquables : « Suppléez à votre manque d'éducation par votre bravoure. » Cette lettre est d'un très beau style, et fait preuve chez son auteur d'une bonne, virile et religieuse éducation. Elle ne fut point écrite en vain ; le jeune Pambrun se distingua à la bataille de Châteauguay.

Après la guerre, il s'engagea au service de la compagnie de la baie d'Hudson, rivale et ennemie de celle du Nord-Ouest. Dans la guerre que se firent ces deux compagnies, Pambrun fut fait prisonnier par les gens du Nord-Ouest, et détenu quelque temps comme plus redoutable que ses compagnons d'armes, qui furent relâchés sur parole.

Après l'union des deux compagnies, Pambrun fut successivement chargé des postes de Cumberland House, dans la région de la Saskatchewan, près du fort des Babines dans la circonscription de la Nouvelle-Calédonie, que l'on peut appeler l'extrême Nord-Ouest, puis de là il fut envoyé au lac l'Original près de la baie d'Hudson, puis à Vancouver et à Oualla-Oualla, dans ce qui est aujourd'hui la Colombie britannique. Cette province pourrait le réclamer à bon droit comme un de ses fondateurs. Il y exerça une grande influence sur les sauvages, et contribua puissamment à leur inculquer quelques notions de religion et de civilisation. Le capitaine Bonneville, qui le visita en 1834, se loue, dans ses mémoires publiés par Washington Irving, de l'hospitalité qu'il en reçut.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte de l'Amérique pour voir les immenses distances que ce voyageur a parcourues. Il s'est toujours trouvé dans les postes les plus exposés, au milieu des sauvages les plus cruels, dans les régions les plus inhospitalières, et sa vie a été une succession continuelle d'aventures et de dangers.

# CHAPLEAU & LAVIGNE

## IMPRIMEURS

223 rue Notre-Dame

MONTREAL

---

LES soussignés ont l'honneur d'annoncer aux abonnés de la *Revue de Montréal* et au public, qu'ils viennent d'ouvrir un

## ATELIER D'IMPRIMERIE

où ils feront promptement et selon les derniers goûts,  
toute espèce d'Ouvrages :

*Brochures, Livres,*

*Cartes d'Affaires, de Visite, etc.,*

*Programmes, Circulaires,*

*Blancs de Comptes, de Billets, etc., etc.,*

Vu certains arrangements, nous pouvons travailler à très bon marché ; de plus, tous nos caractères sont neufs, ce qui contribuera à la netteté et à l'élégance de nos ouvrages.

### SPÉCIALITÉ

*On corrige les épreuves avec beaucoup de soin, afin de laisser le moins de travail possible à l'auteur, tout en se conformant au manuscrit.*

---

Ils espèrent que les abonnés de la *Revue* se feront un devoir d'encourager leur établissement.

# CHAPLEAU & LAVIGNE,

Imprimeurs,

223 rue Notre-Dame,

MONTREAL.

Sir James Douglas, premier gouverneur de la Colombie, qui l'avait déjà connu dans la Nouvelle-Calédonie, et sir George Simpson, l'avant-dernier gouverneur de la compagnie de la baie d'Hudson, font de lui les plus grands éloges. Ce dernier, dans son fameux voyage autour du monde, arriva à Oualla-Oualla peu de temps après la mort de Pambrun, qui périt en voulant dompter un cheval d'une grande valeur qu'il avait acquis d'un chef sauvage.

Pambrun avait épousé une fille de M. Umfreville, qui a écrit une histoire de la compagnie de la baie d'Hudson. Cette femme pleine d'intelligence et de courage s'est distinguée avec une autre femme du nom de Ross, dans une singulière et presque incroyable aventure. Armées de fusils, elles repoussèrent une troupe de sauvages hostiles qui avaient envahi leur demeure.

Madame Pambrun était encore vivante lorsque M. Tassé écrivait la biographie de son mari, et elle habitait le territoire de Washington. De ses deux fils, l'un, Dominique, demeure à Oualla-Oualla ; l'ainé, Pierre-Chrysologue, est au service de la compagnie de la baie d'Hudson, dans la région de la Saskatchewan.

La biographie de M. Joseph Larocque offre ce trait piquant, d'un vieux voyageur qui, après toute une vie d'aventures, vient s'installer dans un couvent et y terminer ses jours en véritable cénobite. M. Larocque avait à peine quatorze ans lorsqu'il partit pour le Nord-Ouest avec son frère François-Antoine Larocque, qui fut depuis le fondateur d'une grande maison de commerce à Montréal (\*). Tandis que Pambrun était au service de la compagnie de la baie d'Hudson, les deux Larocque s'étaient engagés dans la compagnie du Nord-Ouest.

François ne resta pas longtemps au Nord-Ouest, Joseph y passa la plus grande partie de sa vie. Doué d'une grande facilité pour l'étude des langues sauvages, il fut tout d'abord choisi pour plusieurs courses et missions importantes. Les voyageurs Harmon, Clarke et Lewis parlent de lui dans les récits de leurs propres excursions. Son voyage chez les Mandans en 1805, avec M. McKenzie, eut des résultats importants pour la compagnie.

(\*) M. François-Antoine Larocque était le grand-père de M. Alfred Larocque, l'un des premiers Canadiens qui s'enrôlèrent dans les zouaves pontificaux, et décoré pour sa belle conduite, après avoir été dangereusement blessé.

Après avoir été envoyé comme le fut Pambrun dans quelques-uns des postes les plus exposés du Nord-Ouest, parmi les sauvages les plus cruels, auxquels il parvenait à imposer par sa fermeté et son courage, il fut, comme lui aussi, dirigé vers la Colombie britannique, et il y joua à l'époque de l'établissement d'Astoria un rôle important. Il y fut le compagnon de M. Ross Cox, qui dans son livre raconte plusieurs des étonnantes aventures qu'ils eurent ensemble.

Il y retrouva Harmon, qu'il avait déjà rencontré de ce côté-ci des montagnes Rocheuses. Celui-ci, puritain très dévot, a laissé dans son livre, au milieu de pieuses réflexions, quelques traits qui font voir que Larocque était très éloigné de la vie dévote qu'il mena plus tard, et n'annonçait pas un homme qui dût finir sa vie dans un couvent. Cependant il lui donne en fin de compte une bonne note, et paraît s'attribuer à lui-même le mérite de meilleures dispositions chez ce voyageur dont la distinction l'avait vivement frappé. Il serait bien singulier que la conversion de cet excellent homme eût été ébauchée par un zélé protestant. Dans ce cas, Larocque se serait acquitté d'une dette de reconnaissance en expédiant plus tard à ses anciens amis du Nord-Ouest des livres de controverse catholique, comme nous l'apprend M. Tassé.

Larocque passa trente années de sa vie soit au Nord-Ouest soit à la Colombie. Comme Pambrun, il fut conservé dans sa position et même particulièrement favorisé par la nouvelle compagnie qui résulta de la fusion des deux grandes entreprises rivales. Puis, passant de la côte du Pacifique au golfe Saint-Laurent, presque à l'Atlantique, il fut chargé à Mingan de la surveillance de tous les postes de cette vaste région.

En 1833 il se retira des affaires avec une assez jolie fortune, ayant été traiteur en chef et, comme tel, associé de la compagnie ; il se maria la même année.

En 1837 il passa en France, où il demeura jusqu'en 1851. Il n'oublia point pendant cette longue absence les régions lointaines où il avait acquis sa fortune, et fit parvenir aux missionnaires de la Colombie des sommes considérables. Il y fonda même un collège dont tous les professeurs furent des Canadiens-Français, et qui porta le nom de Saint-Joseph en l'honneur du généreux donateur.

De retour au pays, il passa quelque temps chez les Pères

jésuites à Montréal, puis s'installa chez les sœurs de la charité à Ottawa, où il mena la vie la plus exemplaire. Comme les gens de sa trempe ne font jamais les choses à demi, il n'entendait aucunement badinage sur les choses qui touchent de loin ou de près à la religion ; et M. Tassé nous donne à penser qu'il était quelquefois plus acerbe dans la discussion que ses amis ne l'auraient désiré. Les grands établissements d'éducation et de charité qui font tant d'honneur à notre jeune capitale, et qui en font déjà comme un poste avancé de notre nationalité dans la province d'Ontario, doivent beaucoup aux libéralités qu'il exerça soit de son vivant soit par ses dispositions testamentaires.

Somme toute, ce n'est pas une des figures les moins originales ni les moins respectables de notre galerie biographique, que celle de ce vieux voyageur du Nord-Ouest, de la Colombie et du Labrador, se livrant aux pratiques du plus pur ascétisme, de cet homme qui avait pratiqué et la vie sauvage et la vie civilisée, qui avait vu la mort de si près en tant de rencontres, passant ses dernières années à méditer sur le bord de sa tombe, ce qui pour lui n'était pas du tout une métaphore, puisqu'il avait fait faire d'avance son cercueil et l'avait placé à côté de son lit.

Pierre Falcon est un type bien différent des deux précédents, quoique beaucoup d'événements de sa vie s'entrecroisent avec ceux qui ont signalé l'existence de Pambrun et de Larocque. Ce type existe presque dans toutes nos paroisses.

Qui en a composé la chanson ?

Pierriche Falcon, ce bon garçon.

Ne trouve-t-on pas partout où il y a des Canadiens-Français un *bon garçon*, quelquefois aussi un mauvais drôle, voire même une méchante femme jalouse du bonheur d'autrui, qui compose la chanson sur l'événement du jour ? Quel est le candidat politique qui n'a pas été un peu chansonné... et, par dessus le marché, qui n'a point dû en payer la façon, au rebours du mot de Mazarin : Le Français chante mais il paye ? Mariages faits ou manqués, querelles de paroisse, rivalités de clochers, changements de curés ou de vicaires, élections fédérales, locales, ou municipales, tout événement, en un mot, est un prétexte à chansons. Et presque toujours le faiseur de chansons a le soin de se nommer ou de se désigner dans le dernier couplet, comme les artistes signent leur nom dans un coin de leurs toiles. Bien différentes des chansons dites canadiennes, dont les airs font aujourd'hui le tour du

monde grâce aux musiques des régiments anglais, et qui ne sont autre chose que de vieilles chansons des différentes provinces de France plus ou moins chargées de variantes propres à notre pays, ces véritables chansons du cru ont peu de poésie, mais assez de naïveté et une intention satirique toute gauloise (\*).

Or, Pierre Falcon a été le chansonnier de la Rivière-Rouge ; les deux chansons qui nous sont parvenues et qui sont reproduites par M. Tassé racontent la *guerre des bois brûlés* ; c'est-à-dire la guerre de la compagnie de la baie-d'Hudson contre la compagnie du Nord-Ouest, et notre auteur en profite pour introduire, dans la biographie de celui qu'il appelle peut-être un peu ambitieusement le chanteur du Nord-Ouest, le récit de la rencontre sanglante qui eut lieu le 19 juin 1816, à un mille environ de l'endroit où se trouve maintenant le fort Garry.

Falcon était né en 1793 au fort du Coude, sur la rivière du Cygne. Si les cygnes chantaient vraiment, ne fût-ce même qu'en mourant, comme le prétend un dicton très ancien qui a servi de base à une métaphore bien usée, on pourrait trouver là une coïncidence ou un présage. Son père était canadien, et sa mère était une aborigène du Missouri. Il a passé une partie de sa jeunesse au Canada, où son père l'avait amené. A l'âge de quinze ans il retourna à la Rivière-Rouge et y prit part aux événements qu'il a chantés.

Il fut employé par la compagnie de la baie d'Hudson qu'il avait chansonnée, ce qui prouve que de part et d'autre on n'était point rancunier. Il demeure encore à la Prairie-du-Cheval-Blanc, et malgré son âge avancé il voulait tirer son coup de feu dans la petite guerre de la Rivière-Rouge au début de la confédération, en souvenir sans doute de ses anciens exploits. On parvint à l'en dissuader, et il se contenta de chançonner le gouverneur Macdougall comme il avait chansonné le gouverneur Semple. Il serait à désirer que l'on publiât le recueil de ses œuvres à titre de monument historique plutôt peut-être qu'à titre de monument littéraire. Sous ce dernier rapport cependant il y aurait encore là un certain attrait, celui de faire connaître le langage parlé et

---

(\*) M. Hubert La Rue a donné dans le *Foyer canadien* deux études intéressantes sur ces chansons. Il a le premier publié une de celles de Falcon. L'ouvrage de M. Ernest Gagnon, *Les chansons populaires du Canada*, est surtout consacré à celles qui nous viennent de France. L'édition en est épuisée et il serait fort à désirer qu'on en fit une nouvelle.

chanté dans ces pays lointains, et de comparer ces produits spontanés de la muse populaire avec ceux d'autres contrées. Falcon, dit M. Tassé, n'a jamais su lire ni écrire.

Il y a eu trois époques belliqueuses dans l'histoire du Nord-Ouest. La première fut celle qui commença en 1816 et se continua pendant plusieurs années. Elle donna lieu à deux causes célèbres : le procès de Boucher et de Brown, qui eut lieu à Toronto (alors York) en 1818, et ceux de Charles de Reinhard et d'Archibald McLellan, qui eurent lieu à Québec la même année. Boucher, Brown et McLellan furent acquittés ; de Reinhard fut trouvé coupable et condamné à mort (\*).

La seconde fut le soulèvement des métis français et écossais contre la compagnie de la baie d'Hudson, à l'occasion du procès de Sayer en 1849.

La troisième fut la levée en masse et la proclamation d'un gouvernement provisoire, lors de l'annexion des territoires du Nord-Ouest à la confédération.

Louis Riel, père, fut le chef du mouvement dans la seconde de ces périodes, et la popularité qu'il y acquit prépara celle qui fut plus tard si fatale à son fils.

Riel naquit à l'Île à la Crosse dans le territoire du Nord-Ouest en 1817 ; son père était de Berthier [en haut], sa mère était une métisse. Tous deux vinrent au Canada en 1822 avec l'enfant, qui y demeura jusqu'à l'âge de vingt et un ans. Il y reçut une bonne éducation élémentaire et apprit le métier de cardeur. En 1838 il s'engagea à la compagnie de la baie d'Hudson, et en 1848 il épousa Julie de Lagimodière, dont le père et la mère, quoique nés à la Rivière-Rouge, étaient d'origine canadienne. On voit que Louis Riel, fils, le héros de Fort Garry, n'a dans les veines qu'une assez faible proportion de sang sauvage.

---

(\*) Il a été publié de nombreux ouvrages et brochures sur tous ces événements et sur les prétentions des deux compagnies rivales. Ils sont rares maintenant. Les collections les plus complètes que je connaisse sont celles de M. le juge MacKay et de M. l'abbé Verreau. Les procès de Reinhard et de McLellan, publiés à Montréal en 1818, chez James Lano et Nahum Mower forment un très gros volume intéressant et curieux à plus d'un titre. Le juge en chef Sewell et le juge Bowen étaient sur le banc ; le procureur général Uniacke et le solliciteur général Marshall conduisaient la poursuite ; MM. Andrew Stuart, Vanfelson et Vallières de Saint-Réal, occupaient pour la défense.

Riel essaya d'abord d'établir un moulin à carder, mais la compagnie, jalouse de toute industrie locale, l'en détourna. Rebuté de ce côté, il construisit un moulin à farine, et comme les eaux de la rivière sur laquelle il le construisit, la *Seine* — rien moins que cela pourtant! — ne suffisaient pas à en faire tourner les roues, il y amena par un canal un ruisseau qui coulait à une douzaine de milles de distance. C'est le premier moulin à farine qui ait été construit dans ces vastes régions, et l'entreprise pourrait passer pour gigantesque.

J'ai parlé de l'étrange esprit de jalousie de la compagnie. Sa tyrannie n'eut bientôt plus de bornes. Voici une partie du tableau que M. Tassé nous a tracé de l'état de choses qui en était résulté.

« Dans ce pays, qui alimentait presque toute l'Angleterre des produits de sa chasse, le luxe des fourrures était à peine connu. Si un chasseur tuait un animal des plaines, fût-ce un loup, une biche, ou même un rat musqué, il était obligé d'aller en vendre la robe aux postes de la compagnie. A quelques exceptions près, personne ne portait de fourrures, dans un pays où le thermomètre tombe quelquefois à 45 degrés au-dessous de zéro.

« Non seulement les sauvages ne pouvaient se faire des présents ni trafiquer entre eux; mais la compagnie a été jusqu'à solliciter des missionnaires protestants de les épouvanter en les menaçant de la colère de Dieu, s'il leur arrivait de se couvrir d'une peau de renard.

« Les métis avaient pour tout couvre-chef des casquettes de drap que leur vendait la compagnie. Quelqu'un osait-il porter un morceau de fourrure quelconque, il attentait aux droits de cette puissante association. Le réfractaire était aussitôt désigné aux autorités, et si un agent le rencontrait par hasard, il le décoiffait en plein chemin, sans autre formalité. Ces faits sont tellement invraisemblables qu'on pourrait les mettre en doute, si de nombreux témoins n'étaient encore là pour les attester. »

Mais ce n'est pas tout, la compagnie, voulant empêcher le commerce à l'extérieur, ne visa à rien moins qu'à intercepter toute correspondance qui pourrait lui paraître suspecte. Elle croyait pouvoir se faire au moyen de l'ukase que l'on va lire un cabinet noir à bon marché.

« Toutes les lettres que l'on a l'intention d'envoyer par l'express de l'hiver doivent être déposées à ce bureau le ou avant le pre-

mier janvier; l'auteur de chaque lettre devra écrire son nom au coin gauche en bas, et s'il n'est pas un de ceux ayant fait une déclaration qu'il ne fait pas le commerce des fourrures, sa lettre devra être remise ouverte ainsi que ses incluses et le tout sera fermé à ce bureau.

«ALEXANDRE CHRISTIE,  
« Gouverneur d'Assiniboine

« Fort Garry, 20 décembre 1844. »

On protesta toutefois si vigoureusement contre cette mesure qu'elle devint bientôt elle-même *une lettre morte*. L'irritation qu'elle avait produite fut cependant ravivée par le fait qu'un métis écossais d'une famille respectable, qui voulait épouser la fille d'un des officiers de la compagnie, fut repoussé avec mépris par les parents, qui lui substituèrent un highlander pur sang, malgré les préférences bien connues de la fille. On se dit : « Voilà comme on traite les métis, » et plus que jamais ceux d'origine écossaise firent cause commune avec ceux d'origine française.

Enfin, au mois de mars 1849, un nommé Guillaume Sayer, et plusieurs autres métis, les uns d'origine française les autres d'origine écossaise, ayant été arrêtés pour infraction aux règlements de la compagnie, Riel, que tout désignait comme chef du mouvement, envoya des courriers dans toutes les directions; on se réunit, on organisa un comité de vigilance—*modo americano*—et l'on se décida à empêcher le jugement d'être rendu, ou au moins de recevoir son exécution.

En ce temps-là Ponce Pilate n'était pas gouverneur de la Judée, mais Adam Thom, de malheureuse mémoire au Canada, était juge ou *recorder* dans les territoires du Nord-Ouest. Ce personnage odieux et grotesque tout à la fois, avait été rédacteur du *Herald* à Montréal lors des insurrections de 1837 et 1838. Ses dénonciations haineuses des patriotes, ses appels à la vengeance, son fameux article surtout dans lequel il reprochait au gouvernement de ne pas aller assez vite et *d'engraisser les Canadiens pour l'échafaud* étaient connus des métis. Loin de chercher à se faire pardonner son passé, le juge improvisé montrait autant de fanatisme et d'arrogance que d'ineptie. Il ne voulait pas souffrir que l'on parlât français dans son tribunal, et il passait en outre pour l'inspirateur des mesures les plus rigoureuses prises par le

gouverneur de la compagnie. On savait d'avance ce que déciderait un pareil juge si on le laissait faire.

Donc le dix-sept mai 1849, jour fixé pour le procès de Sayer, les métis tant écossais que français accoururent en armes se ranger sous la conduite de Riel, qui, après les avoir harangués avec beaucoup d'éloquence, se dirigea à leur tête vers le lieu où siégeait le tribunal. Le gouverneur Caldwell, qui avait sous la main soixante-dix vieux *pensioners* de l'armée, sorte de garde prétorienne, se rendit seul cependant, sachant bien que les métis auraient bon marché de ses vieux soldats qui s'étaient vantés de les balayer, et jugeant à propos de ne pas irriter davantage la population.

Sayer, qui était dehors avec les métis, quoique sommé refusait de comparaître. Le juge et les magistrats, pour passer le temps, s'occupèrent toute la matinée d'autres affaires.

« Le juge et le gouverneur, dit M. Tassé, étaient dans un embarras visible. Après s'être consultés, ils firent dire aux métis de nommer un chef et d'envoyer une députation pour assister Sayer dans son procès. Ceux-ci accédèrent à cette proposition, et onze d'entre eux ayant Riel à leur tête escortèrent Sayer devant le tribunal.

« En même temps, vingt hommes armés vinrent se placer en sentinelles près de la porte, et cinquante à l'extérieur. Les sentinelles de l'intérieur communiquaient aux autres les détails du procès à mesure qu'il s'instruisait, de sorte qu'au moindre signal, tout le monde pouvait prêter main forte au chef du mouvement.

« En entrant dans la salle, Riel déclara que la population demandait l'acquiescement de Sayer. Il protesta énergiquement contre sa mise en accusation et récusait neuf des douze jurés. On procéda cependant à l'audition du procès sans tenir compte de cette résistance.

« Riel signifia au tribunal que les métis laisseraient écouler une heure pour lui donner le temps de juger l'affaire de Sayer, et qu'ils se feraient eux-mêmes justice, si justice ne leur était pas rendue.

« Une heure passée, un grand nombre de métis firent irruption dans la salle d'audience. Les autres se pressèrent près de la porte et attendirent avec impatience le dénouement du procès. Riel réclama alors d'une voix ferme l'acquiescement de Sayer.

« Le procès n'est pas fini, répondit le juge Thom.

« Le temps accordé est écoulé, répliqua Riel. L'arrestation a été faite en violation de tout principe de justice; et je déclare que dès ce moment Sayer est libre...

« Les métis applaudirent frénétiquement et annoncèrent au dehors que Sayer était libre. »

Le gouverneur et le juge Thom durent en passer par là. Sayer et les autres accusés furent emmenés en triomphe. Riel ne se contenta pas de cela, il exigea la remise de tous les effets confisqués, et il proclama qu'à l'avenir le commerce serait libre, et qu'on ne se soumettrait plus aux exigences de la compagnie. Les métis crièrent avec enthousiasme et à plusieurs reprises : « Le commerce est libre ! Vive la liberté ! » Quand ils eurent traversé la rivière, ils poussèrent de nouvelles acclamations suivies d'une triple salve de mousqueterie.

C'en fut fait de la puissance d'Adam Thom. Il fut longtemps sans se montrer au palais. Le gouverneur siégeait à sa place. Lorsqu'il y reparut il fut si mal accueilli que le gouverneur le fit résigner et le nomma greffier de la cour. En 1854, il passa en Ecosse.

Ces événements eurent du retentissement en Angleterre. M. Isbiter, membre de la chambre des communes, et M. John McLaughlin, ancien résident de la Rivière-Rouge, y prirent la défense des métis.

On peut dire que ce furent ces événements et leurs conséquences qui préparèrent l'annexion du Nord-Ouest à la confédération, et, par un singulier retour des choses humaines, le fils de Riel et les métis écossais et français, et surtout les derniers, combattirent contre les autorités canadiennes, appuyés dans leur résistance par la compagnie dont le monopole les avait si longtemps écrasés. Parmi les causes qui peuvent expliquer cette apparente anomalie, figure au premier rang la nomination du gouverneur MacDougall, maladresse aussi grande de la part du gouvernement d'Ottawa que l'avait été celle du juge Thom de la part de la compagnie.

Louis Riel, fils, dont M. Tassé s'est abstenu de nous donner la biographie, avait été envoyé au Canada, et avait reçu une éducation classique dans nos meilleurs collèges.

Il perdit son père en 1864, et il est probable que si celui-ci eût

vécu et qu'on eût voulu suivre ses conseils, les événements auraient pris une autre tournure. Riel père avait en effet autant de prudence et d'habileté que de courage et d'éloquence. Sa femme lui a survécu; elle vit avec huit enfants dans une pauvreté relative supportée noblement. Elle porte encore le costume des métisses. La veuve d'un homme qui dicta ses termes à la puissante compagnie, qui triompha d'elle et rendit d'autres services importants à la colonie de la Rivière-Rouge, la mère du chef du gouvernement provisoire de Fort-Garry, fut l'objet d'indignes traitements alors que son fils venait de prendre le chemin de l'exil. Elle les endura avec résignation. « Sa fille aînée entra en religion en 1868 chez les sœurs Grises, ajoute M. Tassé, et aujourd'hui elle poursuit dans l'extrême Nord-Ouest l'œuvre de dévouement à laquelle elle a consacré sa vie. »

— *A continuer.*

P. C.

---

# LA QUESTION SOCIALE AUX ÉTATS-UNIS

ET

La condition des ouvriers des manufactures

---

## III

Ce rapprochement est d'autant plus à remarquer que le travailleur rural n'a pas cessé d'être, aux États-Unis, dans une situation bien supérieure à celle du cultivateur allemand, du *laborer* anglais et de beaucoup de paysans français même. L'accès à la propriété foncière est facile, comme on vient de le voir, pour toute famille qui peut se constituer par l'épargne un petit pécule, et la ferme, une fois défrichée, nourrit libéralement le propriétaire qui la cultive (\*).

Quant aux ouvriers des industries manufacturières eux-mêmes, avant de dire qu'ils sont à peu près dans la même situation que les nôtres, il faut bien préciser le champ des investigations : avec leur territoire presque aussi étendu que l'Europe, les États-Unis offrent une variété bien plus grande de climats et de conditions économiques. La Californie et le groupe des États du Pacifique — les territoires nouvellement occupés du Nord-Ouest qui s'étendent au pied des montagnes Rocheuses — l'Ouest proprement dit, qui embrasse dans ses fertiles prairies le bassin supérieur du Mississipi, celui du Missouri et des grands lacs — les treize États du Sud — enfin le groupe de l'Est formé par les six États de la Nouvelle-Angleterre, les vastes États de New-York et de la Pensylvanie et le New-Jersey constituent autant de régions distinctes, dans lesquelles la condition de l'ouvrier varie beaucoup.

---

(\*) Dans l'État du Massachusetts, sur 44 549 fermes, 1054 seulement sont louées, toutes les autres sont cultivées par leurs propriétaires.

La situation économique de la Californie, du Nevada, de l'Orégon est toute particulière. La colossale production de métaux précieux les a, en fait, toujours soustraits au régime du papier-monnaie; tandis qu'à New-York et partout on ne payait qu'en *currency*, à partir de la station d'Omaha l'or reparaissait comme un souverain dont les droits sont incontestés. Ajoutez à ces flots d'or et d'argent de splendides récoltes de blé, de coton, de vin, recueillies avec les instruments mus à la vapeur sur les plus vastes exploitations du monde, et l'on aura une idée de la position exceptionnelle qui est faite au travail. Elle est si belle, qu'il est porté à en abuser: le capital est rare dans ce pays neuf encore, et le travail manuel veut l'opprimer. Une question toute locale, celle des immigrants chinois, qui viennent apporter la main-d'œuvre à un bon marché relatif, y a fourni le prétexte d'un développement tout particulier du socialisme sur lequel nous aurons à revenir.

Excellente aussi est la disposition des ouvriers qui vont s'enrôler dans les manufactures que le génie entreprenant des Américains élève dans les nouveaux Etats de l'Ouest. La spéculation est hardie et présente de grands risques pour l'industriel qui tente de fournir les vêtements et les instruments en fer aux nombreuses agglomérations formées autour des exploitations minières du Colorado, du New-Mexico, du Montana, du Wyoming. Mais, grâce à ce régime honni du salariat et au taux élevé de sa journée, l'ouvrier échappe à tous les risques. Il n'a d'autres difficultés à vaincre que celles d'une nature encore mal soumise et des vastes espaces non encore complètement peuplés! L'homme au moins n'y fait pas concurrence à l'homme.

Le Sud a aussi ses conditions économiques à part. Dans ce pays jadis exclusivement agricole, les capitalistes du Nord introduisent des manufactures à qui l'abondance des matières premières et la richesse naturelle du pays ouvrent un bel avenir. L'état précaire des propriétaires fonciers accablés de dettes que le régime des *Carpet baggers* leur a imposé au lendemain de la guerre, réagit bien sur l'industrie, mais les ouvriers en souffrent moins que la classe des entrepreneurs. Les travaux pénibles sont exécutés par les noirs; les ouvriers blancs ont par cela seul une supériorité dont ils tirent facilement parti, s'ils ont la pratique d'un métier, ou s'ils sont employés dans les manufactures comme surveillants, conducteurs de machines.

Dans l'Ouest proprement dit, dans l'Ohio, le Missouri, l'Illinois,

les manufactures se développent rapidement. Quand elles sont dans de petites villes, la condition des ouvriers y est fort heureuse : ils bénéficient directement des avantages de la riche production agricole qui les entoure, et, comme leur travail est plus recherché que celui du *laborer* rural, ils ont toute facilité pour s'élever au moins à une modeste aisance, et puis pour devenir propriétaires le jour où ils le voudront. La situation de ceux qui habitent de grandes métropoles comme Chicago, Cincinnati, Saint-Louis, est déjà bien moins bonne. On peut dire qu'entre les ouvriers de ces villes et ceux de la Nouvelle-Angleterre et de la Pensylvanie il y a parité de situation économique. Aussi le mouvement socialiste s'y propage de la même façon.

Même dans les régions de l'Est, dont nous avons indiqué le caractère essentiellement industriel, il y a des conditions bien diverses.

L'artisan dont le métier n'a pas été détruit par la grande manufacture et qui unit la vente des produits à leur fabrication dans un atelier où il travaille lui-même avec un petit nombre de compagnons, le *tradesman*, en un mot, échappe dans une certaine limite aux difficultés de la question ouvrière. Dans les grandes villes, le renchérissement des loyers, l'âpreté de la concurrence, menacent constamment sa position acquise, mais aussi les chances de fortune s'ouvrent devant lui, s'il a une bonne part de ce 'e qualité yankee qu'exprime l'adjectif *smart*.

Quant aux ouvriers proprement dits, ils se divisent en deux grandes classes qui existent partout, parce qu'elles sont fondées sur la nature des choses, mais sont particulièrement tranchées aux Etats-Unis.

Les *skilled laborers* sont les ouvriers dont le travail consiste plus en adresse qu'en force physique. L'ajusteur mécanicien, le conducteur d'une machine à vapeur, l'ouvrier bijoutier, l'horloger en sont des types bien caractérisés. La profession a exigé un apprentissage qui restreint leur nombre et leur permet généralement de gagner de plus hauts salaires.

Au-dessus d'eux est la grande masse des *unskilled laborers*, terrassiers, aides des ouvriers d'art dans les autres professions, tisseurs, fileurs, attachés aux machines des industries textiles : leur nombre s'accroît avec chaque débarquement d'immigrants européens ; heureux encore quand on ne les remplace pas par des femmes ou des enfants auprès d'un métier qui demande seulement une attention presque automatique !

Bien des statistiques ont été exécutées aux Etats-Unis pour établir la valeur réelle du salaire. En effet il ne suffit pas de constater qu'il est de deux dollars par jour, pour prendre un exemple ; il faut le comparer avec le prix des principaux objets nécessaires à la subsistance.

M. Edward Young, chef du service statistique à Washington, a publié en 1876 un volumineux document intitulé : *Labor in Europe and America*, où se trouvent des tableaux détaillés des salaires des ouvriers des différentes professions et du prix des subsistances aux dates de 1860, 1870 et 1874. On voit s'y refléter les changements qu'ont apportés dans les prix de toutes choses l'action du papier-monnaie, l'impulsion extraordinaire donnée aux affaires en 1870. Quelque grande qu'ait été l'élévation des salaires à certains moments, elle a toujours été absorbée, dépassée même par le prix des denrées, surtout par celui des logements.

A ces documents, qui embrassent l'Union entière et offrent des moyennes prises sur de grandes masses, on peut joindre les rapports spéciaux publiés chaque année par le bureau *des statistiques de l'Etat du Massachusetts*, qui a à sa tête un savant fort distingué, le Dr *Carroll-Wright*. Pendant plusieurs années le bureau a appliqué sur des proportions plus restreintes la méthode des *monographies de famille* de M. Le Play.

En 1875, ses membres avaient visité eux-mêmes près de mille familles ouvrières et avaient pu arriver à établir en recettes et en dépenses le budget de 397 d'entre elles. Ils en ont publié les résultats en y joignant une petite notice sur le logement occupé par la famille, son ameublement, son genre de nourriture, ses habitudes de fréquentation de l'école et de l'église.

Voici deux spécimens de ses observations qui donnent une idée de la condition très différente des deux types d'ouvriers *shilled* et *unskilled* :

[A] n° 130. MACHINISTE, né en Amérique.

SALAIRES ANNUELS (en dollars) du père, 620 ; — du fils âgé de 16 ans, 290. — Total..... 910 dollars.

CONDITION. La famille compte cinq membres, les parents et trois enfants de huit à seize ans ; deux vont à l'école. Elle occupe en location un logement de cinq pièces, dans une bonne situation, avec des alentours très convenables. La disposition sanitaire est excellente. Il y a un petit jardin attaché à la

maison. Les chambres sont bien meublées et le *parloir* a un tapis. La famille s'habille bien.

**NOURRITURE.** *Déjeuner* : pain, beurre, viande froide et reste du dîner de la veille, pain d'épice, thé. — *Dîner* : pain, beurre, viande, pommes de terre, légumes frais, pâtisseries, thé. — *Souper* : pain, beurre, fromage ou poisson, café, thé.

**DÉPENSES** (en dollars). Loyer, 168,00 ; combustible, 49,50 ; viande, 99,81 ; poisson, 10,60 ; lait, 24,44 ; autres objets d'alimentation (*groceries*), 365,27 ; chaussures, 30 ; vêtements, 62 ; fournitures de mercerie (*dry goods*), 29,60 ; journaux, 10,00 ; sociétés, 8,00 ; culte, 12,00 ; divers, 21.—Total..... \$890.22.

[B] n° 241. OUVRIER DANS UNE FILATURE, né en Irlande.

**SALAIRES** (en dollars) du père, 375 ; du fils âgé de 12 ans, 160 ; du fils âgé de 10 ans, 148. — Total..... 683 dollars.

**CONDITION.** La famille a sept membres, les parents et cinq enfants de un à douze ans ; un va l'école. Elle occupe en location un appartement de cinq pièces, dans un quartier pauvre, aux alentours malpropres. Il n'y a pas de drainage, et les eaux sales de l'évier coulent des deux côtés du bâtiment dans la cour, sans être absorbées par le sol, ni évaporées ; en sorte qu'elles causent une forte odeur dans toute la maison. Les meubles sont en petit nombre et de la plus misérable qualité.

**NOURRITURE.** *Déjeuner* : pain, porc salé, pommes de terre, café. — *Dîner* : pain, viande ou poisson, pommes de terre, choux. — *Souper* : pain, beurre, poisson salé et thé. Ils ont du bouilli pour dîner deux fois par semaine et peuvent user de viande à bon marché.

**DÉPENSES** (en dollars). Loyer, 100 ; chauffage, 31,50 ; viande, 64,70 ; poisson, 18,00 ; lait, 26,09 ; autres provisions (*groceries*), 329,60 ; chaussures, 23,75 ; vêtements, 32,00 ; mercerie, 16,00 ; divers, 41,36. — Total..... 683 dollars.

Comme résultats d'ensemble, on pourrait dégager les faits suivants :

Les ouvriers du Massachusetts sont bien nourris, plus largement même que dans aucun autre pays. Ils sont vêtus sans luxe, mais convenablement ; dans un nombre assez considérable d'intérieurs on trouve des machines à coudre, des tapis, parfois même un piano. Quant à ces dépenses que les statisticiens classent sous le nom de *diverses*, et qui représentent la satisfaction

des besoins moraux, le service du culte, l'éducation des enfants, les sociétés d'assistance ou d'instruction, les livres et les journaux..., les ouvriers du Massachusetts n'y consacrent pas une partie plus élevée de leurs revenus que ceux des autres pays. Plus de la moitié des familles observées font des épargnes; moins d'un dixième n'équilibrent pas leur budget: le reste arrive péniblement, selon l'expression usuelle, à *joindre les deux bouts*. Quatre familles seulement sont propriétaires de leur habitation. Un quart est logé dans des conditions sanitaires défavorables: un très petit nombre de familles vivant en location jouissent des avantages d'une habitation isolée.

Mais ce qui frappe surtout dans l'étude de ces notices, c'est la condition très différente de ces deux catégories d'ouvriers:

Parmi les *unskilled laborers*, à peine 9 0/0 peuvent se passer du travail de leurs enfants; bien peu font des économies: pour eux, la proportion de ces *dépenses diverses* que l'on regarde justement comme l'indication du bien-être, s'abaisse fortement: ce sont eux enfin qui occupent les logements malsains signalés plus haut. Tandis que 118 *skilled laborers* sur 216 ont des machines à coudre, 14 *unskilled laborers* seulement sur 177 en possèdent, et ainsi du reste.

Les manouvriers de tout genre forment ainsi un *cinquième état*, confinant de bien près au paupérisme.

De 1875 à 1878, la situation se serait améliorée pour l'ouvrier, nous dit le dixième rapport du bureau des statistiques du Massachusetts, qui vise les faits relatifs à cette dernière année. Sans doute la liquidation de la crise a amené une baisse générale des prix qui a fortement atteint les salaires. Ainsi le manouvrier agricole, qui en 1872 recevait par mois 23 dollars 0,9 cents en étant nourri, n'en reçoit plus que 15,72 en 1878; la semaine du forgeron est tombée de 16 dollars 44 à 13,75; celle du cordonnier de 14,81 à 11,05; celle des ouvriers dans les filatures de coton de 7,35 à 6,23; celle des ouvrières des mêmes fabriques de 4,96 à 2,83; celle des cardeurs de laine de 7,30 à 6,19. Mais les prix des denrées nécessaires à la vie, des transports, des logements mêmes ont baissé aussi, et comme cette baisse est plus forte, la situation des ouvriers est réellement meilleure.

Cette conclusion ne nous rassure pas complètement: en effet, la baisse actuelle des subsistances est un fait essentiellement

transitoire (\*). Avec l'expérience que l'on a acquise de la succession de ce genre de phénomènes économiques, on peut prévoir qu'avant la fin de 1879 les prix se relèveront et qu'ils monteront encore les années suivantes. Cette hausse très sensible pour les substances alimentaires et les produits manufacturés sera moindre sur les salaires, car leur taux est beaucoup moins dans la dépendance du crédit, et il y a des résistances morales qui modéreront leur élévation, comme elles ont lutté dans une certaine mesure contre leur dépression.

Mais le changement dans la condition de l'ouvrier dépend

(\*) Au moment où les importations de blé américain jettent une si grande perturbation dans les conditions de l'agriculture française, il y a quelque intérêt à relever les prix successifs de l'hectolitre de blé sur le marché de New-York au mois de janvier des dix dernières années (type choisi, *blé de printemps*, n° 1) : en 1869, 24 fr. 12 ; en 1870, 18 fr. 42 ; en 1871, 20 fr. 15 ; en 1872, 21 fr. 29 ; en 1873, 23 fr. 69 ; en 1874, 23 fr. 41 ; en 1875, 17 fr. 73 ; en 1876, 18 fr. 42 ; en 1877, 20 fr. 85 ; en 1878, 19 fr. 80 ; en 1879, 14 fr. 55. Les bas prix de cette année ont donc un caractère tout exceptionnel dû 1° à deux récoltes consécutives d'une extrême abondance ; 2° à la dépression générale de tous les prix par suite de la liquidation de la crise ; 3° à l'abaissement tout à fait anormal des tarifs de transport sur les canaux et les chemins de fer. Ces deux dernières causes doivent d'ici à un an ca deux disparaître. Quant à l'abondance des récoltes, elle ne peut pas se reproduire très fréquemment, si l'on considère que les grands rendements de blé obtenus dans les Etats du Nord-Ouest sont dus à cette première fertilité de la terre vierge qui s'épuise très rapidement. Ainsi, d'après une statistique agricole de 1878, tandis que dans le Minnesota, pays tout nouvellement défriché, la moyenne du rendement a été de 17 hectolitres à l'hectare, elle descend, par une progression décroissante selon l'ancienneté de la culture, à 11 hectolitres dans le Wisconsin, à 9 dans l'Iowa, à 7 dans l'Illinois. Dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre, dans la Virginie, dans certaines parties de New-York et de la Pennsylvanie, il faut maintenant recourir aux fumures, ce qui change tout à fait le prix de revient. Voy. Cunningham, *Condition of social well being in Europe and America* (Londres, 1878), p. 172 et suivantes. D'ici à peu d'années cette première fertilité aura disparu et l'augmentation très rapide de la population absorbera une partie de ses récoltes. Il faut ajouter que les saisons sont fort irrégulières dans cette partie de l'Amérique. Les gelées et les sécheresses d'été y compromettent très souvent les récoltes. Quoique les blés américains aient désormais un rôle important à remplir dans l'approvisionnement des marchés européens, on ne doit pas s'attendre à la répétition des bas prix actuels dus à un concours tout particulier de circonstances.

En ce qui touche les importations de bétail vivant, nos études nous conduisent à des conclusions différentes. Nous croyons, au contraire, que les conditions de bas prix dans lesquelles elle se produisent deviendront permanentes et appellent par conséquent toute l'attention de nos législateurs.

surtout du siège de son industrie. Dans une autre partie de son rapport, le bureau des statistiques du Massachusetts, comparant cette fois les deux dates de 1860 et de 1878, affirme que, dans cette période, les salaires ont haussé de 24 0/0, et le coût de la vie de 14 0/0, d'où gain net pour l'ouvrier de 10 0/0. Malheureusement cette moyenne est déduite d'éléments fort divers.

Ainsi, dans la petite ville de Great-Barrington, on nous montre que le prix de toutes choses a augmenté en moyenne de 12 0/0 et que les salaires se sont élevés de 47 0/0. Le gain est réel pour l'ouvrier, et il en est ainsi pour tous les ouvriers disséminés dans des comtés ruraux.

Au contraire, dans la grande agglomération dont Lawrence est le centre, la nourriture a augmenté de 20 0/0, les loyers de 50 0/0, le prix des pensions de 59 0/0 et les salaires seulement de 10 0/0. A Lowell, le prix des subsistances a monté de 15 à 20 0/0, celui des loyers de 25 0/0 et les salaires de 12 0/0. Il en est ainsi dans toutes les villes; or c'est là la condition faite le plus communément à l'ouvrier, car la fabrique rurale n'est plus, comme il y a vingt ans, le type exclusif de l'industrie américaine.

Nous venons de voir un de ces *mirages de chiffres* familiers à la statistique: il montre comment rien ne peut suppléer à l'observation directe des phénomènes sociaux.

Un écrivain allemand, M. de Studnitz, qui a été envoyé par le gouvernement prussien aux Etats-Unis pour y étudier la question ouvrière, nous offre précisément, dans son ouvrage publié il y a peu de mois (\*), le moyen de contrôler les statistiques officielles un peu trop optimistes. Il est fort curieux de voir que, sauf la différence de ton, ses appréciations sur les faits concordent généralement avec celles des délégués parisiens. Les deux enquêtes se contrôlent ainsi l'une par l'autre.

M. de Studnitz s'attache avec grande raison à l'habitation des ouvriers comme au meilleur critérium de leur position. Le loyer est la dépense qu'on réduit la première dans les temps difficiles; d'autre part, le confort intérieur est le reflet le plus exact de la situation matérielle et morale de la famille. Sous ce rapport, il y a entre les ouvriers des différentes parties de l'Union des différences pleines d'enseignements.

Philadelphie a 130 000 maisons pour ses 817 000 âmes, ce qui

(\*) *Nordamerikanische arbeiterverhältnisse*. Leipzig 1879, 1 vol. in-8° Duncker et Humblot.

fait à peine 5 1/3 habitants par maison. L'on ne voit point de ces cités ouvrières, de ces maisons aux logements enchevêtrés, véritables casernes, dont l'existence à Paris est la condamnation d'une civilisation tournée exclusivement du côté du luxe extérieur. Chaque famille occupe seule une gracieuse habitation, isolée, entourée d'un petit jardin ; un quart, un tiers même des ouvriers, chefs de famille, possède en pleine propriété cette maison, siège du bonheur domestique (\*) !

A Paris, chacune des 75 274 maisons consacrées à l'habitation contient en moyenne plus de 26 habitants. Que de choses disent ces chiffres !

Cet excellent résultat qui, à première vue, aurait paru impossible à obtenir dans une aussi grande ville, est dû à une tradition persévérante des autorités locales, qui remonte à William Penn lui-même :

« Laissez chaque maison se placer comme il conviendra à son propriétaire, écrivait-il au gouverneur de la colonie naissante. Qu'elle s'étalle en long et en large ; qu'il y ait de chaque côté place pour des jardins, des potagers, des champs. Que notre ville soit ainsi un town rural verdoyant ; il sera toujours sain et ne sera pas exposé aux incendies. »

Cette pensée est restée toujours présente aux autorités municipales quand elles ont tracé le plan des rues ; les mœurs des habitants ont découragé les tentatives de la spéculation pour élever des maisons à plusieurs étages, enfin l'administration de la cité a pourvu à la nécessité de franchir les distances énormes que comporte ce mode de construction par un système judicieusement combiné de *tramways* et de chemins de fer urbains, dont les prix sont fort réduits. D'excellentes solutions pratiques ont été ainsi données à l'organisation des services communs que rendaient nécessaires les grandes agglomérations urbaines.

A New-York, dans la cité impériale, les choses sont bien différentes. A peine quelques descendants des *Nickers-Brokers* conservent leur habitation dans la ville haute ; mais les familles de condition moyenne vivent à l'hôtel pour éviter aux femmes les ennuis d'un ménage.

Quant à l'ouvrier, il en est réduit à ce qu'on appelle le *tenementhouse*, petit appartement loué au mois. D'après un rapport

---

(\*) A Baltimore, ville de 300 000 âmes, les habitations isolées prévalent aussi : cependant la moyenne des habitants s'élève à 6,63 par maison.

du *metropolitan board of health*, la moitié de la population de New-York vit dans 18 500 maisons de ce genre, ce qui donne une moyenne de plus de 21 personnes par maison. Ces logements, dit M. de Studnitz, sont les plus sales, les plus dégradants et les plus chers en même temps du monde. Une mortalité terrible y sévit (\*). Aussi, les excursions sur le fleuve, les pique-nique, qui sont une des habitudes les plus populaires de New-York, sont-elles pendant l'été une stricte nécessité hygiénique pour leurs habitants.

A Boston, l'Athènes des Etats-Unis, la situation n'est guère meilleure. Là aussi le type dominant des habitations ouvrières est la grande caserne divisée en logements, qu'on loue à la semaine, et payable d'avance, à de malheureuses familles qui s'y entassent dans une déplorable promiscuité. Les inspecteurs de police ont trouvé telle maison contenant 450 locataires à raison de sept par chambre ! Les règlements sanitaires de police se multiplient chaque année, mais ils sont fort mal observés. Ce fâcheux état de choses se produit de plus en plus même dans les villes de second ordre de la Nouvelle-Angleterre, à Chelsea, à Charlestown, à Lynn, à Lawrence, à Lowell, à Salem. Certaines familles dans lesquelles la femme et les enfants travaillent, vont même se fixer dans les *boarding houses*, où elles sont nourries et logées à la semaine. C'est seulement dans les districts ruraux qu'on voit reparaitre la petite maison isolée, entourée de son jardin, si chère à tous les Anglo-Saxons. Le changement des mœurs est profond. « Il y a une dizaine d'années, disaient des observateurs très compétents à M. de Studnitz, un jeune homme dans le Massachusetts n'aurait eu aucune chance de trouver une femme s'il n'avait pas pu l'établir dans une maison lui appartenant. Il n'en est plus ainsi malheureusement. »

Cette situation pèse surtout sur les ouvriers de la dernière catégorie. Sauf à New-York et à Boston, il est plus facile qu'en Europe à un ouvrier qui a quelques avances, d'acheter une petite maison avec jardin. Il trouve sans grande peine à emprunter une partie du prix en donnant une hypothèque ; souvent les grands industriels qui ont des terrains à vendre autour de leur usine et désirent y fixer une population ouvrière, les y

---

(\*) Du 1<sup>er</sup> février au 31 octobre 1868, tandis qu'il mourait seulement 4803 personnes dans les 31 262 maisons privées, hôtels et pensions bourgeoises de New-York, il en mourait 11 571 dans les 18 500 *tenementhouses*.

aident; des sociétés de construction de maisons ouvrières se forment à certaines époques et leur fournissent encore des facilités. Si l'ouvrier a pu payer une partie du prix, il peut, malgré le taux de l'intérêt, qui est de 7 à 8 0/0, arriver au bout de quelques années à se libérer, surtout s'il a un jardin dont les produits viennent remplir une place fort importante dans le budget de ses recettes (\*).

Il existe partout un écart notable entre le prix de location des logements ouvriers et l'intérêt du capital que représente l'acquisition même de la maison. L'écart est encore plus accentué aux États-Unis qu'ailleurs. Le prix moyen du logement d'une famille ouvrière dans le Massachusetts est de 110 dollars (550 francs); un cottage avec jardin ne coûte guère plus de 400 dollars, soit 2000 francs. Même en tenant compte de l'impôt assez lourd qui pèse sur les maisons, il vaut bien mieux être propriétaire que d'avoir à payer son terme, comme dit l'ouvrier parisien. Mais le difficile pour le travailleur de tous les pays, pour le pauvre chef de famille de l'*unskilled labor*, c'est d'arriver à réunir les premiers 1000 francs.

A mesure que l'on avance vers la région des grands lacs ou dans le pays boisé du Maine et du New-Hampshire, les maisons de bois paraissent de tous côtés. Elles défendent mal du froid, nous dit M. de Studnitz, mais il est bien plus facile d'en avoir une, et mieux vaut être chez soi dans un chalet que locataire dans les combles d'un palais de marbre. Dût-on nous accuser de paradoxe, nous dirons que dans les pays où les matériaux de l'habitation sont les moins coûteux et les plus pauvres, la classe laborieuse jouit du plus grand avantage. Partout où vous verrez des maisons de bois, des maisons en *torchis* ou en pisé, soyez assuré que l'ouvrier est généralement propriétaire de son foyer, et que, malgré l'aspect misérable offert à un coup d'œil superficiel, il y a plus de réel bien-être et de dignité de vie que dans nos villes modernes aux longues artères et aux somptueux services municipaux.

La nourriture de l'ouvrier américain est plus abondante que celle de l'ouvrier français ou allemand et même que celle de

---

(\*) M. de Studnitz évalue à 31 dollars le produit annuel moyen en fruits et légumes de ces petits jardins. Le travail que l'ouvrier y consacre est fait à moments perdus et lui est plutôt un délassement après les longues heures passées à la fabrique.

l'ouvrier anglais. Le coût de la vie animale est très élevé pour le voyageur qui loge dans les hôtels ou les pensions, mais l'habitant qui se pourvoit directement sur les marchés jouit de tous les avantages de la richesse des produits agricoles du nouveau monde. Il en profite largement et, qu'il faille en chercher la cause dans l'excitation d'un climat chargé d'électricité ou dans cette abondance même, le fait est que les Américains font par jour trois larges repas et souvent quatre.

Tous les observateurs constatent le gaspillage considérable de denrées que comportent les habitudes intérieures. L'économie domestique fait défaut et avec elle cette puissance d'épargne qui est l'humble mais féconde vertu de la ménagère européenne. Les industries domestiques, exercées au foyer par la mère et les jeunes enfants pour suffire aux consommations de la famille, sont devenues presque inconnues, et cela non seulement dans les centres industriels, mais jusque dans les fermes dispersées de la campagne. Notre voyageur allemand, comme tant d'autres, a été frappé de l'inaptitude des femmes américaines pour la préparation des aliments. Pour y remédier, on a fondé à New-York, à Philadelphie et dans bien d'autres villes, des écoles de cuisine ! Il nous semble, malgré notre incompetence, que c'est avant tout affaire à l'éducation domestique, aux vertus privées plus qu'à des institutions savantes.

Après le chapitre des aliments solides, vient malheureusement celui des liquides. La consommation de l'eau-de-vie est considérable aux États-Unis. Dans l'année fiscale 1877-1878 elle s'est élevée à 317 465 000 gallons (le gallon équivaut à 4 lit. 54) ; ce qui fait plus de 7 gallons (31 lit. 78) par tête, la population étant évaluée à 44 millions y compris les femmes et les enfants. La valeur totale de ces boissons est de 596 millions de dollars ; ajoutez-y 206 millions de dollars pour la valeur du tabac, et voyez l'énorme budget des consommations inutiles et de l'intempérance (\*). De ce chiffre formidable de boissons fermentées, il faut déduire le vin et surtout la bière qui est consommée souvent dans les familles. Mais d'autres statistiques ne permettent pas de méconnaître la part très large qu'y prend l'ivrognerie. Ce vice affecte surtout la population *yankee* proprement dite avec les immigrants anglais et irlandais. Dans le seul État du Massachusetts, en 1874, alors qu'une loi prohibait absolument la vente

---

(\*) Chiffres donnés par l'*Economiste français* du 1<sup>er</sup> mars 1879.

des liqueurs, on a compté 28 044 arrestations pour cause d'ivresse.

L'année suivante, le législateur s'est relâché de sa sévérité et a laissé aux autorités locales le soin de décider s'il y avait lieu ou non d'accorder dans leur territoire des *licences* aux débitants de boissons (\*). Le nombre des poursuites pour l'ivrognerie a un peu diminué : il a été de 20 657, ce qui est encore beaucoup pour une population de 1 651 912 âmes.

Les populations du Sud usent beaucoup moins de boissons alcooliques ; les Allemands restent fidèles à l'usage de la bière, qui offre de bien moindres dangers, et c'est peut-être une des causes de la prépondérance continue, comme nombre et comme richesse, qu'ils acquièrent dans l'Union américaine.

L'intempérance n'est du reste pas un vice particulier aux ouvriers ; elle fait dans les hautes classes des ravages dont heureusement nous n'avons pas d'idée en France ; le nombre d'hommes riches, d'hommes distingués par l'intelligence, que ce vice dévorant détruit chaque année, est considérable. Pour le peuple, il est de plus un obstacle absolu à l'épargne, à la possession du foyer domestique. Un ouvrier présidant la quatrième assemblée des *Working men* de New-York, le disait d'une façon caractéristique : « Un grand nombre de travailleurs sont aveugles à leur propre intérêt. J'en connais beaucoup qui aiment mieux dépenser un dollar dans un cabaret que de donner dix cents pour leur cotisation à une *trade union*. Ma longue expérience parmi mes compagnons de travail m'a montré que les intérêts des travailleurs n'ont pas de plus grand ennemi que l'intempérance, ou un plus grand ennemi que le capital lui-même. L'eau-de-vie enlève au travailleur non seulement son argent, mais encore son intelligence. »

La vérité est là.

L'ouvrier intelligent, sobre, économe, vivant en famille, a, aux États-Unis, bien plus de facilités qu'en Europe pour s'élever à la condition de propriétaire. Mais, si l'une de ces qualités lui

(\*) C'est là une très intéressante application de ce qu'on appelle la législation facultative. Elle est pratiquée dans beaucoup d'États de l'Union américaine et s'applique à une foule de cas, comme par exemple l'obligation d'enclore les terres. Dans les États où ce système fonctionne, les élections se font souvent sur la question de la *tempérance*. Les cabaretiers et leurs pratiques ont leurs candidats, auxquels les *temperance men* opposent des hommes qui s'engagent à refuser toute *licence* dans le territoire.

fait défaut, il tombe lui aussi dans un état confinant au paupérisme.

En 1851, le P. Mathew débarquait en Irlande après trois années passées aux Etats-Unis, où il avait été fonder ses admirables sociétés de tempérance. Il voit un pauvre en haillons lui tendre la main; aussitôt, avec un élan dont il n'est pas maître, le Père vide dans ses mains les quelques pièces d'or contenues dans sa bourse, et comme un ami lui reprochait doucement sa prodigalité: « Oh, répond le digne fils de saint François, il y a si longtemps que je n'ai pas vu un pauvre; en Amérique il n'y en a pas! »

Aujourd'hui les Etats-Unis ont plus que des pauvres, ils ont dans les villes des classes dangereuses, comme les a appelées M. Brace, de New-York (\*), dans tous les districts industriels un paupérisme héréditaire, et dans les campagnes même des bandes de vagabonds appelés *tramps*, qui vont par petits groupes, se communiquent des indications et des mots d'ordre, le soir demandent et exigent l'hospitalité dans les fermes isolées. Leur nombre s'est élevé à plus de cent mille en 1877 dans les seuls Etats de New-York et de la Pensylvanie. Sous le coup de la terreur qu'ils inspiraient aux populations, les législatures ont pris contre eux des mesures exceptionnelles; celle de l'Illinois a même refusé aux vagabonds arrêtés le bénéfice du jugement par jury. On a constaté que ces *tramps* étaient, la plupart du temps, d'anciens ouvriers des filatures qui se livraient à cette vie parce que le travail leur manquait (\*\*).

La charité privée ne suffit plus, et certains Etats ont dû donner à la charité légale un développement presque égal à celui de l'Angleterre.

En 1876 le *Bureau des charités publiques* du Massachusetts constatait que des secours avaient été accordés à 283 476 personnes se décomposant ainsi: personnes à la charge complète de l'Etat 7749; à sa charge seulement en partie, 65 988; recueillies dans les

(\*) V. *The dangerous classes of New-York city*, by C. L. Brace. New-York, 1872. *The Jukes a study in crime, pauperism disease, and heredity*, by Dugdale, New-York 1877. *American social science association. Proceedings of the conference of Charities* (4 vol. 1875 à 1877). *American catholic quarterly review*, avril 1879. *The rapid increase of the dangerous classes in the U. S.*

(\*\*) *Tenth annual report of the bureau of statistics of labor*, p. 135. Voy. aussi lecture du professeur Wayland d'Yale-College à l'*American Social science Association*, reproduite par le *New-York Herald* du 12 septembre 1877.

stations de police à Boston, 60 803 ; vagabonds, voyageurs, *tramps*, 148 936. En tenant compte des individus qui ont reçu plusieurs fois des secours, le secrétaire du bureau évalue à 80 000 ou 85 000 le nombre des personnes qui reçoivent des secours publics, ce qui fait 1/19<sup>e</sup> de la population, alors qu'en Angleterre et dans le pays de Galles le paupérisme légal représente seulement 1/23<sup>e</sup> de la population (\*). Dans les Etats voisins de New-York, de Pensylvanie, de Connecticut, les mêmes faits se sont produits et à la prochaine crise industrielle, ils séviront avec la même intensité, car le nombre des familles ouvrières qui vivent au jour le jour, *from hand to mouth*, va croissant.

Le signe le moins équivoque du changement considérable qui s'est produit dans la condition matérielle des classes inférieures est le nombre de femmes et d'enfants obligés de se livrer au travail des manufactures.

Il y a quinze ans l'*ouvrière* n'existait pas aux Etats-Unis. L'Américain pensait que, quand la femme avait fait régner l'ordre dans la maison et qu'elle avait nourri et élevé de nombreux enfants, sa tâche était largement remplie. Toute la vie économique du peuple était organisée d'après cette idée, et elle l'est encore en bien des points. Ainsi l'on ne voit pas les femmes américaines exercer les petits commerces de détail, qui dans l'Europe continentale leur sont généralement abandonnés. Pénétrez dans une ferme : si vous voyez la femme et les jeunes filles soigner le bétail, s'occuper au sarclage ou à la fenaison, vous pouvez être assuré que vous êtes chez des Allemands ou des Irlandais nouvellement établis. La femme du *farmer* de souche américaine reste étrangère à ces occupations ; c'est le mari qui va à la ville vendre le beurre, les laitages, la volaille.

Malheureusement l'industrie manufacturière emploie un nombre d'ouvrières de plus en plus grand. Ce fait tient à plusieurs causes ; d'abord dans les Etats anciennement peuplés de l'Est le nombre des femmes dépasse notablement celui des hommes (\*\*),

(\*) En 1877 les 64 *poor-houses* de l'Etat de New-York contenaient 13 000 pauvres.

(\*\*) Le *census* de 1870 accuse encore pour l'ensemble des Etats-Unis un excédant de 430 000 hommes, mais ce fait se produit exclusivement dans les pays de l'Ouest : au contraire, la Virginie compte 30 000 femmes de plus que les hommes, le Maryland 15 000, la Pensylvanie 5000, l'Etat de New-York 56 000, le Connecticut 7000, le Rhode-Island 8000, le Massachusetts 50 000, le New-Hampshire 7000.

ce qui veut dire que beaucoup de femmes ont à pourvoir par elles-mêmes à leur subsistance. On s'est beaucoup préoccupé aux Etats-Unis de leur en assurer les moyens, en leur ouvrant les carrières professionnelles, les emplois publics. Sans compter les positions de maîtresses d'école, où elles dépassent de beaucoup le nombre des maîtres (\*), la trésorerie publique, le service des postes, des télégraphes, leur ont réservé un bon nombre d'emplois. Mais, même dans ces fonctions essentiellement sédentaires, on a constaté que la femme pouvait moins supporter que l'homme l'excitation nerveuse résultant de l'attention constamment apportée à l'accomplissement de sa tâche. Ce n'est assurément pas défaut d'intelligence, mais la nature a des lois qui font de la vie domestique la mission de la femme et tendent à l'exclusion de la vie extérieure. Ces observations s'appliquent à plus forte raison à la correction des épreuves, à la composition d'imprimerie, occupations où l'on compte beaucoup de femmes (\*\*).

Mais là où le travail des femmes est surtout funeste, c'est quand il s'exerce dans les manufactures et entraîne l'abandon par la mère du foyer domestique. Le mal n'est pas aussi répandu en Amérique qu'en Europe : pendant le recensement général de 1870 constatait qu'il y avait dans l'ensemble de l'Union 323 728 femmes au-dessous de quinze ans employées dans l'industrie. En 1875 ce nombre était pour le seul Etat du Massachusetts de 94 207, et l'on n'y comprenait pas les 32 702 femmes qui se livrent chez elles à un travail industriel. Les filatures de coton de la Nouvelle-Angleterre emploient des jeunes filles, jusqu'à concurrence de plus de la moitié du nombre de leurs ouvrières et, si dans cette catégorie on ne rencontre pas plus d'immoralité que dans les autres classes de la société : ces jeunes filles, exposées à tous les dangers de la promiscuité, ont dû apprendre à se défendre elles-mêmes. Le pire contact est souvent celui des femmes plus âgées avec lesquelles elles vivent côte à côte (\*\*\*) .

(\*) Les fonctions d'instituteur primaire sont remplies par des femmes dans la proportion de 7/8.

(\*\*) Voy. dans le *Sixth report* du bureau du Massachusetts (1875), chap. *Special effects of certain forms of employment upon female health*.

(\*\*\*) Voy. *Compendium of the census of Massachusetts*, p. 148. Voy. aussi un très intéressant article de M. René Lavallée dans le *Correspondant* du 25 octobre 1877 sur le *travail des femmes*, et surtout, dans l'*Atlantic Monthly* de juin 1879, un article intitulé : *Study of a New-England factory town*.

Le révérend Henry Morgan a récemment découvert au cœur de Boston, à côté d'un grand *boarding* populaire, une *nursery* où les malheureuses mères qui fréquentent les manufactures abandonnaient leurs enfants, et où ces pauvres êtres étaient nourris ou plutôt empoisonnés avec des débris froids des cuisines des hôtels. Leurs cris, en importunant les voisins, ont fini par appeler l'attention de la police !

A New-York, sur 100 000 femmes qui travaillent, 50 000, dit-on, gagnent seulement 3 dollars et demi par semaine, et beaucoup de jeunes filles n'en gagnent que 2 (10 fr. 60) sans être nourries ni logées ! Quel recrutement pour la phtisie, la prostitution et le paupérisme !

Ces faits affectent douloureusement les Américains, comme le symptôme de l'altération de la prospérité nationale. Plusieurs Etats ont cherché à remédier aux plus graves inconvénients, en limitant à soixante heures par semaine la durée du travail des femmes dans les manufactures.

Une autre plaie sociale grandissante aux Etats-Unis, c'est le travail des enfants. Il y a plus de 100 000 enfants dans la seule ville de New-York employés dans les manufactures, sans compter les apprentis, les vendeurs de journaux (*news-boys*), etc. (\*). On a vu plus haut la place que le produit du travail des enfants tenait dans les budgets des ouvriers du Massachusetts. En vain le législateur prescrit-il la fréquentation obligatoire de l'école. On a relevé dans cet Etat, comme ne recevant aucune espèce d'instruction, 25 000 enfants des deux sexes, soit 27 070 du nombre total des enfants ; mais ce chiffre est de beaucoup au-dessous de la réalité, car la loi est constamment violée (\*\*). Tantôt ce sont les fabricants qui, sous la pression de la concurrence, veulent s'assurer cette main-d'œuvre dépréciée et pèsent sur les parents (\*\*\*) ; tantôt ce sont ceux-ci qui, par nécessité ou simplement pour assurer un supplément de recettes à leur budget, jurent que leurs enfants sont plus âgés, pour échapper aux prescriptions de la loi.

(\*) Voy. les documents cités par M. de Studnitz, p. 168.

(\*\*) *Sixth report of bureau of statistics* (1875), p. 5 et 47.

(\*\*\*) Dans certains districts, les directeurs de fabriques se font nommer membres du *board of schools* pour faciliter aux ouvriers la violation de la loi sur l'école obligatoire.

La législation du Massachusetts fixe à dix ans l'âge au-dessous duquel aucun enfant ne peut être admis dans une manufacture, et exige que de cet âge jusqu'à quinze ans l'enfant ne travaille pas plus de soixante heures par semaine, et que jusqu'à quatorze ans il consacre à l'école un temps fixé à douze semaines : c'est ce qu'on appelle le *half time school system*.

Presque tous les Etats reproduisent les principaux traits de ce système ; plusieurs font durer l'obligation de fréquenter l'école jusqu'à quinze et même seize ans. Il y a là une exagération évidente ; la multitude des infractions dont la loi est l'objet doit mettre en garde les philanthropes qui voudraient pousser plus loin la réglementation. Tout excès en ce sens échouera toujours contre la force des choses et la misère des parents.

Il est, du reste, à remarquer que le nombre des illettrés croît, aux Etats-Unis, à mesure que le système de l'école obligatoire va en se développant. M. David Wells cite une fabrique de coton de la Nouvelle-Angleterre dans laquelle, en 1838, onze ouvriers seulement sur cent faisaient *une croix* sur le livre de paye, tandis qu'aujourd'hui la proportion est de 25 0/0 (\*). Le *census* du Massachusetts a relevé, en 1875, 104 513 personnes au-dessus de dix ans qui ne savaient ni lire ni écrire ou au moins pas écrire. Sur ce chiffre 90 789 ont plus de vingt ans, c'est-à-dire sont des illettrés définitifs selon toute probabilité. La grande majorité, 92 363, sont des immigrants ; mais il y a dans les villes manufacturières, à New-York notamment, tant d'enfants qui vagabondent dans les rues sans recevoir aucune instruction, que le nombre des illettrés croîtra à chaque recensement nouveau.

A ces tristes traits par lesquels les populations ouvrières des Etats-Unis se rapprochent de celles de l'Europe, il faut opposer un contraste qui différencie profondément leur condition morale et matérielle au moins d'avec celle de l'ouvrier français : c'est le respect absolu du dimanche. Ce jour-là est au moins le grand jour de repos de l'ouvrier, de l'enfant, de la femme, et rien ne vient empiéter sur lui. Les mœurs le protègent autant que les lois positives écrites dans les statuts des trente-huit Etats. C'est à peine si le service des parcs publics emploie quelques ouvriers le dimanche. Sur les chemins de fer un grand nombre de trains

---

(\*) *North-American-Review*. July, 1877, p. 119.

sont supprimés ce jour-là (\*). A New-York, dans la cité corrompue et cosmopolite, les lois qui punissent l'ouverture de tout débit de boisson le dimanche sont encore rigoureusement appliquées aux délinquants.

---

(\*) Dans les trains qui circulent le dimanche, le nombre des voyageurs est beaucoup moindre, car un grand nombre d'Américains se feraient scrupule d'employer ainsi le jour du Seigneur. Mais au fur et à mesure que l'infidélité augmente, les compagnies sont portées à se départir de la ligne de conduite qui leur était imposée autrefois par l'opinion. Pour réagir contre cette tendance, il s'est formé en 1878 une association qui se donne pour but de restreindre, autant que possible, la circulation des trains et des steamers aux États-Unis et au Canada. Voy., sur cette association, un article de M. A. Delaire, dans l'*Annuaire d'économie sociale* pour 1879, p. 72.

Claudio JANNET.

— *A continuer*

# UNE RENCONTRE FORTUITE

PAR

W. D. HOWELLS

TRADUCTION DE LOUIS-H. FRÉCHETTE

---

VI

UNE LETTRE DE KITTY.

Québec, — août 1870.

Chères cousines,

Depuis la lettre que je vous ai écrite un jour ou deux après notre arrivée ici, nous avons fait bien du chemin, comme vous devez l'imaginer. Toute une semaine s'est écoulée, et nous supportons encore notre loisir forcé sans nous plaindre. Boston et New-York commencent à entrer, — au moins pour nous, — dans le domaine des improbabilités, mais comme Québec est toujours inépuisable, je ne regrette aucunement le temps que nous lui consacrons.

Fanny est toujours sur son canapé. Le premier enthousiasme de son affliction est passé, et maintenant elle s'intéresse exclusivement à diriger nos expéditions dans la ville. Elle sait le plan et l'histoire de Québec par cœur, et elle tient à ce que nous suivions littéralement ses instructions.

Pour s'en assurer, elle exige souvent que nous sortions ensemble, Dick et moi, lors même qu'elle aimerait à le garder près d'elle, ne voulant se fier ni à l'un ni à l'autre en particulier; et quand nous sommes de retour, elle nous interroge séparément pour voir si nous n'avons pas omis quelque chose. Cela nous force de ne rien négliger.

Elle dit qu'il faut que je puisse donner à mon oncle Jack des

détails complets et circonstanciés sur tout ce qu'il veut connaître de ces lieux célèbres ; et j'espère réellement être en état de le faire si je continue, — ou plutôt si l'on continue à me stimuler de cette façon. Chez Fanny ce n'est que du zèle pour la cause, car vous savez qu'elle ne prend guère de plaisir personnel à tout cela ; elle n'y trouve pas d'autre satisfaction que celle d'atteindre son but.

La principale consolation qu'elle éprouve dans la triste obligation où elle est de ne pas bouger, c'est de voir ma tournure dans ses différentes toilettes. Lorsqu'elle me voit apparaître avec une nouvelle mise, elle soupire et s'écrie : « Oh ! si ce n'étaient que mes habillements ! » Alors elle se lève, se traîne, sautille à travers l'appartement jusqu'en face de mon miroir, fixe une épingle ici, attache un ruban là, réajuste en les tapant légèrement mes cheveux qu'elle a arrangés elle-même ; puis regagne misérablement son canapé, heurte son pied malade contre quelque chose, et se remet à se plaindre de plus belle, toute joyeuse de poser en martyr.

Les jours où elle s'imagine ne devoir jamais guérir, elle ne sait pas pourquoi je ne garderais pas tous ses effets, pour en finir ; et lorsqu'elle se croit déjà rétablie, elle me dit qu'à son retour elle me fera faire une toilette en tout semblable à celle que j'ai sur moi dans le moment. Alors elle recommence à sautiller pour avoir ma mesure exacte, me fait l'histoire de chaque point de couture, me signale les légères modifications qu'elle se propose de faire, et les changements de garniture qui conviendront le mieux à mon teint. En somme elle finit par me promettre quelque chose de tout différent. Vous connaissez déjà Fanny ; vous n'avez qu'à multiplier le tout par à peu près cinquante mille. Son entorse n'a fait que développer les points saillants de son caractère.

Outre qu'il fait partie du corps expéditionnaire de Fanny avec un dévouement réel à ce qu'il appelle la cause de l'oncle Jack, Dick se comporte admirablement. Tous les matins, après déjeuner, il se rend à l'hôtel, constate les nouvelles arrivées de voyageurs, lit les journaux, et, bien que nous ne puissions après cela rien tirer de lui, nous nous imaginons tant bien que mal savoir tout ce qu'il y a de nouveau. Il s'est mis à fumer dans une pipe de terre cuite en l'honneur de la mode canadienne, et porte une espèce de turban en mousseline indienne coquettement

enroulé autour de son chapeau, et dont les extrémités voltigent en arrière, — pour imiter les québécois qui se protègent ainsi contre l'insolation, lorsque le thermomètre varie dans les soixante degrés. Il a aussi acheté une paire de raquettes pour se préparer à l'extrême température contraire, en prévision du cas où quelque autre accident arrivé à Fanny nous forcerait de passer l'hiver ici.

Quand il s'est reposé de sa course à l'hôtel, nous sortons généralement ensemble pour explorer ; et nous en faisons autant dans l'après-dîner. Le soir, nous nous promenons sur la terrasse Durham, vaste esplanade qui domine le fleuve et où toute la ville, fatiguée de ses rues tortueuses, se donne rendez-vous pour prendre de l'exercice. C'est l'endroit fashionable pour passer la soirée. Mais un matin que j'y suis allée avant le déjeuner, pour faire diversion, je me suis aperçue que c'était aussi le refuge du sans-gêne. Deux ou trois petits flâneurs se chauffaient au soleil sur l'affût des gros canons de la terrasse ; un petit chien aboyait aux cheminées de la Basse-Ville ; un vieux monsieur se promenait de long en large en robe de chambre et en pantoufles, tout comme s'il eût été sur son propre portique. Il ressemblait un peu à notre oncle Jack, et j'aurais voulu que ce fût lui, — pour lui faire admirer les légères spirales de fumée montant de la Basse-Ville, le brouhaha sur la place du marché, les bâtiments sur le fleuve, le brouillard au loin suspendu sur l'eau, et les montagnes argentées ici, bleues dans le lointain.

Mais, — quant à parler du grand et du beau, — on ne peut point regarder autour de soi, à Québec, sans en avoir l'aspect dans toutes les directions. Ajoutez qu'il s'y mêle toujours quelque chose de si familier et de si intime, que cela nous réchauffe le cœur.

La caserne des jésuites se trouve justement en face de nous, de l'autre côté de la rue, sur le premier plan d'un paysage splendide. Cette construction, — songez-y, vous autres éphémères habitants d'Eriécreek ! — a deux cents ans d'existence, et paraît en avoir cinq cents. Les Anglais l'enlevèrent aux jésuites en 1760, et s'en sont servis depuis pour loger leurs soldats ; mais elle est si peu changée qu'un missionnaire de la compagnie qui l'a visitée l'autre jour, disait que tout était comme si ses frères l'avaient quittée la semaine précédente. Vous vous imaginerez qu'un endroit si vieux et si historique dût se donner des airs prétentieux ;

ch bien, non ; il se prête au prosaïsme de la vie domestique tout aussi bien qu'une simple maison de bois qu'on vient de construire. Je ne me lasse jamais de regarder les femmes assez malpropres des soldats, faisant sécher leur linge, et les petits enfants mal peignés jouant dans les bardanes, et les poulets, et les chats, et les soldats eux-mêmes passant avec les bottes des officiers à la main, ou ramassant des copeaux pour faire bouillir le thé. Quand ils ne sont pas de service, adieu les grands airs ; mais sous les armes, avec leurs beaux uniformes, ils me font paraître nos volontaires — tels que je me les rappelle — bien gauches et bien négligés.

Par-dessus le beffroi de la caserne, nos fenêtres commandent une vue de la moitié de Québec avec ses toits et ses clochers étagés en pente jusqu'à la Basse-Ville où ils se mêlent aux pointes aiguës des mâts de navires à l'ancre, et l'on découvre en même temps toute la plaine qui monte des bords de la rivière coulant au fond de la vallée, jusqu'à la chaîne de montagnes qui borde l'horizon, et dont les plis bleuâtres sont éclairés çà et là par de petits villages tout blancs. La plaine est parsemée de maisonnettes et émaillée de champs cultivés ; et les fermes distinctement divisées, — à chaque génération le propriétaire partage son bien sur la longueur entre chacun de ses fils (\*), — s'étendent à droite et à gauche de grandes routes bordées de peupliers, tandis que, près de la ville, le chemin circule à travers de jolies villas.

Mais le paysage et la caserne des jésuites ne sont rien comparés au monastère des ursulines, qui se trouve justement sous nos fenêtres, du côté opposé, et dont je vous ai dit un mot dans ma dernière lettre. Depuis, nous avons lu son histoire, et nous savons maintenant ce qu'était madame de la Peltrie, la noble dame normande qui l'a fondé en 1640. Elle était très riche et très belle, et comme dès sa jeunesse elle était d'une grande sainteté, lorsque son mari mourut, et que son pauvre vieux père voulut la faire remarier pour l'empêcher d'entrer en religion, elle n'hésita pas à le tromper par un mariage factice avec un pieux gentilhomme, son complice. Lorsque son père fut mort, elle vint au Canada avec une autre sainte, Marie de l'Incarnation, et jeta les bases de ce nouveau monastère.

La première construction est encore là, debout, aussi solide

---

(\*) Inutile de dire que cela n'est guère exact. (Note du trad.)

que jamais, bien qu'elle ait été entièrement brûlée, à l'exception des murs, il y a deux siècles. Quelques années passées, un vieux frêne sous lequel les premières ursulines enseignèrent les enfants des sauvages, fut renversé par le vent ; une grande croix noire marque maintenant l'endroit où il était planté.

Les bonnes d'aujourd'hui passent presque toute la matinée dans le jardin, hanté le soir par les ombres des anciennes religieuses. Moi-même, par un beau clair de lune, j'y joue un peu le rôle de madame de la Peltrie enseignant les petits Indiens dont le nombre diminue toujours, comme dans la *chansonnette*, à mesure que la lune descend à l'horizon. C'est un endroit enchanteur, et je voudrais que nous l'eussions quelque part en arrière d'Eriécreek, au risque de voir nos voisins en critiquer l'architecture.

Je me suis approprié deux religieuses. L'une est grande, mince et pâle, et l'on voit du premier coup d'œil qu'elle a dû briser le cœur de quelque amoureux mortel, et qu'elle en savait quelque chose, lorsqu'elle est devenue la fiancée du ciel. L'autre est petite, commune, grassouilleite, et paraît aussi heureusement prosaïque et aussi terre à terre que la vie après dîner.

Quand tout me paraît gai, je me plais à m'associer à la tristesse sculpturale de la belle religieuse qui jamais ne rit ni ne joue avec les petites pensionnaires ; mais quand le monde me semble triste, — le meilleur des mondes l'est quelquefois pour une minute ou deux, — je me joins à la petite nonne *rondelette* dans ses joyeux ébats avec les enfants. Et alors je me crois plus sage, sinon meilleure que l'autre belle et vaporeuse créature. Mais quelle que soit celle avec qui je m'incarne ainsi, je prends l'autre en grippe. Et pourtant elles sont toujours ensemble, comme la vivante contre-partie l'une de l'autre. Je pense qu'on pourrait écrire une jolie histoire là-dessus.

Pendant le siège de Québec par Wolfe, ce jardin des ursulines fut labouré par les bombes, et les religieuses furent rejetées un instant dans ce monde qu'elles avaient quitté pour toujours. Fanny nous a lu ces détails en français dans une petite relation écrite dans le temps par une sœur de l'Hôpital-Général.

Ce fut là que les ursulines se réfugièrent, abandonnant le cloître, les classes et leurs innocentes petites élèves, pour les salles de l'hôpital, remplies de blessés et de mourants des deux nations, et retentissantes de leurs lamentables gémissements.

Quel monde triste, méchant et plein d'horreurs, dut leur apparaître dans ce coup d'œil passager !

Ici, dans le jardin, notre pauvre Montcalm, — à Québec je suis du côté des Français, s'il vous plaît, — fut enterré dans une fosse creusée par une bombe. Son crâne est encore dans la chambre du chapelain du couvent, où nous l'avons vu l'autre jour. On l'a richement enchâssé dans une boîte en vermeil, élégamment ornée de noir, et recouverte d'une draperie en dentelle blanche, comme une relique de saint. Il fut un peu endommagé lorsqu'on l'exhuma ; et il y a quelques années, des officiers anglais, l'ayant emprunté pour l'examiner, eurent l'odieuse indécatesse d'en enlever quelques dents. Dites à l'oncle Jack que la tête est très développée au-dessus des oreilles, mais que le front est petit.

Le chapelain nous montra en même temps la copie d'une vieille peinture représentant le premier couvent, avec des huttes d'Indiens, la maison de madame de la Peltrie, et madame de la Peltrie elle-même, en riche toilette, avec un chef huron devant elle, et quelques cavaliers français galopant de son côté à travers une avenue. Puis il nous montra des albums, ouvrage des sœurs, peints et dessinés dans un style à me donner une idée des vieux missels.

Enfin il nous accompagna jusqu'à la chapelle, et il ne pouvait nous offrir une meilleure preuve de sa vie casanière qu'en passant un pardessus et en chaussant des souliers de caoutchouc pour faire les quelques pas en plein air qui nous séparaient de la porte extérieure. Il avait été un peu souffrant, disait-il.

En entrant il ôta son chapeau, coiffa une barrette, et nous montra chaque chose avec la plus grande bonté, — et disons en passant que ses manières étaient vraiment exquises. Il y avait là de beaux tableaux venus de France pendant la révolution, ainsi que des pièces de sculpture en bois autour du maître-autel, dues au ciseau d'artistes québécois qui vivaient au commencement du dernier siècle. Il y avait alors, nous dit-il, une école des beaux arts à Sainte-Anne, à vingt milles en bas de Québec. Il nous montra aussi un crucifix d'ivoire si plein de vie que c'était à peine si l'on osait le regarder. Mais ce qui m'intéressa le plus ce fut le léger scintillement d'une lampe votive que le chapelain nous fit remarquer dans un des coins de la chapelle intérieure des nonnes. Elle a été allumée, il y a cent cinquante ans, par

deux officiers français, à la prise de voile de leur sœur, et n'a jamais été éteinte excepté durant le siège de 1759.

Voilà encore la matière de toute une histoire. Le fait est que Québec prête extraordinairement à la fiction. Je marche pour ainsi dire enveloppée dans un nimbe romanesque. A chaque coin de rue vous rencontrez des gens qui paraissent n'avoir rien autre chose à faire qu'à inviter le romancier de passage à entrer dans leurs maisons afin de prendre leurs portraits pour en faire des héros et des héroïnes. Et pour cela point de changement de costume ; ils n'ont qu'à poser comme ils sont. Or puisque tel est le présent, pas besoin de vous dire si tout le passé de Québec n'aspire qu'à être transformé en romans historiques !

Je voudrais que vous vissiez les maisons, et comme elles sont solidement construites. Je ne puis songer à Eriécreek que comme à un amas de huttes et de cabanes d'écorce, en comparaison. Notre maison de pension est relativement peu massive et ses murs de pierre n'ont qu'un pied et demi d'épaisseur ; mais la moyenne des murailles ici est de deux pieds et deux pieds et demi. L'autre jour Dick est allé à l'université Laval, — il va partout et fait connaissance avec tout le monde, — et là il a vu les fondations du séminaire, qui ont subi tous les sièges et toutes les conflagrations depuis le dix-septième siècle ; et rien de surprenant à cela puisqu'elles ont six pieds d'épaisseur, et forment une suite de couloirs bas-cintrés, aussi puissants, dit-il, que les casemates d'une forteresse. Il y a là un vieil escalier magnifiquement sculpté qui date de la même époque.

Dick est enchanté du recteur, un prêtre. Le fait est que nous aimons tous les prêtres que nous rencontrons. Ils sont très bien et très polis, et parlent tous l'anglais, en faisant quelques légères fautes assez drôlatiques. L'autre jour, nous demandâmes à l'un d'eux, jeune homme tout à fait gentil, le chemin de la Pointe-au-Lièvre, où, dit-on, les frères récollets ont bâti leur première mission, dans une plaine marécageuse. Il ignorait ce point d'histoire, et nous lui montrâmes notre guide.

— Ah ! vous voyez, le livre dit : *probablement* l'endroit (\*) S'il

---

( ) Ici l'auteur fait comprendre que le mot *probably* était prononcé défectueusement, en appuyant sur la seconde syllable du mot : *probably*, ce qu'on ne peut traduire en français, où il n'y a point d'accent tonique obligatoire. (Note du trad.)

eût dit : *certainement*, je l'aurais su. Mais *probablement*, *probablement*, vous comprenez ?

Néanmoins il nous enseigna notre route. Nous descendîmes à la Basse-Ville (\*), dépassâmes l'Hôpital-Général, et nous arrivâmes à cette Pointe-au-Lièvre, fameuse en outre parce que c'est quelque part dans son voisinage, sur la rivière Saint-Charles, qu'hiverna Jacques Cartier, en 1536, et qu'il s'empara du roi indien Donnacona, qu'il emmena en France. C'est là aussi que l'armée de Montcalm essaya de se rallier, après avoir été défaite par Wolfe. Je vous en prie, lisez ceci plusieurs fois à l'oncle Jack, afin qu'il sache combien je suis scrupuleuse dans mes recherches historiques.

Je suis triste et indignée de ce qu'on ait ainsi enlevé Québec aux Français, après tout ce qu'ils avaient fait pour le bâtir. Mais c'est encore une ville bien française sous tous les rapports. On le voit par ses sympathies pour la France dans cette guerre prussienne que l'on croirait pourtant devoir lui être assez indifférente. Notre maîtresse de pension nous dit que les petits garçons dans les rues sont au courant de toutes les batailles, et expliquent, chaque fois que les Français sont battus, comme quoi ils ont été écrasés par le nombre et trahis. A peu près comme nous, au commencement de notre guerre.

Vous allez me croire folle ; mais je voudrais que l'oncle Jack laissât sa clientèle d'Eriécreek, vendît sa maison, et vint s'établir à Québec. J'ai marchandé les choses, et je trouve tout fort peu dispendieux, même en prenant Eriécreek comme point de comparaison. Nous pourrions louer une belle maison sur le chemin Saint-Louis pour deux cents piastres par an ; le bœuf est à dix ou douze sous la livre, et tout le reste en proportion. Et puis, en outre, le blanchissage se fait à la campagne chez les fermières ; pas une mie de pain n'est cuite à la maison : tout est fourni par les boulangers. Imaginez vous, mes amies, quel débarras ! De grâce, faite que l'oncle Jack y songe sérieusement.

Depuis que j'ai commencé ma lettre, l'après-midi s'est envolé, — le soleil en se couchant derrière les montagnes illuminerait

---

(\*) La position des lieux par rapport à la Haute-Ville fait que l'auteur confond ici la Basse-Ville avec le faubourg Saint-Roch, ce qui pour les québécois forme deux endroits tout à fait distincts.

gratuitement notre souper, si nous demeurions ici ; — le crépuscule s'est effacé ; la lune s'est levée sur les toits et les lucarnes du couvent, et elle regarde dans le jardin d'une façon si invitante que je ne puis résister à l'envie d'aller me joindre à elle. Je mets donc mon écriture de côté pour jusqu'à demain. La cloche du couvre-feu a sonné ; les lumières rouges se sont éteintes une à une aux fenêtres ; les nonnes sont endormies ; une autre espèce de fantômes jouent dans le jardin avec les spectres bronzés des petits sauvages d'autrefois. Je suis presque surprise que madame de la Peltrie ne soit pas là. Oh ! maintenant que ses élèves sont là-haut, comment trouvent-ils tous les petits contes d'autrefois ?

#### DIMANCHE APRÈS-MIDI.

Ayant été à la cathédrale française dimanche dernier, nous sommes allés à la cathédrale anglaise aujourd'hui. Je me serais cru dans quelque église de la vieille Angleterre, en entendant prier pour la famille royale, et en écoutant le sermon assez médiocre prononcé avec un accent britannique exagéré. Les assistants eux-mêmes avaient des physionomies anglaises, et certaines excentricités de toilette tout à fait curieuses ; la jeune fille qui chantait le contralto dans le chœur de l'orgue portait comme un homme une écharpe à son chapeau.

La cathédrale n'est pas extraordinaire comme architecture, je suppose ; mais elle m'impressionna par son apparence solennelle, et je ne pus m'empêcher de me figurer qu'elle faisait partie, autant que la citadelle elle-même, de la puissance et de la grandeur britanniques.

Au-dessus du siège de l'évêque pendait un drapeau de Crimée, usé par l'âge et les combats, et qui fut placé là en grande pompe, en 1860, par le prince de Galles, lorsqu'il présenta de nouvelles couleurs au régiment. Dans le jubé se trouve un banc d'honneur réservé aux altesses royales, aux gouverneurs généraux, et autres grands personnages, lorsqu'ils honorent Québec de leur présence.

Il y a des tablettes et des bustes monumentaux sur les murs. L'un d'eux représente le duc de Lennox, gouverneur général, qui mourut, vers le milieu du dernier siècle, d'une morsure de renard. Cette étrange destinée pour un duc m'attendrit presque sur son compte.

Fanny n'avait pas pu, comme de raison, venir à l'église avec moi, et Dick s'en était exempté en se penchant trop longtemps sur les journaux de l'hôtel. J'étais donc partie à pied avec notre Bostonien, qui est encore ici avec nous. Je n'en ai pas beaucoup parlé dans ma dernière lettre, et je ne crois pas que, même aujourd'hui, je puisse en donner une idée exacte. Il a beaucoup voyagé, et s'est assez *européanisé* pour ne pas avoir une très haute idée de l'Amérique, bien qu'on ne puisse dire qu'il trouve tout parfait en Europe. Son expérience paraît ne lui avoir laissé aucune patrie dans les deux hémisphères.

Ce n'est pas un de ces Bostoniens comme les rêve l'oncle Jack ; et m'est avis que le jeune homme ne le voudrait pas non plus. Il est encore trop peu âgé pour avoir pris part à l'abolition de l'esclavage, et même s'il eût vécu assez tôt pour cela, je pense bien qu'il n'aurait pas marché dans les rangs de John Brown. Je crains qu'il n'ait foi dans les « vulgaires et fausses distinctions » de toutes sortes, et qu'il n'y ait chez lui aucune parcelle de « magnanime démocratie. » En effet, je vois à ma grande surprise que certaines idées que je croyais exclusivement propres à l'Angleterre, et auxquelles je n'ai jamais songé sérieusement, forment en réalité partie du caractère et de l'éducation de M. Arbuton. Il parle des classes inférieures, des boutiquiers, du grand monde, des bonnes familles, sur un ton sérieux que je croyais entièrement étranger à notre continent. Il est vrai que j'ai déjà rencontré dans mes lectures des personnages à qui l'on attribuait des opinions semblables ; mais j'ai toujours pensé que c'était pour faire ressortir l'infortune de quelqu'un, — pour empêcher, par exemple, une fille de naissance de se mésallier par amour, et ainsi de suite ; ou bien encore pour ridiculiser quelque vieille folle ou quelque fat insupportable. C'est à peine si je pouvais croire d'abord que notre Bostonien parlât ainsi sérieusement. Ces choses impressionnent si différemment dans la vie réelle ; et je me mettais à rire, jusqu'à ce qu'enfin je m'aperçus qu'il ne savait comment interpréter mon hilarité. Alors je lui demandai la permission de différer d'opinion avec lui sur certains points. Mais il ne me contredit jamais, ce qui me met toujours à la gêne pour soutenir une opinion contraire à la sienne. Il me semble toujours, bien que ce soit lui qui commence, que j'ai l'air de vouloir lui imposer mes idées.

Cependant malgré ses faiblesses et ce qu'il peut avoir de désagréable, il y a quelque chose en lui de vraiment élevé. Il est si exactement vrai, si scrupuleusement juste, que l'oncle Jack lui-même ne l'est pas plus ; et cependant l'on voit que le respect de ces vertus n'est pour lui que le résultat particulier de quelque système spécial.

Ici à Québec, bien qu'il regarde du haut de sa grandeur le paysage et les antiquités, souriant froidement à mes petites démonstrations enthousiastes, je crois remarquer qu'il se fait réellement en lui un certain progrès. Je me prends à ressentir à son égard le même respect qu'il a pour lui-même, et qu'il semble vouer même à son habillement, au point que chaque article de sa toilette paraît lui ressembler et se respecter en conséquence. Je me suis souvent demandé, par exemple, ce que ferait son chapeau, son précieux chapeau, si j'allais le jeter par la fenêtre. Je crois qu'il y aurait un tremblement de terre.

Il est poliment curieux à notre sujet. De temps à autre, il nous fait, d'un ton protecteur et dégoûté, certaines questions directes touchant Eriécreek, dont il semble, autant que je puis voir, ne pouvoir se former une juste idée. Il paraît tenir à sa première notion qu'Eriécreek est situé au cœur de la région pétrolifère, dont il a vu des dessins dans les journaux illustrés. Et lorsque je lui affirme le contraire, il me traite avec une extrême douceur, comme si j'étais quelque fantôme explosible, ou quelque inflammable naïade échappée d'un puits à torpilles, et qu'il ne serait pas prudent de contredire, de peur de la voir disparaître tout à coup dans un éclair et une détonation.

Lorsque Dick ne peut venir avec moi, à cause de Fanny, M. Arbuton le remplace dans le corps expéditionnaire. Nous avons visité ensemble plusieurs endroits historiques, et de temps en temps il nous parle en termes très intéressants de ses voyages. Je ne crois pas cependant que ceux-ci aient fait de lui un cosmopolite. On dirait qu'il a voyagé avec quelque idée préconçue, et ne s'est intéressé aux choses que dans leur rapport avec cette idée. Les bagatelles l'ennuient ; et lorsqu'il voit le sublime mêlé à l'absurde, il en est indigné.

L'une des constructions les plus vieilles et les plus baroques de Québec consiste en une petite maison à un étage, sur la rue Saint-Louis, où le pauvre général Montgomery fut transporté après sa mort. C'est maintenant une petite boutique de confiseur ;

et les tartes et les gâteaux exposés dans la vitrine ont tellement choqué M. Arbuton, — bien qu'il ne parût pas s'occuper de Montgomery, — que je n'ai pas osé rire.

Je vis très peu dans le dix-neuvième siècle par le temps qui court, et je ne m'occupe guère de ceux qui y vivent. Il me reste cependant un grain d'affection pour l'oncle Jack, et je veux que vous le lui offriez.

Il est probable que cette lettre va me coûter au moins six timbres.

J'oubliais de vous dire que Dick va tous les matins se faire raser dans un établissement de barbier, qui a nom *Montcalm shaving and shampooing saloon*. On l'appelle ainsi parce que c'est là, dit-on, que Montcalm a tenu son dernier conseil de guerre. C'est une curieuse petite maison à toit pointu, avec une façade ornée de fèves grimpantes et un jardin en miniature tout plein de mufliers.

Nous serons ici une semaine encore, à tous hasards ; après quoi je pense que nous reviendrons directement chez nous. Dick a déjà perdu assez de temps.

Avec beaucoup d'affection,

Votre

KITTY.

## VII

### RÊVE DE JEUNESSE

Pour les deux jeunes gens dont les jours allaient ainsi s'écoulant ensemble, on ne peut dire que le mardi différât beaucoup du lundi, ni dix heures de trois heures et demie. Ils n'étaient pas toujours sûrs du jour de la semaine, et s'imaginaient souvent que ce qui avait eu lieu le matin était arrivé dans l'après-midi de la veille.

Mais quelque incertains qu'ils fussent de l'heure et du caractère de leurs petites aventures, et quelles que fussent celles-ci, madame Ellison, par l'intermédiaire de Kitty, faisait son possible pour se tenir au courant de tout. Puisque la liaison de Kitty et de M. Arbuton était due à son indisposition, elle s'en considérait comme la victime, et croyait avoir droit à tous les babillages qui pouvaient en résulter.

Etendue sur son canapé, elle écoutait avec une patience à vaincre tous les caprices de jeune fille qui accueillait parfois ses propos inquisiteurs. Si sa satisfaction en était retardée, cela lui donnait d'un autre côté l'occasion de déployer tout son artifice, et son amour-propre n'en était que plus délicatement flatté par le triomphe final, lorsqu'elle réussissait à tout savoir. En général cependant la jeune fille parlait assez volontiers. Elle était heureuse d'avoir sur le compte de son ami l'opinion d'une personne d'une plus grande expérience que la sienne, et plus qu'elle au courant des choses du monde. Et même, au cas où madame Ellison n'aurait pas été la plus sage des deux, la jeune fille aimait encore mieux parler un peu de lui, que de toujours y penser. Et puis, en définitive, qu'on me montre deux femmes qui n'aient pas un peu à parler d'un homme !

Presque toujours, après ses promenades à travers la ville, Kitty s'approchait du canapé où reposait Fanny, et racontait fidèlement à celle-ci tout ce qui s'était passé. La chose avait d'abord eu lieu sur un ton léger et avec une pointe d'extravagance et de burlesque ; mais plus tard les récits prirent un ton plus sérieux ; et enfin, sur les derniers temps, Kitty devenait quelquefois tellement distraite, qu'elle tombait tout à coup dans un silence embarrassé, juste au beau milieu de sa narration. D'autres fois, elle faisait face à toute une procession de questions habilement manœuvrées, par un verbiage qui aurait découragé tout autre qu'un martyr. Mais madame Ellison souffrait tout, et aurait souffert encore davantage pour la cause. Rebutée sur un point, elle attaquait sur un autre, et le résultat général de ses investigations lui donnait quelquefois une idée plus claire de ce qu'éprouvait Kitty, que ne pouvait s'en former la jeune fille elle-même.

Pour celle-ci, en effet, tout cela était rempli de mystère et d'incertitude.

— Nous avons beau nous rencontrer souvent, notre liaison a toujours le charme de la nouveauté, dit-elle un jour, adroitement pressée par madame Ellison. Nous devenons de plus en plus étrangers l'un à l'autre, M. Arbuton et moi. Quelqu'un de ces matins, nous ne nous connaissons pas même de vue. J'ai déjà peine à me le remettre, bien que j'aie cru pendant quelque temps le savoir un peu par cœur. Sachez bien, au moins, que je parle en observatrice désintéressée.

— Kitty, comment pouvez-vous m'accuser de m'immiscer dans

vos affaires ! s'écria madame Ellison, en prenant une position plus commode pour écouter.

— Je ne vous accuse de rien. Vous avez le droit de savoir tout ce qui me regarde. Seulement je veux être bien comprise.

— Sans doute, ma chère, dit la cousine avec une douceur affectée.

— Eh bien, reprit Kitty, il y a chez lui des choses qui m'intriguent de plus en plus, — des choses qui m'amusaient d'abord parce que je n'y croyais guère, et que je me suis sentie portée à repousser plus tard. Maintenant j'ai peine à m'insurger contre elles. Elles m'effrayent, et paraissent me refuser le droit d'être ce que je suis.

— Je ne vous comprends pas, Kitty.

— Vous savez ce que nous sommes chez nous, et dans quelles idées mon oncle Jack nous a élevés. Nous n'avons jamais eu d'autre principe que celui d'agir avec droiture et de respecter le droit des autres.

— Eh bien ?

— Eh bien, M. Arbuton semble avoir vécu dans un monde où tout est réglé par quelque loi rigoureuse à laquelle il est impossible de se soustraire. Par exemple, vous savez que, chez nous, nous parlons des hommes et nous les discutons, mais toujours au point de vue de la valeur personnelle de chacun ; et j'ai toujours cru qu'une personne pouvait s'élever par ses propres efforts, pourvu qu'elle fût sincère et non infatuée d'elle-même. Lui, au contraire, semble juger les gens d'après leur origine, le lieu de leur résidence, le nom qu'ils portent, et croire que toute véritable distinction ne peut avoir d'autre source que les circonstances dans lesquelles il se trouve lui-même. Sans s'exprimer aussi clairement, il nous le fait comprendre en mettant tout le reste hors de question. Il paraît ne pas soupçonner qu'on puisse entretenir une opinion différente. Il foule aux pieds tout ce que l'on m'a enseigné à croire ; et bien que je n'en aie que plus de respect pour mes convictions, je ne puis m'empêcher de me peser moi-même à sa balance, et alors je me trouve dépourvue de bien des avantages sociaux ; je trouve ma manière de vivre ordinaire et commune, et tout ce qui m'entoure sujet à des conditions d'infériorité désespérante. Ses vues me semblent dures et étroites, et

je crois que même ma petite expérience pourrait en réfuter les principes; mais elles sont les siennes, et je ne puis les concilier avec tout le bien que je connais de lui.

Kitty parlait la figure à demi détournée, près d'une des fenêtres de la façade, promenant vaguement son regard sur la chaîne bleuâtre et lointaine des montagnes qui dominant Charlesbourg, jouant avec son gant qu'elle levait de temps à autre et laissait retomber sur son genou.

— Kitty, dit madame Ellison en réponse à toutes ces difficultés, vous ne devriez pas vous asseoir ainsi en face de la lumière. Cela fait paraître votre profil tout noir à ceux qui sont dans la chambre.

— Mais, Fanny, je n'en suis pas réellement plus noire pour tout cela.

— Non, mais une jeune fille doit toujours donner beaucoup d'attention à son apparence. Supposez que quelqu'un entrât.

— Dick est la seule personne qui, suivant toute probabilité, puisse entrer dans le moment; et il ne ferait pas attention à cela; mais si vous l'aimez mieux j'irai m'asseoir près de vous, dit Kitty, en allant se placer auprès du canapé.

Elle tenait son chapeau dans sa main et son gilet sur son bras. La fatigue d'une promenade récente la rendait un peu pâle et mettait un peu de langueur sur sa figure et dans son attitude. Madame Arbuton admirait sa beauté en regrettant d'être la seule à pouvoir l'apprécier dans le moment.

— Où êtes-vous allés, cet après-midi? demanda-t-elle tout à coup.

— Oh! d'abord nous avons été à l'Hôtel-Dieu, puis nous avons visité la cour intérieure du couvent. Là, j'ai encore remarqué un aimable trait de son caractère, — une manière à lui de vous mettre toujours dans votre tort, même en matière d'aucune conséquence, et sur des sujets qui n'ont ni bon ni mauvais côté. Je me rappelais l'endroit, parce que madame March, vous vous souvenez, nous avait montré une rose que lui avait donnée une des religieuses de l'hôpital. J'essayai de conter la chose à M. Arbuton qui prit gracieusement cela pour une avance qu'aurait faite madame March vers sa connaissance. Je voudrais que vous vissiez quel charmant endroit que cette cour intérieure, Fanny.

Il est si étrange de trouver cela au cœur d'une ville populeuse. Il faut la voir avec sa chaumière d'un côté, ses granges longues et basses de l'autre, avec ses vaches canadiennes, aux cornes largement écartées, arrachant de larges bouchées de foin aux rateliers extérieurs, sans faire attention aux pigeons et aux poulets qui picorent sous leurs pieds...

— Oui, cui ; abrégez, Kitty. Vous savez combien peu j'aime la nature. Arrivons à M. Arbuton, dit madame Ellison, sans y mettre la moindre ironie.

— Cela paraissait comme la cour d'une ferme, quelque part au loin dans la campagne, reprit Kitty ; et M. Arbuton lui fit l'honneur de dire que c'était exactement comme en Normandie.

— Kitty !

— Oui, oui, Fanny ; parole d'honneur. Et les vaches n'ont pas plié le genou pour le remercier. A droite s'élevaient les bâtisses de l'hôpital, avec leurs murs de pierre et leurs toits aigus, percés çà et là de fenêtres comme notre couvent d'ici. Un artiste était occupé à dessiner le tout. Il avait une si jolie figure bronzée, avec de petites moustaches brunes et une impériale, et des yeux noirs si souriants, qu'on ne pouvait le regarder sans s'en éprendre. Il causait avec beaucoup de laisser-aller avec les ouvriers désœuvrés et les femmes qui le regardaient travailler. Il faisait un croquis d'une statuette de la Vierge logée dans une niche de la muraille, et quelqu'un s'écria, — c'est M. Arbuton qui traduisait : « Voyez donc ! il a fait la sainte Vierge d'un seul coup de crayon. — Oh ! dit le dessinateur, cela n'est rien, en trois coups je ferais la sainte-Famille. »

Tout le monde se mit à rire ; et cette petite plaisanterie lui gagna toutes mes sympathies, — les plaisanteries sont si rares sur les lèvres de M. Arbuton ! Quelle heureuse vie, dis-je, que celle d'un peintre ! elle vous donne le privilège d'être vagabond, et vous pouvez courir le monde, voir tout ce qu'il renferme de beau et de curieux, et personne n'a le droit de vous blâmer. Je me demande pourquoi ceux qui peuvent le faire n'apprennent pas à peindre. M. Arbuton me prit au sérieux et répondit que pour parvenir à peindre il fallait autre chose que le loisir de pouvoir le faire, que la plupart des dessinateurs étaient une véritable plaine avec leurs cahiers d'ébauches, et qu'il avait vu

trop souvent les tristes effets de cette manie de dessiner des statues.

Je me trouvais encore avoir tort comme toujours. Pourtant, vous me comprenez, ce n'est pas que je voulusse apprendre le dessin ; j'aurais seulement désiré être peintre, pour aller ça et là dessiner les beaux vieux couvents, m'asseyant sur des chaises volantes pendant les belles après-midi, et badinant gaîment avec tout le monde. Il ne pouvait pas comprendre cela, mais l'artiste le comprenait, lui. O Fanny, si j'avais pris le bras de ce peintre plutôt que celui de M. Arbuton sur le bateau, le premier jour de notre rencontre ! Mais le pis, c'est qu'il fait de moi une hypocrite, une personne lâche et dépourvue de nature ! Je voulais m'approcher du peintre et examiner son ouvrage ; mais j'avais honte d'avouer que je n'avais pas encore vu un dessin original de ma vie. Je m'aperçois que je deviens honteuse ou que je semble honteuse d'une foule de choses tout à fait innocentes. Il a le don de paraître ne pas croire possible qu'aucun de ceux qui l'entourent puissent différer d'opinion avec lui. Et pourtant je diffère avec lui. Je diffère autant avec lui que ma vie diffère de la sienne. Je sais que j'appartiens à l'espèce de gens qui ne lui vont pas, et que je suis à ses yeux quelque chose d'irrégulier, d'incorrect et d'anormal ; et bien qu'il soit plaisant de l'entendre me parler comme si je devais avoir pour ses idées les mêmes sympathies qu'elles pourraient rencontrer chez une jeune fille de fortune, cela me provoque et m'humilie. Jusqu'à ce moment, Fanny, puisque vous voulez le savoir, voilà le principal effet que M. Arbuton a produit sur moi. Je suis graduellement entraînée et poussée par la crainte dans la tromperie, les stratagèmes et l'inconséquence.

Madame Ellison ne trouvait pas tout cela si grave. Elle était de ces femmes qui aiment la brusquerie chez les hommes, pourvu qu'elle ne s'attaque ni à leur beauté ni à leurs charmes. Elle ne crut pas cependant devoir entrer en discussion sur ce sujet, et dit simplement :

— Mais, Kitty, vous devez sûrement trouver chez M. Arbuton bien des choses dignes de respect.

— De respect ? Mais sans doute. Seulement le mot respect n'est pas tout à fait ce qui convient à quelqu'un qui se croit sacré. Dites vénération, Fanny ; dites vénération.

Kitty s'était levée, mais d'un geste suppliant madame Ellison la fit rasseoir.

— Ne partez pas, Kitty; je suis loin d'avoir fini. Il faut que vous me disiez encore quelque chose. Vous m'avez trop bien fait venir l'eau à la bouche. Je suis sûre que vos rencontres ne sont pas toujours aussi désagréables. Vous en êtes souvent revenue enchantée. Sur quoi conversez-vous généralement? Voyons, donnez-moi quelques détails pour une fois.

— Ma foi, il se présente toujours quelque chose, vous savez. Et pourtant il arrive aussi que nous ne causons pas du tout, pour la raison que je n'aime à dire ni ce que je pense ni ce que je ressens, de crainte que ma pensée ou mes sentiments ne soient trouvés vulgaires. Il s'en suit que M. Arbuton lui-même est quelquefois une entrave à la conversation. Il vous ferait douter s'il n'y a pas quelque chose de trop commun dans la respiration ou dans la circulation du sang, et s'il ne serait pas de bon ton d'arrêter cela.

— Enfantillages, Kitty! Il est bien cultivé, n'est-ce pas? Ne parlez-vous pas littérature ensemble? Il a tout lu, je suppose.

— Oh! oui, il est assez au courant.

— Que voulez-vous dire?

— Rien. Seulement il me semble parfois que, s'il a lu, ce n'était pas par goût, mais parce qu'il devait cela à sa dignité. Peut-être me trompé-je. Il me semble qu'un poème délicat soumis à sa froide dissection doit lui refuser la moitié de son charme et de sa douceur, — si je puis me permettre ce langage un peu fleuri.

— Mais Kitty, ne le trouvez-vous pas distingué? Je suis certaine qu'il l'est beaucoup, moi.

— Il est excessivement particulier. Mais je ne pense pas qu'il soit bien sensible à notre opinion là-dessus. Son propre suffrage lui suffit.

— Il est toujours attentif, n'est-ce pas?

— Je croyais que nous parlions de sa tournure d'esprit, Fanny. Il vaudrait mieux, ce me semble, laisser ses manières de côté, répondit Kitty avec malice.

— Mais, Kitty, reprit madame Ellison en se donnant l'air d'argumenter, il doit y avoir quelque relation entre son esprit et ses manières.

— Probablement ; mais il y en a peu entre ses manières et son cœur. Ses manières n'ont pas l'air de venir de lui ; elles paraissent plutôt avoir été empruntées. Il est parfaitement élevé, et neuf fois sur dix, il est d'une si exquise politesse que c'en est merveilleux ; mais la dixième fois, il vous dira quelque chose de si offensif, que vous aurez peine à en croire vos oreilles.

— De sorte qu'il vous plaît neuf fois sur dix.

— Je n'ai pas dit cela. Mais, au moins cette dixième fois, sa bonne éducation est en défaut, et alors il ne paraît pas trouver dans sa nature rien sur lequel il puisse se rabattre. Cependant, vous pouvez être certaine que, s'il savait avoir été désagréable, il en serait fâché.

— Mais dans ce cas, Kitty, comment pouvez-vous dire qu'il n'y a point de rapport entre son cœur et ses manières ? Ce fait seul prouve qu'elles lui viennent du cœur. Au moins soyez logique, Kitty, dit madame Ellison, pendant que ses nerfs ajoutaient *sotto voce* : puisque vous êtes si abominablement agaçante !

— Oh ! reprit la jeune fille avec cette espèce de ricanement qui signifie qu'après tout il y a peu matière à rire ; je n'ai pas voulu dire qu'il en serait fâché pour les autres ; cela pourrait être, mais à coup sûr il en serait fâché pour lui-même. Il en est de sa politesse comme de ses lectures ; il paraît considérer comme se devant à lui-même, en sa qualité de gentilhomme, de bien traiter les autres ; et s'il le fait ce n'est pas du tout parce qu'il s'occupe d'eux : il ne voudrait pas manquer sur ce point, voilà tout.

— Mais, Kitty, est-ce que cela ne devrait pas être à son crédit ?

— Peut-être. Je ne dis pas. Si j'avais un peu plus vu le monde, j'admiraierais peut-être cela ; mais à l'heure qu'il est, vous voyez...

Ici le rire de Kitty devint un peu plus naturel, et contrefaisant comiquement l'air et le ton d'Arbuton :

— Je ne puis, dit-elle, me défendre de trouver cela un peu ... vulgaire.

Madame Ellison ne pouvait pas se rendre compte jusqu'à quel point Kitty était sérieuse dans ce qu'elle disait. Elle respira longuement une ou deux fois pour se donner contenance ; se releva à moitié, déchargea son ressentiment sur l'oreiller du canapé, et reprenant possession d'elle-même :

— Ma foi, Kitty, je ne sais trop que penser de tout cela, dit-elle avec un soupir.

— Rien ne nous oblige d'en penser quoi que ce soit, Fanny ; et cela peut à la rigueur nous servir de consolation, reprit Kitty.

Il se fit un silence pendant lequel la jeune fille repassa dans son esprit toutes les circonstances de sa liaison avec M. Arbuton, circonstances que cette conversation n'avait guère présentées sous des couleurs plus claires et plus attrayantes. Ces relations avaient commencé comme un roman ; leur côté poétique avait séduit son imagination sinon son cœur ; et maintenant elle se sentait isolée et étrangère en présence du jeune homme. Elle n'avait aucun droit de s'attendre à autre chose, même sous l'empire d'un sentiment profond ; mais lorsqu'elle s'avouait avec une sincérité moitié triste et moitié plaisante, qu'elle avait espéré et tacitement demandé trop, elle se plaignait doucement elle-même, avec une espèce de compassion désintéressée, comme s'il se fût agi d'une autre jeune fille dont le rêve du cœur aurait été brisé.

Hélas ! ce rêve envolé entraînait la perte d'un autre idéal. Elle s'apercevait qu'il s'était graduellement formé dans son esprit une image de Boston bien différente du lieu béni de son enfance, de la ville sacrée des héros et des martyrs anti-esclavagistes, et bien différent aussi du joyeux, aimable et sympathique Boston de M. et Mme March. Ce nouveau Boston auquel M. Arbuton l'avait initiée était un Boston plein de mystérieux préjugés et de réserve hautaine, un Boston aux goûts raffinés et difficiles, dont l'idéal social appartenait au vieux monde, et qui repoussait tout contact avec les réalités de celui-ci ; un Boston aussi étranger que l'Europe à son inexpérience naïve, fier seulement de ce qui ne ressemblait pas à l'Amérique ; un Boston qui aimerait mieux périr par le fer et le feu que d'être soupçonné de vulgarité ; un Boston critiqueur, dégoûté, blasé, méprisant le reste de l'hémisphère, et froidement satisfait de lui-même, en tout ce qui ne peut avoir aucun rapport avec le Boston que la jeune fille avait rêvé. Ce n'était pas plus, il est vrai, le Boston réel que nous connaissons et que nous aimons, qu'aucun des deux autres ; mais ce Boston troublait Kitty plus qu'il n'aurait dû, même s'il eût été réel.

Cela la rendait soupçonneuse à l'endroit de la conduite de M. Arbuton envers elle, et lui faisait remarquer plusieurs petites choses qui lui auraient échappé sans cela. L'humeur railleuse,

et l'indifférente confiance en elle-même qu'elle avait eues près de lui, dans les commencements, l'avaient désertée, et ne lui revenaient un peu que lorsqu'un incident quelconque la faisait sortir d'elle-même et oublier les contrastes qu'elle ne découvrait que trop entre leurs manières de voir et de penser.

Il lui fallait faire un effort de plus en plus grand pour entrer en relation sympathique avec lui ; et quand elle y réussissait, elle retombait bientôt dans un langoureux mépris d'elle-même, comme si elle eût fait un acte d'hypocrisie.

Après une longue pause elle reprit, comme parlant au nom de cette autre jeune fille à laquelle elle venait de songer :

— On dirait que M. Arbuton est tout gants de chevreau et fin parapluie, — c'est-à-dire le type de l'homme élégant et bien mis. Son apparence nous fait tout attendre ; mais bon Dieu ! je plaindrais celle qui l'aimerait. Figurez-vous une jeune fille qui rencontrerait cet homme et qui s'en éprendrait ! Probablement qu'elle ne se persuaderait jamais entièrement qu'il n'est pas quelque peu celui qu'elle avait cru trouver d'abord, et elle emporterait dans la tombe la pensée qu'elle n'a pas pu le comprendre. Quel curieux roman cela ferait !

— Alors pourquoi ne l'écrivez-vous pas, Kitty ? Personne ne pourrait le faire mieux que vous.

Kitty eut une subite rougeur, puis un sourire :

— Oh ! je ne m'en croirais pas le talent, dit-elle. Ce ne serait pas une histoire bien facile à combiner. Peut-être ne ferait-il rien d'assez positivement désagréable pour mériter la condamnation de quelqu'un. Le seul moyen de peindre son caractère, serait de la faire s'oublier, elle, jusqu'à lui dire des choses blessantes, dont elle se repentirait ensuite, tandis que lui serait toujours impassiblement irrépréhensible en tout. Et encore serait-il peut-être regardé par les imbéciles comme le plus à plaindre. Ma foi, après tout, M. Arbuton a été très poli pour nous, Fanny, reprit-elle en se levant, à la suite d'une autre pause. Peut-être suis-je injuste. Pardonnez-le-moi pour lui ; et je voudrais, ajouta-t-elle avec cet air de désappointement découragé qui lui prenait quelquefois, et pendant qu'elle sentait son cœur se serrer de surprise à chaque mot qui semblait tomber de ses lèvres, à son insu, je voudrais qu'il s'en allât.

— Kitty ! vous me choquez, dit madame Ellison en se dressant sur ses coussins.

— Je suis choquée moi-même, Fanny.

— Alors êtes-vous réellement fatiguée de lui.

Kitty, debout près de la chaise qu'elle venait de quitter, détourna la tête sans répondre.

Madame Ellison étendit la main vers elle :

— Kitty, approchez ! dit elle avec un élan d'impérieuse tendresse.

— Non, Fanny, je ne veux pas, répondit la jeune fille d'une voix tremblante.

Elle porta à sa bouche le gant que sa main secouait nerveusement de droite à gauche, et en mordit convulsivement le bouton.

— Je ne sais pas si je suis fatiguée de lui, dit-elle, — quoique à coup sûr ce ne soit pas un homme sur qui on puisse se reposer, — mais je suis fatiguée de la chose. Je suis continuellement dans l'angoisse et le trouble, et je n'en vois pas la fin. Oui, je voudrais qu'il partit ! Oui, il est fatigant. Pourquoi reste-t-il ici ? S'il se croit si supérieur à nous, pourquoi tenir à notre compagnie ? Il est temps qu'il s'en aille. Non, Fanny, non, s'écria-t-elle avec un petit rire saccadé, en repoussant encore une fois la main qu'on lui tendait, laissez-moi faire la folle toute seule, je vous en prie.

Et, passant rapidement la main sur ses yeux, elle s'enfuit hors de la chambre. A la porte, elle se retourna :

— Fanny, dit-elle, n'allez pas croire que c'est ce que vous pensez, au moins.

— Non, non, ma chère ; je vois que vous êtes un peu lasse.

— Car je désire réellement qu'il parte.

Or justement ce jour-là, M. Arbuton trouvait plus difficile que jamais de revenir à son intention première de quitter Québec, et de briser une bonne fois avec cette famille. Il se promettait cela tous les jours d'une façon ou d'une autre, et sa résolution s'évanouissait à chaque soleil levant.

Quelle que fût son opinion sur le compte du colonel et de madame Ellison, il est certain que pour Kitty — considérée au point de vue de ses rapports présents avec elle, — il ne voyait pas quel changement dans sa personne eût pu la rendre meilleure à ses yeux. Il lui trouvait un charme de manières, qui — quoique n'étant pas de son monde à lui — aurait pu s'imposer n'importe où. Le plaisir enfantin qu'elle trouvait en toute chose, bien qu'il

ne pût guère y répondre, avait beaucoup d'attrait pour lui. Il respectait le côté sérieux qu'il découvrait dans ses transports de gaieté. Il était étonné des connaissances qu'elle avait acquises de côté et d'autres. Il allait jusqu'à ne pas trouver à redire à ses enthousiasmes littéraires, qu'il trouvait aussi naïfs que l'amour d'une petite fille pour les fleurs.

En outre, il appréciait plusieurs de ses avantages personnels : une voix douce et musicale, un regard tendre voilé de longs cils, une pose d'épaules tombantes, et de mains paresseusement posées l'une dans l'autre sur les genoux, beaucoup de sérénité dans la figure, un rire plein de sonorité légère et fraîche.

Il n'y avait rien de bien rare dans toutes ces qualités ; et, combinées d'une façon différente, il les avait remarquées mille fois chez d'autres. Et pourtant, chez Kitty, il y trouvait une étrange fascination. Elle avait de ces petites minauderies qui provoquent des soins doux et caressants ; mais il s'était aperçu aussi qu'elle tenait assez du petit chat pour se défendre contre les actes de condescendance excessive ; et jamais elle ne le séduisait plus que lorsqu'elle montrait toute l'élévation de son caractère, en lui résistant le plus énergiquement.

Ici et pour le moment, tout était parfait ; mais il se devait à son avenir, et sa conscience ne le laissait pas en repos. Le charme de se rencontrer avec elle si familièrement sous le même toit, l'entraînement de sa présence habituelle, devenaient intolérables. Il ne pouvait pas s'y soumettre plus longtemps. Dans son intérêt, il fallait en finir. Mais d'une heure à l'autre, il sentait sa résolution s'amollir, et il restait. Les jours qu'il passait en hésitations, à la pensée de l'immense distance qu'il y avait entre lui, Kitty et sa famille, lui apportaient aussi des moments d'heureux oubli, pendant lesquels toutes ses craintes s'évanouissaient devant la beauté douce de la jeune fille, et la grâce enfantine de ses mouvements. Il se blâmait en vain de laisser le temps s'enfuir de cette façon ; une semaine, deux semaines avaient fui comme un rêve, et il attendait que le hasard vînt se placer entre lui et sa folie. Mais enfin, cette fois, il était décidé à partir ; et le soir, après avoir été fumé un cigare sur la terrasse Durham, il frappa à la porte de madame Ellison pour lui annoncer que le surlendemain il se mettrait en route pour les montagnes Blanches.

Il trouva la famille en train de projeter, pour le lendemain, une expédition, dont il devait lui aussi faire partie. Madame

Ellison avait déjà fait sa part des préparatifs, car, étant toujours en disponibilité dans sa chambre, et n'ayant point d'autre occupation, elle s'était faite presque volontairement victime de la passion du colonel pour la science de seconde main, et en était arrivée à connaître peut-être mieux que n'importe quelle femme des Etats-Unis l'expédition d'Arnold contre Québec en 1775. Elle savait dans quel but cette attaque avait été projetée, à travers quelles difficultés et avec quelle héroïque persévérance elle avait été mise à exécution ; comment cette invincible petite armée de carabiniers s'était ouvert un chemin à travers les forêts inexplorees du Maine et du Canada, et avait tenu assiégée la vicille forteresse grise sur son roc, jusqu'à ce que l'hiver eût succédé au rouge automne, et comment, pendant cette fatale dernière nuit de l'année, ils se précipitèrent sur les redoutes, furent repoussés en laissant la moitié des leurs prisonniers, Montgomery tué, Arnold blessé, et malheureusement destiné à survivre.

— Oui, dit le colonel, si nous prenons en considération le temps où ils vivaient, tout ce qui leur manquait des progrès modernes, au mental, au moral et au physique, il faut avouer qu'ils ont fait beaucoup. Ce n'était point, il est vrai, sur une bien grande échelle, mais je ne vois pas qu'ils eussent pu être plus braves, chaque homme eût-il été multiplié par dix mille. Le fait est que — ainsi qu'il en sera dans cent ans d'ici — je ne sais pas si je n'aimerais pas mieux avoir été l'un de ceux qui ont essayé cette fois-là de prendre Québec, que l'un de ceux qui ont pris Atlanta. Il est vrai, M. Arbuton, que, pour le moment et à cause surtout de l'affliction qui en résulterait pour ma famille, je consens à rester ce que je suis. Mais examinez un peu ce que ces gaillards-là ont fait.

Et le colonel tira de sa fidèle mémoire, où madame Ellison les avait entassés, les faits héroïques de l'expédition d'Arnold, dont il fit une intéressante peinture.

— Et maintenant, ajouta-t-il, nous allons visiter demain le théâtre de l'assaut du 31 décembre. Kitty, chantez-nous quelque chose.

Dans un autre moment peut-être, Kitty aurait-elle hésité, mais elle se trouvait ce soir-là dans un état d'esprit si calme à l'endroit d'Arbuton, elle s'occupait si peu de son approbation ou de son blâme, qu'elle se plaça de suite au piano, et chanta nombre de romances probablement aussi indignes d'une oreille cultivée,

qu'aucune autre déjà entendue par le jeune homme. Mais, quoique chantées avec une voix peu exercée et un talent musical assez problématique, elles plurent ou plutôt ce fut la chanteuse elle-même qui charma. La courageuse simplicité de cœur avec laquelle elle s'exécutait aurait suffi pour cela ; et M. Arbuton n'avait aucune raison de se demander comment la chose lui plairait à Boston, s'il était marié, et si c'était sa femme qui chantât de cette façon. Cependant lorsqu'un jeune homme regarde une jeune fille, ou qu'il l'écoute, mille fantaisies prennent possession de son esprit, — vagues imaginations, fantasmagories capricieuses. Cette question qui se présentait indirectement à son esprit, comme la douleur en rêve, se perdit bientôt dans les modulations de la chanteuse, et sa rêverie n'en fut que plus calme.

Après avoir dit bonsoir à la famille Ellison, il se rappela qu'il avait oublié quelque chose : c'était de leur annoncer son départ.

— *A continuer*

---

# RAPPORT ANNUEL

DE

L'INSTITUTION CATHOLIQUE DES SOURDS-MUETS DE LA PROVINCE DE QUÉBEC, POUR 1878. — Mile-End, imprimerie de l'Institution des sourds-muets, 1879.

---

Ce rapport, qui s'ouvre par une liste des membres de la corporation et du personnel de l'établissement, est consacré presque tout entier aux renseignements statistiques.

C'est bien là, en effet, la partie importante de tout compte rendu. Pourquoi faut-il ajouter qu'elle n'est pas cette fois à l'honneur de la province de Québec? Mais il fallait bien faire connaître sur ce point la dure vérité, et personne n'en était plus capable que le zélé directeur de l'institution des sourds-muets, le Père Alf. Bélanger.

L'auteur établit :

Que le nombre approximatif des sourds-muets dans la province de Québec est de 2000; dont 1100 appartiennent à la classe des hommes, et 900 à celle des femmes.

Or, il n'y a que 238 sujets d'inscrits sur le registre de l'établissement, lequel, comme on sait, est le seul établissement provincial ouvert aux hommes.

C'est donc 862 sourds-muets qu'on néglige et abandonne à leur triste sort.

Est-ce croyable?

D'où peut venir une pareille indifférence, disons mieux, une telle cruauté?

A ce spectacle, le vénérable directeur tremble lui-même d'être trouvé en défaut :

« Je me demande parfois si j'ai parlé assez et assez haut en faveur de cette classe malheureuse, et si je ne pourrais pas être rendu responsable, dans une certaine mesure, de l'indifférence presque complète au milieu de laquelle vivent ces infortunés. Car enfin, me dis-je, on est chrétien, et si l'on comprenait l'état affreux du sourd-muet sans éducation, ne prendrait-on pas les moyens de le tirer au moins de sa triste condition spirituelle, en

faisant luire au milieu des ténèbres de son intelligence les vérités qui doivent être connues *de nécessité de moyen*? On le mettrait de la sorte en état de participer aux sacrements, dont il a besoin peut-être plus que tout autre, pour se sauver.»

Voici d'autres faits qui parlent d'eux-mêmes :

Le gouvernement d'Ontario, avec un nombre moindre de sourds-muets, a dépensé \$371 448 49, de 1869 à 1877, soit \$41 272 05 par année.

En 1878, il a voté \$55 690 44.

Et qu'a-t-on fait à Québec ?

Pendant plus de vingt ans, Québec n'a voté que \$400 à \$1500 pour l'institution catholique dont nous parlons, et aujourd'hui encore, l'allocation ne s'élève pas au-delà de \$5 135 50.

Qu'est-ce à dire? C'est-à-dire que l'allocation de Québec en faveur d'une institution si nécessaire est à celle d'Ontario comme 5 est à 41 !

L'institution provinciale du Mile-End a souffert « même sous le rapport des choses essentielles à la vie. »

« Aujourd'hui, ajoute le courageux directeur, aujourd'hui, grâce à Dieu, grâce à la bienveillance des gouvernements de M. de Boucherville et de M. Joly, nous avons les choses strictement nécessaires à la vie. Mais, je le demande, les subsides relativement faibles que nous recevons peuvent-ils suffire au maintien, sur un pied convenable, d'une institution provinciale chargée d'une classe si nombreuse de malheureux appartenant, presque tous, à des familles pauvres? De plus, nous sommes obligés de tenir deux cours d'études bien distincts, français et anglais, et nous ajoutons à un enseignement déjà long et pénible par lui-même celui de l'articulation et de la lecture sur les lèvres. »

Écoutons encore :

« Au point de vue de l'hygiène, l'institution est placée dans les conditions les plus déplorables. Les professeurs sont tous deux ou trois par chambre. Tous les corridors sont habités. Tous les appartements occupés par les élèves sont trop étroits et, par là même, excessivement insalubres. Les salles de récréation et d'étude mesurent à peine 30 pieds par 30, et, n'ayant, la première, que huit pieds de hauteur et la seconde, neuf, sont absolument insuffisantes. L'aération ne peut s'y faire d'une manière efficace, attendu que, par suite du manque de locaux spéciaux, nous sommes obligés de faire nos classes dans la dernière de ces salles. Notre chapelle tombe à peu près en ruines. Mais c'est surtout au dortoir que se révèle clairement le vice de notre installation. Outre le défaut d'espace, qui lui est commun avec tous les autres appartements et qui est plus préjudiciable ici que

partout ailleurs, le dortoir a l'inconvénient d'être situé dans les mansardes. Dans sa partie la plus élevée, il atteint à peine 7 pieds de hauteur. Les élèves qui y sont entassés respirent en permanence un air méphétique. De plus, séparés de l'air extérieur par une simple couche d'enduit, ils sont exposés d'une manière presque directe aux variations de la température et à l'inclémence des saisons. Beaucoup d'entre eux y contractent le germe de maladies graves, et chaque année, malgré les précautions les plus minutieuses, nous sommes menacés d'être envahis par l'épidémie.

« Je ne parle que pour mémoire des salles où maîtres et élèves prennent leurs repas ; on peut sans aucune exagération les assimiler à des caves sombres et humides.

« Nous faut-il donc faire appel à la charité publique ? L'essai qui en a été fait précédemment a prouvé le peu d'efficacité de ce moyen. D'ailleurs, nous ne pouvons à la fois demander l'aumône et enseigner. Puis notre tâche n'est-elle pas de sa nature assez laborieuse ? Et faut-il faire retomber le fardeau de toutes les œuvres exclusivement sur les personnes charitables ? »

Les commentaires sont inutiles.

Hélas ! tant de spéculations véreuses, tant de prodigalité, tant d'argent jeté aux chiens, et si peu d'efforts pour donner le vivre et le couvert aux déshérités de la nature, et le pain de la vérité à l'âme de nos frères !

Est ce chrétien ?

Est-ce humain, seulement ?

Le gouvernement de Québec ne peut-il donc pas faire ici ce que les autres gouvernements font partout ailleurs ? Notre charité est-elle donc impuissante en face de ces misères dont on nous fait tous les ans l'éloquente peinture ?

Mais, nous dira-t-on, on a tout récemment agrandi, amélioré les bâtiments de l'institution du Mile-End. Oui, nous le savons ; mais qui a fait cette bonne œuvre ? Les Pères eux-mêmes, eux-seuls. Ils ont acheté un terrain d'un arpent et demi, ajouté un étage à leur maison, qu'ils ont surmontée d'un toit français : cela donne des dortoirs passables et une humble chambre à chaque professeur ; mais les salles d'étude et de récréation, la chapelle, le réfectoire sont restés ce qu'ils étaient.

Et à quel prix les Pères ont-ils pu faire ces améliorations relativement légères. Au prix de \$10 000 00, dont il reste encore au moins \$8 000 à payer.

Et pour payer cela, que font-ils ?

Pourquoi le demander ? ils réduisent, bien à contre-cœur et malgré eux, le nombre de leurs élèves.

Voilà où l'on en est !

Encore une fois, est-ce croyable ?

T. A. DE SAINT-CLAUDE.

---

## REVUE EUROPÉENNE

---

Dans les deux mois qui se sont écoulés depuis ma dernière revue, datée du 18 octobre, quoiqu'elle ait paru dans la livraison de septembre — c'était la *Revue de Montréal* qui était en retard, et non pas la mienne qui avait pris le mors aux dents — dans ces deux mois, la grande et terrible travailleuse — la seule dans le monde ayant le véritable droit au travail — a fait bien de la besogne !

Et puisqu'il en est ainsi, commençons par la nécrologie. Les deux mois de novembre et de décembre du reste ont droit à ce funèbre honneur. L'un est le mois des trépassés, l'autre voit la mort de l'année. Le vent humide qui souffle sur le premier amasse les dernières feuilles mortes sur les tombes, le vent glacial du second répand sur la nature entière ce grand voile blanc sous lequel elle dort d'un sommeil si léthargique.

Du reste il serait impossible de parler de toutes ces illustrations européennes qui ont disparu dans ce court espace de temps. En première ligne figure la mère de l'impératrice Eugénie. La Providence a voulu que la coupe fût pleine : après la couronne, le mari ; après le mari, le fils unique ; après lui, l'aïeule. On avait eu tort de prêter à l'impératrice ce cri : « Je n'ai plus rien à perdre ! » — on oubliait ... mais la mort n'oublie personne.

Marie Manuela Kirkpatrick de Closeburn descendait d'une famille écossaise catholique qui fut obligée de s'exiler à la chute des Stuarts. Elle avait épousé le comte de Montijo, de la grande famille de Porto-Carrero, émigrée de Gênes en Estramadure au XIV<sup>e</sup> siècle, et qui par diverses alliances réunissait trois grandes dames de première classe, celles de Téba, de Banos et de Mora (\*).

Devenue veuve, la comtesse de Montijo voyagea beaucoup en Angleterre et en France avec sa fille, qui portait le nom de comtesse de Téba. La mère et la fille étaient au rang des plus belles et des plus élégantes personnes des deux grandes capitales, Londres

---

(\*) Le Père Crespel avait dédié la relation de son naufrage sur l'île d'Anticosti à un comte de Montijo. Les titres du personnage occupent plusieurs pages de ce rare et précieux petit volume.

et Paris. En 1851, la comtesse de Téba fut distinguée par l'empereur aux fêtes de l'Élysée. Le 22 janvier 1853, Napoléon annonça aux grands corps de l'État réunis aux Tuileries son mariage, dans des termes qui faisaient un heureux rapprochement de sa fiancée avec la première impératrice des Français, son aïeule, à lui.

« Celle qui est devenue l'objet de ma préférence, dit-il, est d'une naissance élevée. Française par le cœur, par l'éducation, par le souvenir du sang que versa son père pour la cause de l'empire, elle a, comme espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à laquelle il faille donner honneurs et dignités. Douée de toutes les qualités de l'âme, elle sera l'ornement du trône, comme aux jours du danger elle deviendra: un de ses courageux appuis. Catholique et pieuse, elle adressera au ciel les mêmes prières que moi pour le bonheur de la France; gracieuse et bonne, elle fera revivre dans la même position, j'en ai le ferme espoir, les vertus de l'impératrice Joséphine.....»

Et ces vœux ont été exaucés; mais après dix-sept ans le charme s'est dissipé; et hier, celle qui fut l'impératrice traversait en habits de deuil et presque incognito la brillante et bruyante capitale où elle avait régné avec tant de grâce et de gloire! Pour que rien ne manquât à cette nouvelle douleur, elle est arrivée à Madrid trop tard pour voir sa mère vivante; elle a seulement pu prier près de son corps. On assure qu'aussitôt après son retour à Chiselhurst, elle exécutera le projet qu'elle a conçu d'aller en Afrique prier à l'endroit où son fils a été tué. Ses amis font ce qu'ils peuvent pour la détourner de cette entreprise si pleine de dangers, de cette pieuse et touchante extravagance.

Les autres décès que nous avons à inscrire sont ceux d'Arthur Roebuck, membre de la chambre des communes d'Angleterre, de Michel Chevalier, le célèbre économiste français, de M. Viollet Leduc, architecte et homme politique, de Louis Reybaud, romancier et publiciste, et de Mgr Gaume.

Mgr Gaume naquit à Fuans (départ. du Doubs) en 1802. Il avait donc atteint l'âge de 77 ans. Professeur de théologie à Nevers dès l'année 1827, il ne tarda pas à se faire une grande réputation dans l'Église et dans les lettres. De ses nombreux ouvrages, les plus remarquables sont les *Trois Rome*, 4 vols in-8, la *Révolution*, 12 vols in-8, *l'Histoire de la Société domestique*, 2 vols, *Traité du Saint-Esprit*, 2 vols, et le *Catéchisme de Persévérance*, 8 vols in-8. Quelques-uns de ses ouvrages ont eu un grand nombre d'éditions, surtout ses nombreux petits volumes ascétiques,

comme *Le grand jour approche*, *Le Seigneur est mon partage*, *Le signe de la croix*, etc. Ils sont très répandus dans notre pays.

Mais Mgr Gaume est surtout connu par sa lutte avec Mgr Dupanloup et d'autres écrivains catholiques sur la question de l'enseignement des classiques. M. Louis Veuillot avait pris le parti de Mgr Gaume et les écrivains du *Correspondant* celui de Mgr Dupanloup. Les principaux ouvrages qu'il a écrits dans cette retentissante controverse sont : *Le ver rongeur des sociétés modernes*, qui fut le point de départ, et les *Lettres sur le paganisme dans l'éducation*. Il a aussi publié une *Bibliothèque des classiques chrétiens, latins et grecs*, 30 vols in-12 (1852-1855). — Cette discussion n'était pas nouvelle dans l'Eglise; elle avait déjà eu lieu à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, et ce fut à cette occasion qu'Alde le Grand publia sa belle édition des *Poetæ christiani* (3 vols petit in-4), un des incunables aujourd'hui les plus rares et les plus précieux. L'abbé Gaume fut nommé par Pie IX en 1854 protonotaire apostolique *ad instar participantium*; c'est à cette prélature qu'il devait le titre de *Monseigneur*.

Louis Reybaud était né à Marseille le 15 août 1799 et avait par conséquent 80 ans. Son père, négociant, le destinait au commerce et il fit dans l'Inde et le Levant plusieurs voyages. En 1829 il adopta la carrière des lettres, et entra dans le journalisme libéral. Il fut à cette époque collaborateur du *Constitutionnel* et de plusieurs autres journaux. La multiplicité et la variété de ses travaux sont quelque chose d'étonnant; et ce ne sont point ses œuvres les plus laborieuses et les plus consciencieuses qui lui ont donné la vogue et la renommée, mais bien deux œuvres comparativement légères, et pour bien dire de circonstance : *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* et *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques*, publiées la première en 1843 et la seconde en 1848. Il avait eu avant cela la direction de plusieurs ouvrages considérables, tels que *l'Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Egypte*, le *Voyage autour du monde* de Dumont Dürville, et le *Voyage dans les deux Amériques* de M. d'Orbigny. Il a été aussi le collaborateur du baron Taylor pour quelques-unes de ses grandes entreprises littéraires et artistiques.

Ses écrits dans la *Revue des deux Mondes*, dans *l'Economiste* et dans plusieurs autres recueils sur les questions sociales lui ont valu de remplacer Villeneuve-Bargemont à l'Académie des Scien-

ces morales et politiques. Il a aussi joué un rôle politique assez important. Il entra dans la chambre des députés en 1846 comme membre de l'opposition libérale, en 1848 à la constituante comme modéré, et enfin à l'assemblée législative en 1849 comme réactionnaire. En 1851 il refusa de s'associer au coup d'Etat; il n'était certainement pas du parti du succès, puisque la révolution de février avait fait de lui un modéré. La liste de ses ouvrages en tous genres est considérable; il a écrit depuis *Jérôme Paturot* beaucoup d'autres romans, dont pas un n'a eu le succès de cette piquante étude de mœurs.

M. Viollet Leduc a suivi une marche inverse de celle de Louis Reybaud. La troisième république a trouvé en lui un partisan des idées les plus radicales et les plus anticléricales, tandis que sous la monarchie de juillet et sous l'empire il avait été l'ami du clergé, l'architecte officiel du gouvernement, et le restaurateur des vieilles cathédrales et de tous les monuments de l'art gothique, pour lequel il professait comme Victor Hugo un culte presque fanatique. Les cathédrales de Paris, d'Amiens, de Laon et une foule d'autres églises et de châteaux ont vu revivre par ses travaux leur ancienne splendeur. Et cet homme mourut partisan des démolisseurs de l'ordre social, des ennemis de tout ce qui rappelle la grandeur de la France!

Dans la personne de M. Michel Chevalier la France a perdu une de ses plus grandes illustrations. Né à Limoges le 13 janvier 1806, il entra à l'âge de dix-huit ans à l'école polytechnique, d'où il passa à l'école des mines. Il se laissa séduire par les idées saint-simoniennes, et fut un des *cardinaux* du Père Enfantin, ce fabuleux personnage qui, après toutes ses extravagances, est mort dans la plus grande obscurité, en 1864. M. Chevalier fut remarqué par ses écrits dans le *Globe*, organe de la secte, et eut maille à partir avec la justice. En 1832 il fut condamné à un an de prison. M. Thiers, qui à travers les excentricités de l'illuminé avait su reconnaître l'homme d'un talent supérieur, et, ce qui devait paraître étrange, éminemment pratique, lui confia une mission d'études scientifiques en Amérique. De ce voyage il rapporta ses *Lettres sur l'Amérique du Nord*, qui, avec la *Démocratie en Amérique* de Tocqueville et *Marie ou l'Esclavage aux Etats-Unis* de Gustave de Beaumont, attirèrent l'attention du vieux monde sur le nouveau. Ces trois voyageurs visitèrent aussi le Canada; mais aucun d'eux n'a paru bien comprendre le rôle réservé à la race franco-canadienne. M. Chevalier, en particulier, a prédit assez tris-

tement notre inévitable absorption par l'élément anglo-saxon. MM. Ampère, Marmier, Gaillardet et Rameau sont les premiers qui aient reconnu notre vitalité, qui aient eu foi en notre avenir et qui aient eu le courage de le proclamer. M. Rameau a été, lui, plus loin sous ce rapport que les autres, et il a pu voir déjà se réaliser quelques-unes de ses prévisions les plus hardies en apparence.

En 1837, M. Chevalier fut chargé d'une mission en Angleterre, à la suite de laquelle il publia un ouvrage intitulé : *Des intérêts matériels de la France*. Sa réputation de savant et d'économiste allait toujours croissant, et en 1838 il était nommé conseiller d'Etat et membre du conseil du commerce ; en 1840, il remplaçait M. Rossi comme professeur d'économie politique au collège de France ; en 1845, ses écrits politiques dans le *Journal des Débats* le portaient à la députation. Il ne fit qu'une courte apparition à la chambre, où il prit place parmi les conservateurs. Ses opinions en faveur du libre-échange lui nuisaient dans son parti, et en 1847 il tenta en vain avec le célèbre Bastiat d'organiser une ligue économiste à la manière anglaise.

Les écrits de M. Chevalier contre Louis Blanc et les autres socialistes — étranges peut-être pour un ancien saint-simonien — furent très remarquables, comme aussi ses *Lettres sur l'organisation du travail*.

Sous l'empire il lutta avec plus d'énergie que jamais en faveur de ses théories commerciales, fit plusieurs voyages en Angleterre, prit une part très active aux diverses expositions universelles de Londres et de Paris, et obtint un très grand ascendant dans les conseils de l'empereur. En 1860, il vit triompher ses idées dans le traité de commerce entre la France et l'Angleterre. en même temps qu'il fut appelé au sénat, où il défendit ce traité dans plusieurs discours remarquables. Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, officier de la Légion d'honneur, M. Chevalier est mort comblé d'honneurs et de dignités. Il laisse de nombreux ouvrages, parmi lesquels son *Cours d'économie politique* en trois volumes et ses travaux dans la *Revue des deux Mondes*, le *Journal des Débats*, le *Journal des Economistes*. Il fut un des derniers survivants de la brillante génération qui se fit jour à la fin de la Restauration et au commencement du règne de Louis-Philippe. Un de ses frères a été député, un autre a été le troisième consul général de France au Canada, où il a laissé les meilleurs souvenirs.

Arthur Roebuck a été une des figures les plus originales de la chambre des communes dans notre siècle. Le Canada pourrait presque le réclamer comme un de ses enfants, car il a passé une partie de sa jeunesse à Montréal et à Québec, et il a été longtemps l'agent de la province du Bas-Canada auprès du gouvernement impérial. Ses rapports avec MM. Viger, Papineau et Morin l'ont identifié avec les événements qui ont précédé l'insurrection de 1837, et après cette époque comme avant il a lutté pour nous avec zèle et énergie dans la chambre des communes et dans la presse.

Né à Madras en 1802, il vint au Canada fort jeune, y reçut son éducation et y commença même ses études de droit, qu'il continua à Londres en 1824. Admis au barreau en 1831, il était déjà membre de la chambre des communes en 1835, lorsqu'il fut choisi pour notre agent. Radical avancé, mais en même temps ayant une personnalité très indépendante, il fut le véritable type de ce que dans le jargon parlementaire et biblique anglais on appelle un Ismaélite. Il s'est querellé avec tous les partis et avec tout le monde dans tous les partis. A ce point de vue, ce n'était pas évidemment un choix bien heureux que M. Papineau avait fait pour notre chargé d'affaires auprès de la cour de Saint-James; mais c'était assez dans les goûts du dictateur et dans les idées de cette période militante de notre histoire. Roebuck finit même par se quereller avec ses fidèles électeurs de Sheffield, ce qui est le comble de l'indépendance chez un homme public. En 1868 il perdit son élection parce qu'il s'était opposé aux programmes échevelés des *Trade Unions*.

En 1855 il fit voter une proposition d'enquête sur la guerre de Crimée, qui fit tomber le ministère de lord Aberdeen; mais son mauvais sort ou plutôt son caractère difficile fut cause qu'il ne fit point partie du nouveau gouvernement, qui lui devait son existence. Il fut seulement président du comité d'enquêtes célèbre dans les fastes parlementaires sous le nom de *Comité de Sébastopol*. La seule place lucrative qu'il ait brigüée était une place élective, celle de président de la commission des travaux de la ville de Londres, qui rapporte un salaire annuel de quinze cents livres sterling. Il ne fut que le troisième sur la liste du scrutin. En 1856 il fut élu président de l'Association de Réforme, pour laquelle il écrivit un célèbre manifeste, qui n'empêcha point l'association de se dissoudre quelques mois plus tard. Décidément il n'avait pas de chance et ne portait bonheur à personne.

Il a laissé un grand nombre d'écrits et de brochures, et un ouvrage très remarquable, *l'Histoire du ministère whig de 1830*, publiée en 1852. Comme orateur et comme écrivain, le sarcasme et l'invective étaient chez lui nourris par une connaissance parfaite des faits et des statistiques; sa hardiesse et sa vigueur n'en cédaient guère à celles de M. Disraëli, et il mettait un certain orgueil à se mesurer fréquemment avec ce redoutable joueur.

Ayant rendu nos devoirs aux morts des deux derniers mois, qui s'ajoutent à ceux déjà si nombreux du reste de l'année, jetons maintenant un dernier regard sur l'année elle-même qui va mourir, et qui ne doit pas avoir la conscience bien tranquille à ses derniers moments, car elle est chargée de bien des crimes, cette pauvre année 1879. Les assassinats politiques — et les tentatives d'assassinat — ont été nombreux partout en Europe. L'épée de Damoclès n'est plus pour les souverains et leurs ministres une vaine figure de rhétorique.

Un nouvel attentat à la vie du czar, attentat plus diabolique que tous les autres, vient encore de démontrer la force et la persistance de ces sociétés secrètes qui depuis plusieurs années se sont acharnées aux souverains de l'Europe et à leur entourage. Cette fois, le poignard et le revolver avaient été mis de côté, et une mine creusée sous l'endroit où devait passer le convoi impérial était le moyen employé, moyen d'autant plus barbare que, s'il eût réussi, le czar n'eût pas été la seule victime. C'est la seconde fois cette année et la quatrième fois en tout que l'on essaye d'ôter la vie à ce monarque, qui a été certainement un des empereurs les plus libéraux et les moins impopulaires. L'empereur, et l'impératrice qui voyage en ce moment pour sa santé, ont été terriblement affectés par ce dernier événement, et l'impératrice paraît minée par un sombre chagrin qui menace son existence. On assure qu'il en est de même, depuis l'affaire de Naples, de la reine Marguerite, l'épouse du roi Humbert.

La Russie semble avoir toutes les complications possibles à écarter depuis son triomphe sur la Turquie. Ses rapports avec l'Angleterre sont toujours dans un état très précaire; l'alliance austro-germanique, que M. de Bismarck cultive avec un malin plaisir, est pour elle une menace permanente; enfin le nihilisme, cancer intérieur, la ronge d'une manière de plus en plus cruelle.

Ses inquiétudes rendent son attitude envers les autres puissances très incertaine; elle est depuis quelque temps à la recher-

che d'une alliance, comme le Jérôme Paturot de M. Reybaud était à la recherche d'une position sociale; de fait, les cartes sont tellement brouillées dans la diplomatie européenne, qu'il est bien difficile de dire ce qui se joue autour du tapis dont parlait Barthélemy, lorsqu'il disait de Talleyrand :

Avant que du tapis le fossoyeur l'écarte,  
Il veut filer encore la frauduleuse carte,  
Et doyen expirant des pécheurs endurcis,  
Pour sa dernière intrigue il demande un sursis.

Cette situation anormale où chacun ne sait au juste ce qu'il veut, parce que personne ne sait ce qu'il peut, vient surtout de ce que le grand pivot sur lequel les combinaisons continentales tournaient naguère leur fait complètement défaut. La France est réduite pour longtemps à un rôle d'observation, même en supposant qu'elle ne persiste pas à continuer sur elle-même ces douloureuses et dangereuses expériences qui lui coûtent si cher.

L'Angleterre souffre autant que la Russie, de ne pouvoir à aucun prix attirer dans son jeu cette grande coureuse d'aventures, que le malheur a rendue sage à l'extérieur, sinon à l'intérieur. Toutes les deux doivent regretter leur égoïsme de 1870, l'Angleterre plus encore que la Russie, car celle-ci ne devait certainement rien à la France.

Les deux puissances ont dans leur antagonisme les mêmes difficultés qui les retiennent; si l'une a la Pologne et les nihilistes, l'autre à l'Irlande et l'Inde, où les guerres succèdent aux guerres, les complots aux complots. De fait, d'après les dernières nouvelles, malgré ses succès, l'armée d'invasion de l'Afghanistan se trouverait dans une position assez critique, séparée qu'elle est de sa base d'opération et entourée de forces imposantes.

Les sujets de l'Angleterre dans l'Inde s'agitent aussi, et il ne faut pas un bien grand degré de pénétration pour voir dans tout cela les intrigues russes, ou du moins l'influence de la Russie.

En Irlande, M. Parnell, qui a succédé à M. Butt dans la direction d'au moins une section — et évidemment la plus forte section — du parti qui réclame un gouvernement local (*home rule party*), a mis en pratique la fameuse déclaration d'O'Connell, que les embarras de l'Angleterre sont les chances de l'Irlande: *England's difficulties are Ireland's opportunities*. Les assemblées tumultueuses, les discours et les écrits révolutionnaires les plus

violents, l'attitude de plus en plus menaçante des fermiers et des prolétaires à l'égard des seigneurs et des propriétaires font un tableau assez sombre, que viennent charger encore la famine et le manque d'ouvrage. Les questions agraires, depuis le temps des premiers tribuns jusqu'à l'époque des Gracques, ont été une des grandes causes des agitations populaires, et la même tendance s'est reproduite fréquemment dans l'histoire. M. Parnell a contre lui, cependant, sir George Bowyer et plusieurs anciens chefs du *home rule party*, qui voudraient se borner à une agitation constitutionnelle. Des arrestations ont été faites; mais le gouvernement semble hésiter dans la voie de la répression, et il agit peut-être sagement, pourvu que l'agitation ne se prolonge pas trop longtemps avec les caractères qu'elle a eus jusqu'ici.

Parnell a combiné habilement des plans de secours pour les malheureux avec ses plans de réforme agraire : la révolution se trouve ainsi avoir dans une certaine mesure la charité pour complice.

L'agitateur ne se contente pas d'opérer dans la verte Erin; des assemblées se font dans les grandes villes industrielles de l'Angleterre et d'Ecosse, où les Irlandais forment une proportion très notable de la population; et Parnell vient de s'embarquer pour les Etats-Unis et le Canada.

La chambre des représentants à Washington a voté des résolutions de sympathie envers l'Irlande, résolutions qui se terminent par une remontrance à l'Angleterre. Le tout contraste assez singulièrement avec les délibérations du sénat, qui, à propos du canal interocéanique projeté, a réaffirmé la doctrine Munroe, laquelle, si elle exclut les Européens des affaires de l'Amérique, devrait logiquement interdire aux Américains toute intervention dans celles de l'Europe. Seulement nos voisins sont un peu de l'avis de ce ministre protestant à qui l'on demandait quelle différence il y avait entre l'orthodoxie et l'hétérodoxie, et qui répondait : *Orthodoxy is my doxy; heterodoxy is another man's doxy.*

M. Gladstone paraît penser comme les Irlandais, que le moment est favorable à l'agitation, et lui et ses amis font force discours, tiennent force réunions, et tombent à bras raccourcis sur lord Beaconsfield et sa politique. Il y a certainement une réaction, et le premier ministre qui, il y a un an, était tout-puissant, doit maintenant compter avec son persévérant adversaire, qui regagne chaque jour quelque chose de son ancienne popularité.

Les trois puissances latines, la France, l'Espagne et l'Italie, sont, comme toujours hélas ! en proie à la discorde et se consomment dans de vaines agitations et dans une interminable série de crises ministérielles. Les italianissimes qui ont adopté pour mot d'ordre la conquête de l'*Italia irredenta*, menacent toujours de quelque levée de boucliers et ne sont tenus en respect que par la crainte salutaire de la Prusse et de l'Autriche. Le nouveau pontife Léon XIII, au milieu des dangers qui menacent le Quirinal autant que le Vatican, continue avec une admirable sérénité ses négociations avec les diverses puissances de l'Europe et sa réforme des études philosophiques.

L'Espagne, au moment même du mariage de son souverain avec une archiduchesse d'Autriche, qui vient remplacer déjà l'aimable et jeune princesse dont la mort a été suivie de tant d'autres pertes douloureuses pour sa famille, l'Espagne se donne le luxe d'une nouvelle crise ministérielle ajoutée à tant d'autres.

Enfin la France a tous les fléaux à la fois : le manque d'ouvrage pour les ouvriers des villes, une mauvaise récolte de céréales et les plus pauvres vendanges qu'on y ait vues de mémoire d'homme, la recrudescence du fanatisme anticlérical, la commune qui relève la tête, un nouveau roman naturaliste d'Emile Zola, un hiver qui s'annonce comme un des plus rudes, et, pour couronner le tout, une crise ministérielle qui pourrait bien aboutir à un ministère Gambetta, ce qui serait déjà fait si le rusé génois pouvait se décider à sortir du fromage de la présidence de la chambre. Sortira-t-il ou ne sortira-t-il pas ? Se risquera-t-il ou ne se risquera-t-il pas ? Les nouvelles que nous apporte le cable en ce moment même sont bien contradictoires ; mais il paraît évident que personne ne se soucie guère de ce gouvernement en commandite, et que M. Gambetta aura bien de la peine à trouver un premier ministre qui veuille être son lieutenant et figurer dans la liste de ceux qui doivent lui aider à attendre la succession de M. Grévy.

Que veut M. Grévy ? Que veut M. Gambetta ? Que veut le centre gauche ? Que veut toute cette portion de la gauche qui n'est pas inféodée à la commune ? Cela est bien difficile à dire, et les plus embarrassés de répondre seraient ces gens-là tous les premiers, si on les interrogeait un peu catégoriquement. Du reste que veut la France elle-même ?

Si l'on en croyait un spirituel écrivain, Xavier Doudan, dont les lettres contiennent une foule de choses piquantes, elle n'en aurait jamais eu une idée bien nette.

« Ce que nous avons toujours souhaité, dit-il, c'est d'être bien nourris, bien vêtus, bien couchés, et couchés de bonne heure, et de marcher en même temps pieds nus et sans pain à la conquête de l'Europe. C'est un problème que ni César, ni Bonaparte n'auraient pu résoudre apparemment. »

P. C.

Montréal, 20 décembre 1879.

---

# JACQUES MARQUETTE

---

## I

### UN MONUMENT A LA MÉMOIRE D'UN JÉSUITE FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

Le nom du Père Marquette (\*), l'explorateur du Mississippi, est populaire dans l'Amérique du Nord. Ce Français, ce jésuite, qui chez nous n'est plus connu que de quelques amateurs de géographie, au-delà de l'Atlantique est l'objet d'une sorte de culte, pour la postérité des *pilgrim fathers* anglo-saxons, comme pour les descendants des colons français, sans distinction de catholiques et de protestants. Aussi, quand la nouvelle se répandit aux Etats-Unis, sur la fin de 1877, qu'on venait de découvrir le tombeau du vénéré missionnaire, contenant encore une petite partie de ses ossements (\*\*), il y eut une vive émotion, surtout dans les Etats qui se partagent la grande et riche vallée du Mississippi. Une association n'a pas tardé à se former pour ériger un digne monument sur le lieu de la découverte. Une première réunion a été tenue par les organisateurs, le 8 et le 9 août 1878, à Mackinaw, petite ville voisine du passage où les deux lacs Michigan et Huron mêlent leurs eaux, en vue de la pointe Saint-Ignace, qui domine ce passage au nord et où se trouve le tombeau de Marquette. L'association a choisi pour son président le sénateur *Ferry*, et pour vice-présidents les gouverneurs des trois Etats

---

(\*) Le P. Jacques Marquette est né à Laon, d'une ancienne famille de cette ville, en 1637. Il entra dans la Compagnie de Jésus à l'âge de dix-sept ans et fut envoyé au Canada en 1666. Il mourut le 18 mai 1675, sur la rive orientale du lac Michigan, en revenant de visiter pour la seconde fois les Illinois, qu'il avait commencé à évangéliser lors de sa grande expédition.

(\*\*) Voir, sur cette découverte, due à un prêtre archéologue, M. Jacker, la revue hebdomadaire *The catholic Review*, de New-York, 1877, vol. XII, p. 215, et un article de M. Gilmary Shea dans la revue *The catholic World*, de New-York, vol. XXVI, p. 267-281. M. Shea rectifie, à cette occasion, le récit de la mort et de l'ensevelissement du P. Marquette qu'on trouve dans Charlevoix et dans les premières éditions de l'histoire de Bancroft.

d'Illinois, de Michigan et de Wisconsin, sur le territoire desquels le P. Marquette a exercé son zèle, il y a un peu plus de deux cents ans. Parmi les cinq ou six discours prononcés dans la réunion, le plus remarquable, paraît-il, fut celui d'un ministre presbytérien, le Révérend George Duffield. De son côté, l'ancien ministre des Etats-Unis à Paris, l'honorable M. Washburne, a, suivant l'expression de notre *Journal officiel* (\*), « profité de cette occasion pour exprimer une fois de plus ses sympathies envers la France. » Très sympathiques, en effet, pour notre pays, les paroles de M. Washburne auraient pu aussi apprendre quelque chose à un homonyme français du président de l'association de Mackinaw. Dans son opinion, a dit l'ex-ambassadeur républicain, « on ne peut avoir une plus heureuse idée que d'élever un monument sur la tombe d'un homme tel que Marquette, qui, avec tant d'autres de ses compatriotes, s'est frayé un chemin dans des terres inconnues, au milieu des dangers de toute sorte, à travers des populations sauvages, sans crainte des privations et des maladies, pour planter le drapeau de la civilisation au nom de cette belle France qu'il aimait tant. » Ces hommes, qui *aimaient tant la France*, qui se dévouaient *en son nom*, et pour son intérêt, à porter la civilisation chrétienne dans le cœur de l'Amérique inconnue et sauvage, c'étaient avant tout les jésuites, c'est-à-dire les hommes qu'on dénonce du haut de la tribune et des balcons, comme ayant toujours été des étrangers pour la France.

L'association pour le monument de Marquette s'est réunie une seconde fois au mois d'août dernier. Cette année encore, un digne *clergyman* protestant, le Dr Goodwin, de Chicago, a fait en termes éloquentes et chaleureux l'éloge du missionnaire jésuite. « Il est juste, a dit l'orateur entre autres choses, que nous nous unissions, non pas pour ériger un bloc de granit, simplement afin de reconnaître les éminents services d'un grand explorateur, mais pour que ce monument conserve la mémoire d'un homme au noble caractère, à la vie pure et toute de sacrifice. » Plus loin, le Rév. Goodwin s'est écrié, aux applaudissements de l'assistance : « Si nous avions un Père Marquette au milieu des Indiens américains d'aujourd'hui, ayant derrière lui le gouvernement américain pour l'appuyer autant que le gouvernement français appuyait Marquette, la question indienne ne nous inquiéterait pas beaucoup d'années (\*\*). »

(\*) Numéro du 10 septembre 1878, p. 9117.

(\*\*) *The catholic Review*, XVI. 1879, p. 182.

Il y avait dans ces paroles une leçon, toujours opportune, à l'adresse du gouvernement de Washington. Mais il ne manque pas d'imitateurs dévoués de Marquette auprès des Indiens des Etats-Unis; malheureusement, jusqu'à ce jour, on a beaucoup moins fait pour aider leur œuvre civilisatrice que pour l'entraver.

Bien que ce soit un spectacle significatif, il ne faut pas s'étonner de voir ces Américains protestants, à l'esprit peu ouvert du côté de l'idéal, unir dans les honneurs qu'ils rendent à la mémoire de Marquette le missionnaire catholique et l'explorateur. Ils ont appris de leurs plus illustres écrivains, de l'historien *Bancroft*, du poète *Longfellow*, de *Prescott* et de *Francis Parkman*, de tous les biographes américains de Marquette, *Jared Sparks*, *Kip*, *Gilmary Shea*, etc., à ne point séparer ces deux caractères, inséparables de fait dans la sympathique figure du jésuite de Laon.

En France, un savant dont nous voudrions n'avoir qu'à louer les recherches érudites en matière d'histoire des découvertes géographiques, s'est donné la tâche de diminuer les mérites du P. Marquette. Dans un ouvrage intitulé *Découvertes et établissements de Robert Cavelier de la Salle* (Paris, 1870), ouvrage qui a été couronné par la Société historique de Normandie, M. Gabriel Gravier soutient que Jolliet et Marquette ont été précédés sur le Mississipi, au moins d'une année, par le voyageur normand (\*). Il a repris cette thèse plus récemment, devant le deuxième congrès des américanistes réuni à Luxembourg, en 1877 (\*\*). Nous regrettons que M. Gravier ait trop souvent porté, dans ces deux publications, des arguments et un ton qui rappellent plus le journal ou le pamphlet que la discussion scientifique. Au reste, son plaidoyer n'apporte aucune preuve nouvelle; il ne cite aucun

(\*) Robert-René Cavelier, sieur de la Salle, est né à Rouen, en 1643. Il paraît être arrivé au Canada la même année que le P. Marquette (1666). Il périt, misérablement assassiné par quatre de ses compagnons de voyage, près des bouches du Mississipi, en 1687. On a dit, et M. Margry le répète, que La Salle, qui est un élève des jésuites, a passé une partie de sa jeunesse dans leur Compagnie. Le P. Félix Martin, connu par ses recherches sur l'histoire du Canada, n'a pas trouvé le nom de La Salle dans les listes des novices de ce temps-là. Mais il est possible qu'il ait été employé comme répétiteur ou régent auxiliaire dans un collège de jésuites, ce qui expliquerait une allusion de Beaujeu disant de La Salle qu'il n'a jamais commandé que des escoliers.

(\*\*) *La route du Mississipi*. Extrait des comptes rendus de ce congrès; 76 p. in-8. Nancy, 1878.

document qui n'ait été discuté, il y a longtemps, par MM. Shea (\*), Parkman, Harrisse et le P. Tailhan. Cependant l'insistance que l'érudit fondateur de la Société géographique de Rouen met à reproduire sa thèse, le zèle qu'il dépense à faire triompher ce qu'il croit être la vérité, nous engagent à revenir nous aussi sur la question. D'ailleurs, une publication récente, qui livre tout au long une masse de documents jusqu'ici imparfaitement connus, nous permettra peut-être d'ajouter encore quelques clartés aux solutions déjà données par d'autres. Nous voulons parler des documents sur les *Découvertes et établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale* (1614-1754), recueillis et publiés par M. Pierre Margry, conservateur aux archives de la Marine (\*\*). Cette belle collection est consacrée presque tout entière à Cavalier de la Salle, et elle jette le plus grand jour sur les vues, les aventures et les découvertes de cet intrépide voyageur. Personne, après l'avoir étudiée, ne pourra refuser à la Salle l'admiration et les sympathies qu'il mérite pour ses qualités réellement supérieures, quoique entachées de graves défauts, et pour les services si considérables qu'il a rendus à la France et à la civilisation. Mais, quant à la priorité de l'exploration du Mississipi, aucun juge impartial ne la lui attribuera plus, croyons-nous, après la lecture des pièces réunies par M. Margry.

## II

## LA ROUTE DU MISSISSIPI

Commençons par rappeler brièvement les faits qui sont certains et incontestés dans l'histoire de cette importante découverte (\*\*\*).

---

(\*) *The discovery and exploration of the Mississippi valley, with the original narratives of Marquette, Allouez, Membre, Hennepin and Anastase Douay*, by John Gilmary Shea, with a fac-simile of the newly discovered map of Marquette, New-York 1852. Nous donnerons plus loin les titres des ouvrages de Parkman, etc.

(\*\*) Trois volumes gr. in-8, imprimés par Jouaust. Paris, 1876-1879.

(\*\*\*) Voir l'excellent résumé de M. Shea, *op. cit.*, p. VII-XXXIX.

Les premiers Européens qui aient vu le grand fleuve furent des Espagnols, sans contredit. Il figure sur une carte espagnole de 1521, sous le nom de *rivière de l'Esprit-Saint*. Un *conquistador*, Hernando Soto, l'explora depuis son embouchure jusque près du confluent avec le Missouri; Soto mourut sur ses rives en 1542. Il faut avancer de près d'un siècle pour en trouver une connaissance directe chez les Français du Canada. C'est à Jean Nicolet, interprète, qui vécut près de vingt-cinq ans (1618-1642) au milieu des sauvages voisins des grands lacs du Saint-Laurent, qu'appartient l'honneur d'avoir, le premier de notre nation, approché de très près, peut-être vu le Mississipi. Les missionnaires jésuites, dont les relations ont seules conservé la mémoire de cet humble explorateur, conclurent de ses récits que son grand fleuve allait se jeter dans l'océan Pacifique. Voici, en effet, ce que le P. Le Jeune écrit de Québec, en 1640 :

« Je diray en passant que nous avons de grandes probabilités, qu'on peut descendre par le second grand lac des Hurons (le lac Michigan), et par les peuples que nous avons nommés dans cette mer (qui est au nord du Mexique). Le sieur Nicolet qui a le plus avant pénétré dedans ces pays si esloignés, m'a assuré que s'il eust vogué trois jours plus avant sur un grand fleuve qui sort de ce lac, il auroit trouvé la mer. Or j'ay de fortes conjectures que c'est la mer qui répond au nord de la Nouvelle-Mexique, et que de cette mer, on auroit entrée vers le Japon et vers la Chine (\*). »

On voit, dans ces paroles, poindre le rêve généreux qui va préoccuper durant longtemps tout ce qu'il y a d'esprits curieux ou entreprenants dans la Nouvelle France, mais surtout les missionnaires. Les projets de découverte naissent en même temps; car le P. Le Jeune continue :

« Néanmoins, comme on ne sçait pas où tire ce grand lac, ou cette mer douce, ce seroit une entreprise généreuse d'aller découvrir ces contrées. Nos pères qui sont aux Hurons, invités par quelques Algonquins, sont sur le point de donner jusques à ces gens de l'autre mer, dont j'ay parlé cy-dessus (les peuplades à l'ouest et au sud du lac Michigan, notamment les Illinois). Peut-estre que ce voyage se réservera pour l'un de nous qui avons quelque petite cognoissance de la langue algonquaine. »

---

(\*) *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France en l'année 1640*, envoyée au R. P. Provincial de la Compagnie de Jésus de la province de France, par le P. Barthélemy Vimont, supérieur de la résidence de Kébec, ch. x, p. 135 de l'édition originale (Paris, 1641); p. 36 dans l'édition publiée à Québec, sous les auspices du gouvernement canadien, en 1858. Le P. Vimont a consacré une notice sympathique à Nicolet (*Relation de 1643*, ch. 1).

Ce voyage était réservé au P. Marquette, qui venait de naître à Laon (1637). En attendant, les informations sur le grand fleuve et les chemins qui y conduisent s'accroissent et se précisent lentement; on en peut suivre le progrès d'année en année dans les relations de la Nouvelle-France. Bornons-nous à relever les faits les plus saillants.

En 1662, le P. Jérôme Lallemant décrit, d'après les Iroquois, le pays des *Ontouagannha*, qui habitent le long d'un beau fleuve (l'Ohio), qui les porte jusqu'au *grand Lac* (le Mississippi, où ils ont commerce avec les Européens (\*).

C'est le P. Claude Allouez, « l'apôtre des Outaouacs », qui le premier donne le nom indigène du Mississippi, dans le récit d'un voyage de près de deux mille lieues qu'il fit sur les bords des lacs Huron, Supérieur et Michigan, de 1665 à 1667. Parlant des *Nadouessiouek* (les Sioux), qu'il a rencontrés à l'extrémité du lac Supérieur : « Ce sont, dit-il, peuples qui habitent au couchant d'icy (du lac Supérieur), vers la *grande rivière*, nommée *Messipi*. » Il avait déjà mentionné cette « grande rivière » en parlant des *Illimouek* ou *Atimouek* (les Illinois), et il émet, à ce propos, la conjecture qu'elle « se décharge en la mer vers la Virginie (\*\*) » Trois ans plus tard, au mois d'avril 1670, cet infatigable missionnaire s'en allait à l'ouest du lac *Muchihiganing* (Michigan), évangéliser les Mascoutins; pour les trouver, il descendit une belle rivière, qui va au sud-ouest, et *conduit dans la grande rivière nommée Messi-Sipi (\*\*\*)*. » C'était le Wisconsin qu'il avait descendu; du point où il s'était arrêté, « il n'y a, lui dit-on, que six jours de navigation » jusqu'à la grande rivière.

Le P. Jacques Marquette, qui est venu, en 1668, aider le P. Allouez dans la mission des Outaouais, prend, en septembre 1669, la charge de la mission du Saint-Esprit, vers l'extrémité occidentale du lac Supérieur. Il y reçoit de nouveaux renseignements, plus étendus, notamment sur le pays des Illinois, sur la grande

(\*) *Relation* de 1661-1662, p. 3. (Nous citerons désormais l'édition de Québec, où chaque *Relation* a une pagination spéciale.)

(\*\*) *Relation* de 1667, ch. XI-XII, 21-23. Ce n'est donc pas en 1670 seulement qu'on trouve dans les *Relations* le nom du Mississippi, comme dit M. Gravier (*La route du Mississippi*, p. 23). Il y a d'autres erreurs dans son résumé. Avertissons-le que « le P. de Groseilles » (p. 16) n'appartient pas aux jésuites; c'était un « coureur des bois », dont le vrai nom est, paraît-il, Des Groseillers ou Des grozeillers (Margry, *Découvertes*, t. I, p. 55 et 84).

(\*\*\*) *Relation* de 1670, p. 99-100.

rivière qui traverse ce pays du nord au sud, et va si loin qu'on n'en sait point l'embouchure (c'est l'Illinois, qui se mele au Mississipi), enfin sur « une autre grande rivière, qui est à six ou sept journées plus bas que les Illinois » (le Missouri). Dans la lettre où il communique ces informations, et qui a été écrite au printemps de l'année 1670, il nous apprend qu'il se prépare à aller, l'automne prochain, commencer une mission chez les Illinois; il a employé ses loisirs de l'hiver à étudier leur langue; en même temps qu'il leur portera la foi, il n'épargnera rien pour éclaircir enfin le grand problème du Mississipi. Le P. Marquette écrit à ce sujet :

« Il est difficile que cette grande rivière se décharge dans la Virginie; et nous croyons plutôt qu'elle a son embouchure dans la Californie. Si les sauvages qui me promettent de faire un canot, ne me manquent point de parole, nous irons dans cette rivière tant que nous pourrons avec un François et ce jeune homme qu'on m'a donné, qui sçait quelques-unes de ces langues et qui a une facilité pour apprendre les autres; nous visiterons les nations qui les habitent, afin d'ouvrir le passage à tant de nos pères, qui attendent ce bonheur il y a si longtemps. Cette découverte nous donnera une entière connoissance de la mer ou du Sud, ou de l'Ouest (\*). »

Le P. Marquette ne put exécuter son plan aussi tôt qu'il l'aurait désiré. La crainte des Sioux détermina une transmigration des peuplades qu'il évangélisait au lac Supérieur; le missionnaire dut suivre son troupeau, en 1671, dans l'île de Missilimakinac (aujourd'hui Mackinaw), près du détroit qui joint le lac Huron au lac Michigan. Cependant le P. Claude Dablon, supérieur de toute cette mission lointaine des Outaonais, qui avait vivement encouragé les projets du P. Marquette, en commençait lui-même la réalisation, en accompagnant le P. Allouez dans un second voyage aux Mascoutins (1670-1671). Ce voyage lui permit d'évangéliser une tribu des Illinois; en même temps il recueillit d'abondants renseignements sur cette nation, ainsi que sur le « Mississipi, » dont il décrit le cours jusqu'à la mer d'une manière aussi fidèle que détaillée (\*\*). En 1672, le P. Dablon fut appelé à Québec comme supérieur général des missions de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France. Cette nomination devait heureusement hâter l'exécution du grand dessein du P.

(\*) Même relation, p. 91; cf. p. 80. Cette relation n'a pas été rédigée par le P. Dechamps (Gravier, *La route*, etc., p. 19), mais par le P. Dablon.

(\*\*) *Relation de 1671*, p. 43-47.

Marquette. C'est aux efforts du P. Dablon qu'est due, sans aucun doute, la résolution prise par l'intendant royal Talon, peu avant son départ du Canada, d'envoyer une expédition officielle à la découverte de la mer du Sud, en suivant le chemin depuis si longtemps indiqué par les missionnaires. D'ailleurs, l'expédition sera des plus modestes : à cette reconnaissance de tout un nouveau monde, on n'enverra qu'un jeune voyageur hydrographe, Louis Jolliet, de Québec, comme chef, avec cinq hommes montés sur des canots (\*).

Dans la commission donnée à Jolliet, il n'est pas question des jésuites : le nouveau gouverneur, M. de Frontenac, est trop peu leur ami pour demander ouvertement leurs services. Il était bien sous-entendu cependant qu'on appellerait l'un d'eux à prendre part à l'exploration, pour l'éclairer de ses lumières. De fait, si Jolliet était le chef officiel, c'est le P. Marquette qui allait être comme le chef intellectuel, c'est-à-dire le guide et le porte-parole de l'expédition. Il n'y eut du reste jamais l'ombre d'une compétition entre ces deux hommes également droits, désintéressés, qui ne s'inspiraient tous deux que du désir de propager l'Évangile et de l'amour de la patrie.

Jolliet part de Québec, vers le milieu de l'année 1672, pour se rendre à la pointe de Saint-Ignace, où était le P. Marquette. Ils passent ensemble tout l'hiver, occupés à tracer la carte du chemin qu'ils comptent prendre, et à mettre la dernière main aux préparatifs. Enfin, le 17 mai 1673, ils s'embarquent dans leurs canots d'écorce sur le lac Michigan. Suivant la route déjà parcourue plus d'une fois par les PP. Allouez et Dablon, ils pénètrent au fond de la baie Verte et remontent la rivière des

---

(\*) Voici en quels termes M. de Frontenac, qui était arrivé au Canada au commencement de l'automne 1672, annonce le départ de Jolliet à Colbert : « M. Talon a aussi jugé expédient pour le service d'envoyer le sieur Jolliet à la découverte de la mer du Sud, par le pays des Maskoutens et la grande rivière qu'ils appellent Mississipi, qu'on croit se décharger dans la mer de Californie. C'est un homme fort entendu dans ces sortes de découvertes et qui a déjà esté jusques auprès de cette grande rivière, de laquelle il promet de découvrir l'embouchure. Nous en aurons des nouvelles certaines cet esté. » (Margry, I, p. 255.) Louis Jolliet, né en 1615, avait été employé par Talon à la recherche des mines de cuivre du lac Supérieur, en 1669. Il ne trouva pas les mines, mais il sut profiter de son voyage pour explorer le haut Saint-Laurent, dans la région des lacs Érié et Ontario, qui était encore peu connu. Voir la *Relation* de l'abbé de Gallinée, qui se rencontra avec lui près de l'Ontario (Margry, t. I, p. 143-144).

Outagamis (Fox river) jusque près de la tête du Wisconsin. Ils transportent leurs canots dans cette rivière, que les missionnaires connaissent depuis 1669 comme un tributaire du Mississipi. Le 17 juin, ils entraient dans le grand fleuve lui-même, « avec une joie qu'on ne peut exprimer. » Après une entrevue d'une poésie touchante avec les Illinois (\*); ils passent successivement l'embouchure du large *Pekitanoui*, aux flots rapides et bourbeux (le Missouri), et celle de la grande rivière qui vient des Chaounaons (l'Ohio). Descendant toujours au sud, ils arrivent au village des Arkansas, par 33° environ de latitude. Là ils sont obligés de s'arrêter malgré eux; car tout leur annonce le voisinage de la mer et des Européens. En poussant plus loin, ils s'exposent à tomber aux mains des Espagnols de la Floride, qui sûrement les retiendraient prisonniers, et les empêcheraient de faire jouir la France des fruits de leur découverte. Au reste, le but de l'expédition était atteint. Donc, le 17 juillet, nos voyageurs reprennent en sens opposé leur navigation de plus de 400 lieues. Arrivés à l'embouchure de la rivière des Illinois, ils entrent dans cette rivière et la remontent jusque dans le voisinage du lac Michigan. En septembre, ils étaient rendus de nouveau à la baie Verte. Peu après, le P. Marquette reprenait simplement les obscurs travaux de sa mission de Missilimackinac. Jolliet le quitta au printemps, pour porter à Québec le journal et les cartes qui contenaient les résultats de l'expédition. Un terrible désastre engloutit toutes ces pièces dans le Saint-Laurent, et ne laissa au voyageur que la vie. Cependant, dès le mois de novembre 1673, le gouverneur, M. de Frontenac, pouvait envoyer à Colbert l'annonce de la grande découverte, ainsi qu'un rapport sommaire et une carte, reconstitués de mémoire par Jolliet. Il dut envoyer l'année suivante la copie du journal de voyage et de la carte qu'avait conservée le P. Marquette (\*\*).

(\*) Cette rencontre a inspiré à Longfellow une des plus belles scènes de *Hiawatha* (xxii), mais le simple récit du P. Marquette n'est pas moins touchant que les vers du grand poète américain. « Que le soleil est beau quand tu viens nous voir, ô homme blanc ! » tel est le salut par lequel un chef illinois accueille nos voyageurs.

(\*\*) M. Margry (*Découvertes*, t. 1, p. 257-270) donne la lettre de Frontenac (elle avait été publiée pour la première fois par M. Shea, *Discovery*, p. xxxii), le rapport de Jolliet; une relation rédigée par le P. Dablon, aussi d'après les récits de Jolliet, pour la *Relation de la Nouvelle-France* de 1693, qui ne put être imprimée (elle ne l'a été qu'en 1860, à New-York, et en 1861, à Paris,

Les ministres de Louis XIV ne paraissent guère avoir compris la valeur du champ immense que cette exploration ouvrait au génie français. Du moins, ils ne se pressèrent pas d'en tirer un parti quelconque. L'heureux découvreur de 1673, Jolliet, ayant demandé, en 1677, la permission de fonder une petite colonie chez les Illinois, se la vit refuser (\*): et il n'avait encore reçu aucune récompense!

Cependant, le 12 mai 1678, Robert Cavelier de la Salle, seigneur et gouverneur du fort Frontenac, au lac Ontario, obtenait, sur la recommandation du comte de Frontenac et du prince de Conti, un ample privilège pour former des établissements et faire des découvertes dans la partie occidentale de la Nouvelle-France jusqu'à la Floride et au Mexique (\*\*). Qu'avait-il fait jusqu'alors pour l'exploration de la grande vallée du Mississipi? La première de ses entreprises dans cette direction, sur laquelle on ait des données positives, c'est le voyage qu'il fit en 1669-1670, aux lacs Ontario et Érié, puis sur l'Ohio. D'après les récits des sauvages, conformes à ceux qu'avait reproduits le P. Lallemant dès 1662, La Salle conjecturait alors que l'Ohio se jetait dans la mer Vermeille, et ainsi ouvrait le passage tant désiré vers la Chine et le Japon (\*\*\*). L'honneur lui appartient, croyons-nous, d'avoir, le premier des Français, reconnu et suivi cette grande rivière dans une partie considérable de son cours. Nous aurons à examiner s'il y a quelque raison d'admettre, avec M. Gravier,

---

dans les *Relations inédites de la Nouvelle-France*, publiées par les PP. Félix Martin et de Montézon, en 2 vol. in-12). Une lettre de Jolliet sur son voyage, datée de Québec le 10<sup>e</sup> octobre 1674, qu'avait signalée M. l'abbé Faillon, est reproduite dans les *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France et des pays adjacents (1545-1700)*, par l'auteur de la *Bibliotheca Americana vetustissima* (Henri Harrisse), p. 323. (Paris, 1872).

(\*) Réponse de Colbert, dans Margry, t. I, p. 329.

(\*\*) Demande de la Salle et permission. *ibid.* p. 329-338.

(\*\*\*) *Op. l.*, p. 330. La date de ce voyage et son but sont indiqués avec précision dans la *Relation* de l'abbé de Gallinée, qui consentit, sur la demande du gouverneur, M. de Courcelles, à accompagner La Salle avec l'abbé Dollier, prêtre de Saint-Sulpice. Tous trois partirent de Montréal, le 6 juillet 1669. Dès le 1<sup>er</sup> octobre, La Salle étant tombé malade et paraissant désireux de retourner à Montréal, les deux sulpiciens le quittèrent pour aller visiter l'Érié et les lacs supérieurs (Margry, I, p. 112-147). Voir aussi deux fragments de lettres envoyées à Colbert par Talon et son secrétaire Patoulet (*ibid.*, p. 81 et 87).

qu'il l'ait suivie jusqu'au Mississippi, soit dès cette première expédition, soit dans les années suivantes, de 1671 à 1673!

Après la découverte de Jolliet et de Marquette, La Salle tourna toute son activité vers le grand fleuve. Armé de la carte et du journal de voyage de ses deux prédécesseurs (\*), il entreprend de répéter et d'achever leur exploration. Une première expédition, assez mal combinée, en 1679-1680, ne lui valut guère que des échecs; le seul résultat de quelque importance fut la reconnaissance par un de ses compagnons, le P. Hennepin, d'une partie du haut Mississippi, depuis l'embouchure de l'Illinois, au sud, jusqu'aux chutes de Saint-Antoine; au nord. La Salle, qui ne se décourageait jamais, recommença ses efforts en 1681. Après avoir descendu la rivière des Illinois, il atteignait enfin le Mississippi, le 6 février 1682; cinq semaines plus tard, il était rendu au pays des Arkansas, où s'étaient arrêtés ses deux prédécesseurs. Enfin, le 6 avril 1682, il arriva aux trois canaux par lesquels le fleuve se décharge dans la mer. Le 9 avril, après avoir fait élever une colonne aux armes de France et une croix, « à environ 27 degrés d'élévation du pôle septentrional, » Robert Cavelier de la Salle prenait solennellement possession, au nom de Louis XIV et de ses successeurs du pays de la *Louisiane*, compris entre l'embouchure de l'Ohio dans le Mississippi et l'embouchure de celui-ci dans le golfe du Mexique (\*\*).

En 1684, La Salle revient en France pour soumettre au gouvernement royal un hardi projet, celui d'aller, par l'embouchure qu'il a découverte, enlever aux Espagnols la Nouvelle-Biscaye (le Texas), afin de se mettre en possession des mines de métaux précieux que renferme cette province. Cette conquête, suivant le mémoire qu'il soumit à M. de Scignelay (\*\*\*), devait être facile; c'est surtout avec l'aide des sauvages qu'il comptait la faire. Pour donner un point d'appui à la petite armée qui serait chargée de l'expédition, il proposait de construire un fort à 60 lieues au-dessus de l'embouchure du Mississippi. Louis XIV et son ministre entrèrent pleinement dans ces vues et donnèrent à La

---

(\*) La preuve qu'il possédait ces documents, ce sont ses lettres sur son expédition aux Illinois (1679-1680), qui sont émaillées de critiques contre la relation et la carte de Jolliet. (V. ces lettres dans Margry, t. II, p. 32 et suiv.).

(\*\*) Procès-verbal de la prise de possession, contenant un résumé du voyage, dans Margry, t. II, p. 186-193.

(\*\*\*) Margry, t. II, p. 359-369.

Salle trois navires chargés de tout ce qu'il jugeait nécessaire pour exécuter son hardi coup de main. Nous n'avons pas à raconter ici cette expédition, qui se termina pour le malheureux découvreur, après bien des déboires et des souffrances inouïes, par une mort violente reçue de ses propres compagnons (19 mars 1687).

Voilà donc les faits certains de l'histoire de la découverte du Mississippi. La part du P. Marquette et des jésuites en général serait encore bien grande, on le voit, même s'ils n'avaient pas pu s'élancer les premiers sur les flots du grand fleuve. Si d'autres ont vu le Mississippi avant eux, eux seuls l'ont fait connaître à la France dès 1640, trois années avant la naissance de La Salle. Puis, enregistrant chaque année dans leurs Relations les renseignements fournis, soit par les sauvages, soit par les « coureurs des bois » français, s'informant par eux-mêmes avec zèle dans ces missions qui les rapprochaient d'année en année de la vallée du Mississippi, enfin combinant avec intelligence toutes les indications, il sont arrivés, dès 1670, au moment où La Salle tente son exploration de l'Ohio, à savoir décrire presque tout le cours du fleuve et plusieurs des routes qui y conduisent, avec une précision à laquelle l'exploration directe elle-même ajoutera peu. Après avoir ainsi montré, et, dans un sens très vrai, frayé la « route du Mississippi », ils pourraient sans chagrin céder à La Salle l'honneur secondaire que M. Gravier revendique pour lui. Voyons cependant si cette revendication est fondée.

(Reproduit des *Etudes*, t. 4<sup>e</sup>, n<sup>o</sup> 5, 1879.)

— *A continuer.*

P. BRUCKER.

---

## LE RÊVE DE LA VIE

---

A vingt ans, poète aux abois,  
Quand revenait la saison rose,  
J'allais promener sous les bois  
Mon cœur morose.

A la brise jetant, hélas !  
Le doux nom de quelque infidèle,  
Je respirais les frais lilas  
En rêvant d'elle.

Toujours friand d'illusions,  
Mon cœur, que tout amour transporte,  
Plus tard à d'autres visions  
Ouvrit sa porte.

La gloire, sylphe décevant  
Si prompt à fuir à tire-d'aile,  
A son tour m'a surpris souvent  
A rêver d'elle.

Maintenant que j'ai bien vieilli,  
Je ne crois plus à ces mensonges ;  
Mon pauvre cœur, plus recueilli,  
A d'autres songes.  
Une autre vie est devant nous,  
Où l'âme, ainsi qu'une hirondelle,  
Doit fuir un jour, — à deux genoux  
Je rêve d'elle !

LOUIS H. FRÉCHETTE

Montréal, décembre 1879.

---

## ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

---

*ROMA SOTTERANEA CRISTIANA*, descritta dal cav. G. B. DE  
ROSSI

*AN ACCOUNT OF THE ROMAN CATACOMBS*, by J. S. NORTHCOTE  
and W. R. BROWNLOW.

*ROMA SOTTERANEA CRISTIANA*, *Revue du Monde catholique*,  
TOME III, n<sup>o</sup> 15, par HENRI DE L'ÉPINOIS.

### I

---

Tout le monde sait que les catacombes romaines se composent de vastes galeries creusées sous les collines qui environnent la ville éternelle.

Toutes ces nécropoles sont situées hors des murs, et les sept collines sur lesquelles Rome est bâtie n'en recouvrent aucune. Bien que ces cimetières tiennent dans un rayon de trois milles, la longueur de leurs galeries mises bout à bout serait prodigieuse, car une catacombe a quelquefois trois, quatre et même cinq étages superposés. Puis, à chacun de ces étages, les galeries se coupent, se croisent, se replient les unes sur les autres, de manière à réaliser, sous une superficie de médiocre étendue, des dimensions très considérables.

Les galeries des catacombes ont en général de trois à quatre pieds de largeur, et leur hauteur varie suivant la nature du sol dans lequel elles ont été creusées. Des deux côtés, les parois

sont percées de niches horizontales, qu'on pourrait comparer aux rayons d'une bibliothèque; mais, de place en place, cette suite de niches, dont chacune était destinée à recevoir un ou plusieurs corps, est coupée par une porte qui donne accès dans une chambre ou chapelle dont les murs sont ordinairement percés aussi de tombeaux.

Quelle est l'origine véritable des catacombes ?

On a beaucoup et longtemps discuté sur cette question sans pouvoir s'entendre. Voici, en peu de mots, ce que, après les découvertes modernes, les savants les plus compétents admettent aujourd'hui, et ce dont il ne serait plus raisonnable de douter.

Les premiers cimetières chrétiens remontent par leur origine aux temps apostoliques; et, quoique, à partir de l'année 312, l'usage des cimetières *sub die* ait prévalu, on ne cessa toutefois d'y enterrer que vers 410, date de la prise de Rome par Alaric. Ils étaient d'abord des propriétés privées, et ce ne fut que plus tard que l'Eglise en acquit la possession. Creusées dans les jardins ou les champs de riches romains qui avaient embrassé la foi du Christ, les plus anciennes catacombes portent encore le nom du premier propriétaire sous le terrain duquel elles s'étendaient: telles sont les cryptes de Lucine, de Priscille, de Flavia Domitilla, de Prétextat, etc.

Il est aujourd'hui reconnu par les savants qui ont étudié de près les catacombes, qu'elles furent destinées à la sépulture et aux assemblées religieuses des seuls chrétiens, et qu'elles furent originairement creusées dans ce but. De nos jours, Dieu merci, personne n'y voit plus des *sablonnères*, ou des carrières abandonnées, que les chrétiens auraient seulement adaptées à leurs usages. D'ailleurs les différences si sensibles qu'on remarque entre une catacombe et un arénaire suffiraient pour trancher la question.

« Que l'on jette seulement les yeux, dit M. Northcote, sur les plans de l'une et de l'autre, on y verra que la largeur des galeries de l'arénaire contraste visiblement avec les dimensions étroites de celles de la catacombe. En outre, les premières sont d'une extrême irrégularité, tandis que tout indique, au contraire, que les galeries de la catacombe ont été creusées d'après un plan régulier et bien défini. »

Lorsque, après les persécutions, la paix eut été rendue à l'Eglise, les catacombes devinrent de véritables lieux de dévotion. Au jour de la commémoration des plus illustres martyrs, d'innombrables fidèles y descendaient. Aussi, afin de faciliter la dévotion, les entrées et les sorties de ces lieux sacrés furent-elles agrandies, ainsi que les chambres ou chapelles, qu'on eut soin de décorer richement. Le pape Damase se signala par un beau zèle dont le souvenir est loin encore d'être effacé, car il fit disposer, de place en place, une foule d'inscriptions, écrites par lui-même en vers latins, en l'honneur des saints martyrs.

Ce fut là, à proprement parler, le véritable âge d'or des catacombes; mais il survint ensuite des jours mauvais : les barbares pénétrèrent jusque dans ces sanctuaires souterrains. Les Lombards et tous les envahisseurs successifs de Rome les ravagèrent à l'envi et les pillèrent. Il en résulta qu'on dut transporter dans l'enceinte de Rome et déposer dans les églises les reliques les plus précieuses.

On ne peut sans doute trop louer le zèle des papes qui, pendant cette période de 60 à 70 ans, se consacrèrent à ce pieux *sauvetage*, mais il n'en découla pas moins une conséquence funeste; c'est que les catacombes, dépouillées ainsi de leurs plus beaux ornements, se virent négligées et abandonnées. Elles finirent même par tomber dans l'oubli; et, ce qui est à peine croyable, leur trace se perdit peu à peu.

C'est au point qu'en 1568 un moine Augustin, le savant Père Onuphrius Panvinius, voulant publier un livre sur les cérémonies des funérailles chrétiennes et sur les anciens cimetières, dut emprunter les noms de ces derniers aux actes des martyrs et aux autres monuments écrits, car les traditions locales étaient devenues muettes. « A peine, dit-il lui-même, trois cimetières étaient-ils encore accessibles : ceux de Saint-Sébastien et de Saint-Valentin et une galerie de celui de Saint-Laurent. »

Mais ce ne fut qu'une éclipse. Bientôt les catacombes sortirent de l'oubli dans lequel elles étaient plongées depuis tant de siècles.

## II

Le 31 janvier 1578, des ouvriers qui travaillaient à extraire du sable dans un vignoble, à deux milles de Rome, sur la voie

Salaria, découvrirent par hasard un cimetière souterrain. Il était orné de belles peintures chrétiennes et contenait deux sarcophages. Ce jour-là, Rome apprit avec stupéfaction qu'elle possédait, enfouies sous ses faubourgs, d'autres cités inconnues, et elle vit de ses yeux ce qu'elle ne savait plus que confusément par les livres.

L'opinion publique s'émut vivement. Des explorateurs se mirent aussitôt à l'œuvre. Il faut citer en première ligne un curieux, un collectionneur, Ciacconio. Il employa plusieurs artistes à copier les peintures de quelques catacombes, et il essaya de former un musée où l'antiquité chrétienne eût une place d'honneur.

Mais Ciacconio fut éclipsé par Bosio. Tout pâlit devant les découvertes de ce grand homme, qu'on a justement nommé le Colomb du monde souterrain. Il est en effet le père de l'archéologie chrétienne. Né à Malte, il était venu, presque enfant, habiter Rome. Dès sa première jeunesse, il se sentit fortement attiré vers l'étude des catacombes, et il ne faillit pas à sa vocation. La date la plus ancienne que l'on trouve dans son livre et que l'on voit même écrite de sa main sur les murailles des catacombes est celle du 10 décembre 1593. Il avait alors dix-huit ans, et de ce moment il consacra sa vie à l'étude de Rome souterraine.

Bosio employa trente-six ans à étudier les catacombes et les auteurs qui pouvaient lui donner quelque lumière sur leur situation et leur histoire. Aussi a-t-il laissé d'immenses manuscrits, monuments d'une érudition et d'une activité qui semblent dépasser les forces humaines.

A ces recherches faites dans les livres et à ces compositions, il joignait de continuelles explorations souterraines, pleines d'incertitude, de fatigues, d'aventures, quelquefois même de véritables périls. « Quand par l'étude des monuments, dit le chevalier de Rossi, Bosio croyait avoir reconnu la situation d'un cimetière chrétien, il visitait avec le plus grand soin les terrains et les vignes des environs, afin de découvrir quelque luminaire, quelque escalier, quelque fissure, qui pût lui donner accès dans les souterrains. Il passait quelquefois ensuite des heures entières à se creuser de ses propres mains une route dans ces décombres. Quelquefois il s'avait si loin que, lorsqu'il voulait revenir sur ses pas, ce n'était qu'avec les plus grandes peines qu'il parvenait à retrouver le chemin par lequel il était venu. »

## III

Après les ouvrages de Bosio, l'histoire littéraire des catacombes ne présente, pendant un demi-siècle, aucun écrit digne d'être cité. Il arriva même que, durant cette période, les érudits protestants s'efforcèrent de rabaisser la valeur des découvertes. C'est ainsi, par exemple, que l'évêque anglican Burnet, visitant Rome vers l'année 1687, poussa l'oubli de toute critique jusqu'à ne voir, « dans ces lieux de sépulture pompeusement décorés du titre de catacombes, que les *puticoli* mentionnés par Festius Pompéius, dans lesquels on jetait et on laissait pourrir les corps des esclaves ! »

Mais l'histoire sérieuse des catacombes recommence avec Fabretto. Il recueillit un grand nombre d'épithaphes chrétiennes, qu'il publia en 1700, dans son grand recueil d'inscriptions. Il y raconta aussi la découverte de deux cimetières inconnus à Bosio, sur les voies Latine et Labicane.

Après lui, les archéologues de la dernière moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, Mamachi, auteur des *Origines christianae*, Olivieri, Zaccaria et Borgia, paraissent n'avoir étudié que dans les livres et n'avoir pas exploré eux-mêmes les cimetières. Ils ne tinrent même aucun compte des découvertes qui eurent lieu de leur temps dans plusieurs catacombes. Et puis, Benoît XIV, en fondant le musée chrétien de la bibliothèque vaticane et en y rassemblant les inscriptions trouvées dans les divers cimetières, distribuées jusqu'alors entre les églises de Rome, augmenta encore, sans s'en douter, ce fâcheux abandon des catacombes ; car désormais les érudits se contentèrent de ces documents qu'on leur mettait sous la main, et ils perdirent de plus en plus l'habitude d'étudier les lieux eux-mêmes.

Pendant les premières années du siècle actuel, l'étude des catacombes continua d'être assez négligée. Cependant l'heure du réveil allait bientôt sonner. A Rome même, les travaux de l'Académie pontificale d'archéologie en donnèrent le signal. En même temps, on vit surgir hors d'Italie des écrivains dont les travaux contribuèrent puissamment aux progrès de la science : parmi eux il faut citer Raoul Rochette, qui inséra en 1837, dans le treizième volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*

trois dissertations sur les monuments chrétiens, et qui, un peu plus tard, publia son célèbre *Tableau des catacombes*. Si l'on peut contester la justesse de l'idée dominante de cet écrit, — démontrer que les premiers chrétiens, dans leurs œuvres d'art et leurs rites funéraires, empruntèrent en les transformant les types de l'art païen et les coutumes de la société antique, — on ne saurait du moins trop louer la foi vive et le zèle ardent de cet auteur.

## IV

Il était réservé au P. Marchi de donner enfin, dans notre siècle, à l'étude scientifique des catacombes, l'impulsion décisive, par la publication de son grand ouvrage sur les *Monuments de l'art chrétien primitif*. Dans le premier volume, le seul qui ait été livré à l'impression, il établit, le premier, avec une clarté irrésistible, la différence des arénaïres et des catacombes, en montrant que celles-ci ne sont point d'anciens arénaïres, mais bien l'œuvre exclusive du travail chrétien. Mais l'ouvrage entier, qui, dans la pensée de l'auteur, devait embrasser la peinture, l'architecture et la sculpture, et avoir des proportions considérables, resta interrompu après ce premier volume et finit par être abandonné. Les tempêtes politiques de 1848 et 1849 avaient découragé le savant jésuite. Il se résigna à n'avoir été qu'un précurseur. Depuis longtemps déjà, il avait communiqué son enthousiasme à l'un de ses élèves, qui avait été le compagnon de ses explorations souterraines. Cet élève était M. le chevalier de Rossi. Il le chargea de reprendre et de compléter l'œuvre immense à laquelle se refusaient ses forces défaillantes.

## V

Il est sur la voie appienne un cimetière qui, par son importance majeure, est aux autres ce que la basilique Saint-Pierre est aux autres églises : c'est le cimetière ou la catacombe de Saint-Calixte. Le père Marchi n'avait qu'entrevu cette région sépulcrale ; mais Rossi en a fait le champ préféré de ses travaux.

Il trouva d'abord les moyens de distinguer avec certitude les différentes parties dont la réunion successive avait fini par for-

mer cette catacombe. Aidé de son père, Michel de Rossi, le fidèle compagnon de ses travaux, il réussit à tracer avec une grande précision le dessin, les mesures et même les niveaux des galeries souterraines. La carte qu'il publia ouverte devant vous, vous pouvez suivre du doigt les lignes principales et les diverses phases de la formation du cimetière ; vous voyez naître et croître sous vos yeux les nombreuses hypogées qui le composent.

La plus ancienne de ces hypogées ou *arcae*, est celle qu'on appelait autrefois la crypte de Lucine. Quelle était cette Lucine ? Rossi voit dans ce nom une sorte d'*agnomen* chrétien, par allusion à l'illumination produite par le baptême. Ce nom fut porté par beaucoup de dames romaines, et ce n'est pas sans vraisemblance que Rossi conjecture que Lucine était le nom chrétien de Pomponia Gracca, une des premières dames romaines que la lumière du Christ ait éclairées. Plus tard, en effet, on a découvert dans cette même crypte une inscription prouvant qu'un descendant de Pomponia Gracca, Pomponius Graccus, avait été enseveli dans le cimetière de Saint-Calixte.

Mais de toutes les autres cryptes ou *arcae* qui composent cette vaste nécropole, la plus célèbre et la mieux étudiée par Rossi, est celle qu'il désigne sous le nom de crypte papale, parce que c'est là que reposaient les corps d'une longue série de papes, commençant à Zéphirin, mort en 215, et finissant à Melchiade, mort en 313.

Dans l'atlas du deuxième volume de sa *Roma sotterranea*, Rossi a publié une fort belle restauration de cette crypte papale. Dans ce savant travail, rien n'a été livré au hasard. Avec une industrie aussi patiente que sûre, on a retrouvé la place propre des débris encore subsistants et on a reconstruit, sur des indices presque certains, l'architecture intérieure de la chapelle : les inscriptions damasiennes, l'autel, la chaire du pontife, les niches pratiquées dans les parois pour recevoir les corps des martyrs, tout se retrouve à sa place.

Le sanctuaire le plus intéressant de cette *area* est ensuite la chambre de sainte Cécile. Trouvée en 822 par le pape Pascal, cette chambre était de nouveau complètement oubliée, lorsque de Rossi la découvrit en 1855. Elle était encombrée de débris. On en débarrassa le terrain, et, près du tombeau de l'aimable sainte, on trouva plusieurs *polyandres* renfermant les corps d'une centaine de martyrs, tombés, eux aussi, dans la persécution où mourut sainte Cécile.

Dans une autre *area*, qui ne renferme point de tombes illustres, on remarque plusieurs salles destinées aux réunions des fidèles, et dont Rossi a fait avec amour l'objet d'une étude toute spéciale. Ces salles sont de véritables églises souterraines qui offrent toutes les mêmes dispositions générales déjà remarquées dans les autres catacombes, par exemple au cimetière de Sainte-Agnès.

Enfin, dans une troisième *area*, se trouve la *crypte* historique de Saint-Eusèbe. C'est là que Rossi trouva en 1856 les deux exemplaires de l'éloge de ce pape par saint Damase. « C'est vraiment, dit M. Henri de l'Épinois, une nouvelle page de l'histoire de l'Église découverte par le savant archéologue. On y voit comment le pape Eusèbe maintint fermement les saintes lois de la discipline contre les *lapsi*; comment une émeute s'éleva dans Rome, dirigée par un chef dont le nom est gravé sur le marbre : « *Heraclius vetuit lapsos peccata dolere.* » Des rixes eurent lieu. Alors l'empereur Maxence intervint au nom de l'ordre public et, sans examiner qui avait tort ou raison, chassa de Rome Héraclius et Eusèbe. Ce sont là, on le voit, des faits très graves, qui peignent sous de vives couleurs les conditions de l'Église au lendemain de la persécution de Dioclétien et à la veille du triomphe de Constantin. Les chrétiens étaient alors en si grand nombre, qu'un dissentiment entre eux suffisait pour troubler le repos public et appeler l'attention de l'empereur. « Alors commence en quelque sorte, remarque M. de Rossi, l'intervention du pouvoir civil dans les affaires de l'Église... Cette page d'histoire, omise par Eusèbe de Césarée, est le prologue de l'ère de la paix et de l'édit promulgué à Milan. »

## VI

Pour compléter cette légère esquisse de l'histoire littéraire des catacombes, et surtout pour ne pas donner une idée par trop imparfaite des travaux de M. de Rossi, il faudrait ajouter ici quelques considérations sur l'habileté avec laquelle ce savant archéologue sait, pour ainsi dire, déchiffrer les inscriptions de toutes sortes, les dessins et les peintures qu'il découvre tous les jours dans ces cimetières souterrains; il faudrait aussi faire ressortir le parti qu'il ne manque pas d'en tirer dans l'intérêt de la vraie science et de la religion. Son grand ouvrage et ses *Bulletins*

*mensuels* d'archéologie chrétienne fournissent un véritable arsenal, où il est facile de trouver des armes fortes, bien trempées, pour défendre victorieusement les dogmes et les rites de l'Eglise contre les attaques des hérétiques et des incrédules.

C'est ainsi, par exemple, que l'explication qu'il donne de nombreuses peintures exécutées au premier siècle, au deuxième, et au commencement du troisième, trouvées dans les cimetières romains, détruit complètement l'hypothèse, si longtemps caressée par les protestants, d'après laquelle on a tant de fois affirmé que l'usage des images ne s'est introduit que peu à peu parmi les chrétiens, clandestinement et contre la pratique de l'Eglise primitive. C'est ainsi que la lecture attentive d'une foule d'inscriptions, parmi lesquelles se voient des prières et des invocations, tracées çà et là sur les parois de la cité souterraine, établit sans réplique possible l'antiquité du culte des saints. C'est ainsi enfin que la primauté de Pierre sur les autres apôtres, la hiérarchie de l'Eglise, l'institution de la divine eucharistie et le culte de la sainte Vierge, qui a été regardé comme une nouveauté, sont vengés des attaques dont ils ont été l'objet.

« Voici, dit Henri de l'Epinois, non pas des peintures byzantines bien plus récentes, mais des images datant du troisième siècle, datant du deuxième, si ce n'est de la fin du premier. Tout ce que les libres-penseurs nient outrageusement y est affirmé ; tout ce qu'ils rejettent comme une invention moderne est établie comme une antique tradition. Voilà des nouveaux témoins qui se lèvent, témoins sincères, irrécusables ; ils vont tous déposer en faveur de notre foi, en un langage que la passion ne peut contredire. »

Tels sont les principaux sujets que traite M. de Rossi avec une patience, une érudition et une méthode sans égales. Espérons que la Providence lui réserve encore de nombreuses années. Espérons aussi que, de plus en plus, on saura apprécier les études d'archéologie chrétienne, et que ces chercheurs infatigables, ces critiques, ces *monographes* qui, de nos jours, s'efforcent, en si grand nombre, de rétablir la vérité historique, si étrangement travestie et défigurée au dix-huitième siècle et dans les commencements du dix-neuvième, y chercheront et y trouveront des réponses précieuses et des armes puissantes.

Certes, il faut le reconnaître, grâce aux monuments trouvés dans les catacombes, beaucoup d'erreurs ont déjà été relevées ; beaucoup d'injustes attaques contre la sainte Eglise ont été

repoussées; beaucoup de difficultés ont été éclaircies. Mais il reste encore beaucoup à faire. Souhaitons que le courage ne manque jamais ni au savant archéologue dont les travaux ont déjà éclairé les origines du christianisme d'une soudaine et vive lumière, ni aux travailleurs qui, à l'aide des monuments de toutes sortes, et en recourant toujours aux sources elles-mêmes, ne cessent point de poursuivre partout l'erreur et le mensonge, et de les forcer dans leurs derniers retranchements.

M. DE SAINTE-CROIX.

---

## DOCUMENTS RELATIFS

A

### L'ENCYCLIQUE AETERNI PATRIS

---

LETTRE DU SAINT-PÈRE A MGR GAUDENZI, ÉVÊQUE DE VIGEVANO, AU SUJET  
DE LA RESTAURATION DES ÉTUDES PHILOSOPHIQUES SELON L'ESPRIT DE SAINT  
THOMAS D'AQUIN.

---

LEO PP. XIII,

*Venerabilis Frater, salutem et apostolicam Benedictionem.* Gratulationes et officia Cleri tui, Venerabilis Frater, qui tecum ad spiritualia exercitia convenit in aedibus istius Seminarii, ac testimonium filialis caritatis, quo illi praeterea studium in Nos suum amantissimis proditum litteris significare voluerunt per stipem, in ipsa domesticarum rerum angustia, collatam, acceptissima Nobis obvenerunt et suavissima. Hanc vero iucunditatem cumulavit omnino proclivitas illa animorum, qua ipsi plauserunt nuperis encyclicis litteris Nostris de instauranda christiana philosophia iuxta sancti Thomae doctrinam. Cum enim inter eosdem non desiderentur viri docti suisque noti lucubrationibus, merito confidimus, ipsos documentis Nostris inhaerentes, auream propugnatos esse Doctoris angelici sapientiam adversus recentiorum, etiam piorum systemata, quae iamdiu scindunt scholas catholicas, et eorum, qui unanimes sanam solidamque doctrinam tradere cum deberent, sententias viresque inter se committunt, non sine mediocri veritatis et scientiae detrimento. Delectati itaque non minus devotionis testimoniis, quam hac illecti fiducia, gratissimum tibi Cleroque tuo profitemur animum, omnibusque fausta cuncta adprecamur: quorum auspiciem, et praecipue benevolentiae Nostrae pignus tibi, Venerabilis Frater, iis universis, ac toti Dioecesi tuae benedictionem apostolicam peramanter impertimus.

Datum Romae apud S. Petrum die 11 Septembris, anno 1879, Pontificatus Nostris anno Secundo.

LEO PP. XIII.

LETTRE DE L'ÈME CARDINAL SECRÉTAIRE D'ÉTAT A L'ÈME CARDINAL PAROCCHI,  
ARCHEVÊQUE DE BOLOGNE, AU SUJET DE L'ENCYCLIQUE AETERNI PATRIS.

• *Emo e Rmo Sig. Mio Ossmo*

Sono stati già trasmessi all' Eminenza Vostra due esemplari della lettera a stampa, scritta dal Santo Padre all' Emo Cardinale De Luca sulla istituzione in Roma di un' accademia di san Tommaso d'Aquino, e sulla nuova edizione di tutte le Opere dell' Angelico Dottore che il Santo Padre ha in mira d'intraprendere quanto prima. Da questa lettera Vostra Eminenza avrà conosciuto quanto il Santo Padre abbia apprezzato la piena adesione di Lei e di tutto l'Episcopato della Provincia Bolognese all' Enciclica *Aeterni Patris*, e quanto sia stato consolato nel leggere i sentimenti nobili e riverenti con cui quell' adesione veniva espressa. Avrà scorto oltresi quanto stia a cuore del Santo Padre che la suddetta Enciclica abbia un effetto patrico ed una vasta applicazione, non solo in Roma, ma anche in tutte le altre città del mondo cattolico: e certo le intenzioni del Santo Padre non potrebbero essere meglio secondate che studiandosi di fare nelle singole Diocesi, nella misura che sarà possibile, quello che il Santo Padre fa in Roma, sia per l'insegnamento della Filosofia nelle sue Scuole, sia per la fondazione di un' Accademia Tomistica.

In codesta Archidiocesi da lungo tempo fiorisce l'insegnamento delle dottrine filosofiche di san Tommaso ed un' Accademia Tomistica. Perciò all' Eminenza Vostra non resta altro compito che mantenere in fiore l' uno e l' altra, e procurarne l' incremento.

Sia di conforto a Lei ed a' suoi Suffraganei la speciale benedizione del Santo Padre a questo scopo impartita; e gradisca anche in questo incontro l' espressione de' sensi di quel profondo ossequio, onde Le bacio umilissimamente le mani.

DI VOSTRA EMINENZA

Roma, 27 Ottobre 1879.

*Umilissimo Devotissimo Servitor vero*

L. Carp. NINA.

## BIBLIOGRAPHIE

---

LES QUARANTE ou grandeur et décadence de l'Académie française, — suivi des *Guêpes* ; — *Nos Ecoles* ; — *Fantaisies*, etc., par THEODORE VIBERT, à Paris, chez Auguste Ghio, Editeur.

C'est toujours avec un nouveau plaisir que nous saluons les œuvres de M. Vibert, ce poète si chrétien et si sympathique, dont le nom est depuis longtemps populaire au Canada. Cette fois, M. Vibert nous offre un joli volume de cent cinq sonnets, tout frais sortis de la presse, et dont quelques-uns portent même la date de décembre 1879. C'est donc une primeur, et nous l'avons savourée avec un plaisir que nous souhaitons volontiers à nos lecteurs au commencement de la nouvelle année. Ils trouveront dans le nouveau volume de l'auteur des *Girondins* de magnifiques sonnets élégamment ciselés, de nobles et fortes pensées rendues avec précision et énergie, des vers mâles et hardis, de la satire fine et mordante ou des coups de boutoir superbes, et enfin une série de sonnets touchants ou pleins de bonhomie, que le poète adresse soit à son fils — un autre poète distingué — soit à ses amis, et dans lesquels respire un mélange de tendresse émue et de laisser-aller cordial qui vous intéresse et vous tient sous le charme, depuis la première ligne jusqu'à la dernière.

Nous citons au hasard le premier sonnet de cette série ; le poète parle à son fils :

D'un rayon de bonheur ma tête un jour fut ceinte...  
Il disparut ! — Mon Paul, mes livres et mes fleurs,  
M'ont gardé leur amour et calmé mes douleurs,  
En charmant l'âcreté de mon amère absinthe !

Ici rien n'est à moi. Dans cette froide enceinte,  
Un étranger brutal, avec des mots railleurs,  
Peut me crier demain : Va-t-en mourir ailleurs !  
Et pourtant je bénis, Dieu, ta volonté sainte !

Me plaindre ; et pourquoi donc ? Mon âme s'aguerrit  
Au souffle de Rousseau, de Corneille ou Molière ;  
Et mon cœur chante encor quand la rose sourit.

Mais lorsque toi, cher fils, fidèle et tendre lierre,  
 Tu presses dans tes bras mon crâne blanchissant,  
 Je nargue la fortune et son doigt menaçant.

Nous avons remarqué avec plaisir, dans la partie du volume intitulée *Amitié*, un joli sonnet adressé à *Bébé Fréchette*, l'enfant de notre collaborateur, M. L. H. Fréchette. Disons en passant que notre petit concitoyen de deux ans et demi a déjà dans ses cartons quatre sonnets qui lui ont été dédiés par des poètes de France.

Nous espérons pouvoir bientôt compter M. Vibert et son fils au nombre des collaborateurs de la *Revue de Montréal*.

---

LES ENFANTINES, par EUTROPE LAMBERT, de l'Académie des Poètes et de l'Académie des Muses santonnes, à Angoulême, chez F. Goumar, Editeur.

Nous venons de parcourir ce charmant petit volume de poésies, que nous adresse l'éminent poète français que nous avons, dans notre dernière livraison, présenté à nos lecteurs comme un précieux collaborateur, dont les productions, admirées en France, ne peuvent manquer d'être une bonne fortune pour notre publication. Les *Enfantines*, comme leur nom l'indique, sont un recueil de petites pièces fugitives ayant les enfants pour sujet, — peu considérable par son étendue, mais d'une valeur littéraire que lui enverraient bien des gros volumes. Ces petits bijoux ont un charme pénétrant, une grâce exquise, une sincérité émue qui captivent et attendrissent. Le style est pur et châtié, la phrase limpide et harmonieuse, le vers gracieux, souple, varié, et toujours d'une coupe et d'un fini irréprochables. Qu'on en juge par ce petit joyau intitulé *Ses lettres* :

Au plus secret de mes archives,  
 Je garde bien soigneusement  
 Les lettres mignonnes et vives  
 Qu'il m'écrivait, le cher absent.

Je relis ces lettres aimées,  
 Où je sens palpiter son cœur,  
 Ces lettres toutes parfumées  
 D'insouciance et de bonheur.

Œuvres simples d'une âme aimante  
 Qui cherchait des sentiers d'azur,  
 Elles ont la grâce charmante  
 D'une esquisse au trait doux et pur.

Les phrases sont bien décousues,  
 Les virgules bien en retard ;  
 Mais les amitiés aperçues  
 Corrigent ce manque de fard.

On voit briller l'intelligence  
 Au travers de ce brouillard bleu ;  
 Cette aube a de la transparence :  
 On y sent le regard de Dieu.

Nous espérons que M. Lambert — on ne peut guère avoir un nom plus canadien — voudra bien favoriser notre *Revue de* quelque nouvel envoi.

---

HISTOIRE DU CANADA POUR LES ENFANTS, à l'usage des écoles élémentaires, par HENRY H. MILES, M. A., LL. D., D. C. L. — Ouvrage approuvé par le conseil de l'instruction publique de la province de Québec pour écoles élémentaires et écoles modèles protestantes et catholiques, et pour servir de livre de lecture anglais dans les écoles françaises. Traduit de l'édition anglaise par L. DEVISME, B. A. de l'université de France. Montréal, publié par Dawson frères. 1872.

Certes, voilà un petit livre bien favorisé ! Approuvé par le conseil de l'instruction publique de la province de Québec, approuvé pour les écoles élémentaires, approuvé pour les écoles modèles, approuvé pour les écoles protestantes, approuvé pour les écoles catholiques, approuvé comme histoire, approuvé comme livre de lecture anglais dans les écoles françaises, traduit par un B. A. de l'université de France, et, ce qui est le comble de la bonne fortune, adopté par les commissaires des écoles catholiques de Montréal, et mis entre les mains de presque tous les jeunes étudiants de notre grande ville !

Si de tels honneurs signifient quelque chose, l'*Histoire du Canada pour les enfants* doit être parfaite, ou du moins réunir toutes les qualités propres à un ouvrage de ce genre : exactitude des faits, style clair, pur, simple, coulant, grammatical, orthographe et ponctuation irréprochables. On ne peut exiger moins d'un livre d'école.

Eh bien ! ouvrons celui-ci, et commençons par la préface :

« L'ouvrage consistant surtout en récits intéressants sur les caractères et les incidents historiques, récits convenablement arrangés suivant l'ordre des temps, pourra aisément, à l'aide de la carte générale qui se trouve au commencement, de la table chro-

nologique et du questionnaire *qui se trouvent à la fin, permettre à l'instituteur judicieux de donner une connaissance du sujet suffisante pour que l'écuyer soit en état de passer au second volume de la série, plus considérable et qui a pour titre : Histoire du Canada à l'usage des écoles.* »

Que dites-vous de cette histoire qui consiste surtout en récits intéressants sur les *caractères* et sur les *incidents* historiques ?

Ne vous semble-t-il pas qu'un abrégé n'est guère destiné à s'occuper *surtout* de *caractères* et d'*incidents* ?

Et puis, des récits intéressants sur les caractères et les incidents historiques !

Des récits convenablement *arrangés* suivant l'ordre *des temps* !

Est-ce qu'il ne faudrait pas plutôt les ranger, ces récits, ou les disposer selon l'ordre *du temps* ?

Mais ce qui vous étonne le plus sans doute, c'est de voir ce petit ouvrage qui se personnifie tout à coup, jusqu'au point de faire tourner autour de lui la carte générale, la table chronologique, le questionnaire, et de *s'aider* de tout cela pour permettre à l'instituteur judicieux de donner, etc.

Hélas ! si la suite répond à de tels commencements, et le second volume au premier, il pourra bien se faire qu'en effet l'élève de l'instituteur judicieux soit *en état* de passer au second volume, mais quel sera cet *état* ? Question.

Ce n'est là après tout qu'une préface, nous dira-t-on, qui peut être détestable comme beaucoup d'autres.

Eh bien ! soit, et pour être de bon compte, prenons la première page :

« Jacques Cartier était un fameux navigateur de *St. Malo*, en France, et vivait sous le règne de François I<sup>er</sup>.

« François était jaloux du roi d'Espagne dont les sujets gagnaient richesses et renom dans les régions nouvellement découvertes au-delà de l'Océan Atlantique. Il envoya donc Cartier avec deux navires et 120 hommes, avec ordre de chercher du côté de l'ouest, quelque passage conduisant au Japon, à la Chine et aux Indes Orientales.

« Cartier fit voile de *St. Malo* en Avril 1534. Après un voyage de trois semaines, il atteignit Terre-Neuve dont il fit le tour pour passer, en suivant le détroit de Belle-Isle, dans le Golfe *St. Laurent* qu'il traversa pour gagner le continent de l'Amérique du Nord. En route, il visita les îles connues maintenant sous le nom d'îles de la Magdeleine. L'une d'elles nommée l'île de Bryon lui parut valoir mieux que Terre-Neuve tout entière.

*Ponctuation* : 4 fautes, comme on peut le voir facilement.

*Orthographe* : 10 fautes, au moins.

On n'écrit point *St. Malo*, mais *Saint-Malo* ; ni *Golfe St. Laurent*, mais *golfe Saint-Laurent*, etc. ; ni *Avril* (avec une majuscule), mais *avril* (avec une minuscule), etc., etc.

Quiconque a le sentiment de ce qui convient s'aperçoit tout de suite que le premier alinéa n'a pas de raison d'être, car les phrases principales qui le composent, bien venues dans une biographie de Jacques Cartier, ne devraient, dans une histoire du Canada, figurer que comme incidentes.

Problème : Pourquoi Jacques Cartier, au lieu de *contourner* simplement l'île de Terre-Neuve, en a-t-il *fait le tour*, pour passer dans le golfe Saint-Laurent ?

Mais voyez comme l'auteur s'élève lorsqu'il s'agit d'indiquer les causes des événements : « François était jaloux du roi d'Espagne ... Il envoya donc Cartier, etc. » Voilà qui explique la découverte du Canada. Nulle autre raison, rien de ne plus noble, rien de plus religieux n'a influé sur le cœur du roi très chrétien !

Nous nous figurons l'instituteur *judicieux* de la préface, posant gravement cette question :

— Qu'est-ce qui amena la découverte du Canada ?

Plusieurs voix :

— François était jaloux du roi d'Espagne !

Fort bien, voilà des gaillards en possession de la philosophie de l'histoire et *en état* de passer au second volume de la série !

Plus loin il s'agit des douze malheureux retrouvés par Chétodel dans l'île de Sable, ou, comme écrit le traducteur, à *L'île-au-Sable*, et présentés à Henri IV :

« Henri IV écouta leur histoire et voulut bien leur *faire remise* de leurs *anciens* crimes. »

*Faire remise* ! On peut *faire remise* d'une peine, de l'amende, de la prison ; mais d'un crime ? ... Le génie de la langue admet-il cette expression ? Quant au mot *anciens*, il n'y a pas l'ombre d'inconvénient à le faire disparaître, attendu que si l'on *fait remise* d'un crime, ce ne peut guère être un crime à venir.

Puis arrive cette intéressante réflexion :

« Sans doute, ils devinrent *plus d'une fois* après cela d'utiles

citoyens; *mais* à L'île-au-Sable, ils avaient souhaité revenir à leur ancien état de condamnés dans les prisons de France. »

On ne sait que dire à la vue de pareilles naïvetés.

Enfin, tout le reste — 151 pages — est à l'avenant.

Vous voyez, c'est cela qu'on met entre les mains des enfants des écoles! C'est là dedans qu'ils vont apprendre à lire, à écrire, à penser! C'est sur ce modèle qu'ils se formeront insensiblement, et à leur insu! N'est-ce pas à désespérer pour toujours du sort de la langue française au Canada?

On s'écriait dernièrement: *L'anglicisme, voilà l'ennemi!* Tout le monde avouera que, sans être le premier qui ait jeté ce cri d'alarme, notre Rochefort littéraire a raison cette fois; mais il ne faut pas croire que les anglicismes soient notre seul ennemi. L'ennemi, c'est le langage de la famille; l'ennemi, c'est ce jargon moitié argot moitié patois qu'on tolère bénévolement dans les collèges, si même on ne l'encourage; l'ennemi, et le plus redoutable de tous peut-être, c'est le livre d'école.

Et comment veut-on que le jeune homme arrive, à travers une lutte comme celle-là contre tous ces ennemis réunis, à bien parler, à bien écrire sa langue?

Et s'il y arrive enfin, quel courage veut-on qu'il ait pour combattre l'invasion?

Il s'évertue, supposons, à rappeler les principes et les règles dont les ouvrages français nous offrent tous les jours l'exemple, et pendant ce temps-là, le livre d'école est partout qui dit, enseigne et autorise le contraire.

Il se dévouera jusqu'au point de critiquer des ouvrages comme les *Souvenirs d'un exilé canadien* par F. B. Singer, *NOTAIRE*, le *Mémorial des vicissitudes et des progrès de la langue française en Canada, rédigé dans un hameau ...* etc., par Bibaud jeune, et le *Jacques Cartier ou Canada vengé* de J. L. Archambault, *avocat*, — drame historique en cinq actes qui dure la bagatelle de trois cent-dix ans, — fantaisie littéraire avec préface et prologue! — édition intime à mille exemplaires, en vente chez tous les libraires, annoncé à son de trompe, soigneusement enregistré au bureau de l'Agriculture! — Mais ces ouvrages-là, qui portent avec eux leur antidote, quel mal font-ils en comparaison du livre d'école? Le livre d'école, voilà l'ennemi, car il s'adresse

à l'enfant sans expérience et porte un drapeau qui impose même à l'instituteur judicieux.

Nous n'avons de reproches à faire à personne, ni blâme à jeter sur le conseil de l'instruction publique qui siégeait en 1870 ou 1872 ; mais ce qui nous paraît tout simplement évident, c'est qu'un livre comme *l'Histoire du Canada pour les enfants* n'aurait jamais dû être approuvé, et qu'aujourd'hui, malgré cette approbation, on devrait le mettre à l'*index*, au moins *donec corrigatur*.

Quant à MM. les commissaires des écoles de Montréal, s'ils ont lu cette histoire, comment ont-ils pu l'adopter ?

Mais quoi ! ont-ils même daigné la lire ?...

T. A. DE SAINT-CLAUDE.

## QUESTIONS. ET REPONSES

---

A l'exemple de quelques revues européennes, nous réserverons chaque mois, à la fin de la livraison, quelque espace — autant qu'il sera nécessaire — pour insérer certaines questions se rapportant aux matières de notre programme : lettres, histoire, sciences, philosophie, théologie, droit, etc., etc.

Nous invitons nos lecteurs, et en particulier les étudiants, non seulement à nous fournir les questions qu'ils croiront intéressantes, où qu'ils auraient discutées entre eux, mais encore à nous envoyer la solution de celles qui auront été posées.

---

### QUESTIONS

1<sup>o</sup> Quelle est la meilleure définition du droit de propriété ? Peut-on accepter, par exemple, celle que donne le code civil, savoir : *Le droit de jouir et de disposer des choses de la manière la plus absolue, pourvu qu'on n'en fasse pas un usage prohibé par les lois ou les règlements* (\*) ?

2<sup>o</sup> Qu'est-ce que la vie ?

Peut-on la définir avec Stalh : *la conservation du corps dans son mélange corruptible, sans corruption actuelle* ?

Avec Bichat : *l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort* ?

Avec Richerand : *un ensemble de phénomènes qui, dans les corps organiques, se succèdent dans un espace déterminé* ?

3<sup>o</sup> Pourquoi le suicide est-il essentiellement mauvais ?

4<sup>o</sup> Quelles sont les causes qui ont retardé jusqu'en 1632 la restitution du Canada à la France ?

5<sup>o</sup> Quelle est la valeur scientifique de l'ouvrage de Cornut sur les plantes du Canada ?

---

(\*) Nous avons reçu d'un étudiant en droit de l'université Laval une réponse à cette question ; nous la publierons dans notre prochain numéro.

# AVIS

---

## Nouvelle organisation

---

La quatrième année de la *Revue de Montréal* s'ouvre sous des auspices plus favorables que jamais.

1<sup>o</sup> Le *Conseil de rédaction* devient *Conseil de direction*, ou *Conseil des directeurs*.

2<sup>o</sup> La rédaction est confiée à un comité spécial.

3<sup>o</sup> Jusqu'aujourd'hui, comme on a pu s'en apercevoir, les soins de la rédaction et ceux de l'administration, si différents les uns des autres, pour ne pas dire incompatibles, retombaient sur la même personne. Il n'en sera plus ainsi. Grâce à d'heureux arrangements, l'administration, avec tout ce qui s'y rapporte, passe, à partir de janvier 1880 inclusivement, entre les mains d'une compagnie légalement constituée sous le nom de **CHAPLEAU & LAVIGNE, imprimeurs**. C'est donc à CHAPLEAU & LAVIGNE, IMPRIMEURS, 223 rue Notre-Dame, Montréal, qu'on devra désormais s'adresser pour tout ce qui concerne l'administration de la *Revue de Montréal*.

Quant à ce qui regarde en particulier la rentrée des abonnements, c'est aussi à la nouvelle compagnie qu'on aura affaire, non seulement pour l'avenir,

pour 1880, etc., mais encore pour le paiement des arrérages de 1877, 1878 et 1879. Les abonnés de Montréal pourront, comme ci-devant, payer à M. E. Lacroix et ceux de Québec à M. Horace Têtu, les seuls qui aient droit de collecter pour la *Revue de Montréal* et pour la compagnie CHAPLEAU & LAVIGNE.

Cette organisation produira deux bons effets: d'un côté, l'on donnera plus de temps à la rédaction, et de l'autre, les soins de l'administration étant dévolus à des hommes du métier placés à la tête d'un établissement bien fourni, rien n'empêchera plus que la partie matérielle de cette publication ne reçoive tous les perfectionnements désirables. Nous pouvons en particulier promettre à nos abonnés que la *Revue de Montréal* ne sera plus en retard, mais qu'elle sera publiée invariablement chaque mois, entre le 20 et le 25.

Nous profitons de l'occasion pour rappeler à nos lecteurs que l'on tiendra plus que jamais à cette condition de l'abonnement: *payable d'avance*. Quant aux débiteurs rétardataires, qu'ils veuillent bien se mettre en règle au plus tôt. Certaines gens s'imaginent qu'une revue comme la nôtre ne coûte rien à personne! Il y en a qui nous doivent l'abonnement de trois ans, c'est-à-dire que ceux-là ont reçu notre revue jusqu'aujourd'hui sans déboursier un seul sou, sans même répondre aux lettres que nous leur avons écrites à plusieurs reprises pour réclamer ce qui nous est dû. Nous voulons bien compter encore sur leur bonne volonté; mais si, à notre grand déplaisir, ils ne nous en donnent pas d'autre preuve que celle du passé, nous serons forcé de mettre nos comptes entre les mains d'un procureur, qui sera, nous l'espérons, plus heureux

que nous. Si, comme cela arrive, quelques-uns cessent de recevoir notre revue parce que nous osons les prier de payer leur abonnement, tant pis, mais nous n'y pouvons rien. C'est un grand honneur, sans doute, de voir leurs noms sur nos listes, mais un honneur que nous n'avons pas, le moyen de payer si cher. Du reste, l'abonnement aux journaux doit être payé d'avance : c'est un principe admis partout ailleurs qu'au Canada, et ne fût-ce qu'en vue de contribuer pour leur part à l'établir pratiquement ici, les éditeurs de la *Revue de Montréal* tiendront rigoureusement à faire rentrer les abonnements dans les premiers trois mois de chaque année, c'est-à-dire du 1er janvier au 31 mars.

Montréal, 31 décembre 1879.

LA DIRECTION

ET

L'ADMINISTRATION.

---

# TABLE DES MATIÈRES.

DU

## TOME TROISIÈME

### 3ème ANNÉE

LIVRAISONS de JANVIER à DÉCEMBRE 1879

#### LIVRAISON de JANVIER

Petits moineaux .....	Arthur Globenski, p. 3.
Le Canada français et sa littérature	
— I — .....	Raoul Frary, p. 6.
De Montréal à Lourdes — I — .....	*** p. 13.
Revue européenne .....	P. G., p. 23.
Interprétation des quantités négatives	
— I — .....	Salluste Duval, M. D., p. 32.
Lettre encyclique de S. S. Léon XIII,	p. 38.
Réponses de Mgr Conroy .....	p. 47.
Monseigneur Dupanloup — I — .....	L'abbé T. A. Chandonnet, p. 50.
A. M. L. H. Fréchette .....	Nérée Beauchemin, p. 62.
A. M. Nérée Beauchemin .....	L. H. Fréchette, p. 63.
S. E. le cardinal Franchi, et S. E. Mgr	
Conroy .....	L'abbé T. A. Chandonnet, p. 64.
La rétractation des rédacteurs du <i>Ca-</i>	
<i>nadien</i> .....	L'abbé T. A. Chandonnet, p. 70.
La mort de Grimm .....	Charles Ouimet, p. 79.
Société littéraire et historique .....	p. 79.
Ouvrages reçus.	

## LIVRAISON de FÉVRIER

Les Canadiens de l'Ouest — I — .....	P. C., p. 81.
De Montréal à Lourdes — II .....	*** p. 94.
Le Canada français et sa littérature	
— II — .....	Raoul Frary, p. 101.
Chronique musicale.....	Guillaume Couture, p. 109.
Un procès en 1580 .....	Onésime Boisvert, p. 113.
Revue européenne.....	P. C., p. 127.
Lettres de J. P. Rottot, M. D.....	p. 134.
Université Laval à Montréal et la pro- testation de l'école de médecine.....	L'abbé T. A. Chandonnet, p. 142.

## LIVRAISON de MARS

Etude bibliographique.— <i>Histoire géné- rale de l'Eglise depuis la création jusqu'à nos jours</i> , par l'abbé J. E. Darras.....	M. de Sainte-Croix, p. 161.
Interprétation des quantités négatives	
— II — .....	Salluste Duval, M. D., p. 179.
Monseigneur Dupanloup — II .....	L'abbé T. A. Chandonnet, p. 181.
Un poète anglo-canadien, M. John Reade — I — .....	H. V., p. 188.
Revue européenne.....	P. C., p. 194.
Chronique musicale.— <i>L'opéra italien</i> ..	Guillaume Couture, p. 201.
Une rencontre fortuite — I — .....	W. D. Howells, p. 206.
Les Canadiens de l'Ouest — II .....	P. C., p. 223.
<i>Phonography made easy</i> , par J. A. Manseau.....	John Ahern, p. 230.
Lettre du professeur Dubois au doc- teur E. Desjardins.....	p. 237.
Lettre de Sa Grandeur Mgr de Mont- réal.....	L'abbé T. A. Chandonnet, p. 238.
A nos abonnés.....	p. 240.

## LIVRAISON d'AVRIL

Deux frères.—Recit d'un vieillard.....	M. de Sainte-Croix, p. 241.
De Montréal à Lourdes — III — .....	*** p. 253.
Les Canadiens de l'Ouest — III .....	P. C., p. 263.
Une rencontre fortuite — II .....	W. D. Howells, p. 298.
Revue européenne.....	P. C., p. 296.
La forêt canadienne.....	L. H. Fréchette, p. 305.
Chronique musicale.—Concert de M. Desève .....	Guillaume Couture, p. 309.

- The old régime in Canada*, by Francis  
Parkman— I —..... J. C. Langelier p. 313.

## LIVRAISON de MAI et JUIN

- L'amour de l'Eglise et l'amour de la  
patrie (Trad. de la *Civiltà cattolica*) p. 321.  
Le second avènement— I —..... M. de Sainte-Croix, p. 332.  
Une rencontre fortuite— III — ..... W. D. Howells, p. 341.  
La croix du *sillon*.—Poésie..... L. Mallefille, p. 366.  
Discours du cardinal Newman..... p. 370.  
Audience du Pape à de jeunes ouvriers  
de Paris..... p. 375.  
S. E. le Gouverneur général à Québec.. p. 379.  
Lettre de S.E. le cardinal Nina à l'ar-  
chevêque de Munich..... L'abbé H. A. Verreau, p. 382.  
Un amour vrai — III — ..... Laure Conan, p. 388.  
Quelques notes sur un système singu-  
lier de numération..... L'abbé H. A. Verreau, p. 399.  
Revue européenne..... P. C., p. 409.  
Allocution de N. S. P. Léon XIII..... p. 418.  
Remise de la barrette aux cardinaux  
Desprez et Pie..... p. 428.  
Le marquis de Lorne à l'université  
Laval..... p. 433.  
Chronique musicale.—Publication de  
musique sacrée..... Guillaume Couture, p. 437.  
*The old régime in Canada*, by Francis  
Parkman — II —..... J. C. Langelier, p. 443.  
Publication périodique de musique sa-  
crée..... p. 448.

## LIVRAISON de JUILLET et AOUT

- Les Jésuites..... p. 449.  
Un amour vrai — IV —..... Laure Conan, p. 466.  
Le second avènement— II —..... M. de Sainte-Croix. p. 473.  
*The old régime in Canada*, by Francis  
Parkman — III —..... J. C. Langelier, p. 481.  
Chronique musicale.—L'académie de  
musique de Québec..... G. Couture, p. 494.  
Université Laval à Montréal.—Compte  
rendu de la séance de clôture, le 30  
juin.—Discours du vice-recteur, de  
l'hon. M. Chauveau, de l'hon. M.  
Loranger et de M. C. S. Cherrier..... L'abbé T. A. Chandonnet, p. 497.  
Lettre encyclique de Notre Très Saint

Père Léon XIII sur la restauration  
la philosophie chrétienne dans les  
écoles catholiques selon l'esprit du  
docteur angélique saint Thomas  
d'Aquin..... p. 551.  
Les Canadiens de l'Ouest — IV —..... P. C., p. 574.

LIVRAISON de SEPTEMBRE

Les Canadiens de l'Ouest — V —..... P. C., p. 577.  
Le vieux drapeau.—A l'hon. P. J. O.  
Chauveau..... J. A. Poisson, p. 594.  
*The old régime in Canada*, by Francis  
Parkman — IV —..... J. C. Langelier, p. 599.  
Encyclique *Aeterni Patris*.—texte latin. p. 609.  
Ouverture du musée de Montréal..... \*\*\*, p. 624.  
Le postillon..... Schuman, p. 636.  
Revue européenne..... P. C., p. 638.  
Chronique musicale.—La musique pen-  
dant les vacances..... Guillaume Couture, p. 652.

LIVRAISON d'OCTOBRE

A Monsieur L. H. Fréchette..... L. Mallefilie, p. 657.  
La question sociale aux Etats-Unis et  
la condition des ouvriers des manu-  
factures (Reproduit du *Correspon-*  
*dant*)..... Claudio Jannet, p. 663.  
Lettre du Saint-Père au cardinal pré-  
fet de la sacrée Congrégation des  
études..... p. 675.  
Une rencontre fortuite— IV —..... W. D. Howells, p. 682.  
Université Laval à Montréal.— Ouver-  
ture des cours de 1879-1880. — Dis-  
cours de M. le recteur, de M. Rottot,  
de l'hon. juge Jetté, de M. Cherrier  
et de Son Hon. le maire.—Liste com-  
plète des professeurs et des élèves....  
Notre adhésion à l'Encyclique *Aeterni*  
*Patris*..... L'abbé T. A. Chandonnet, p. 696.  
La Rédaction, p. 726.  
Le dolmen de Garde-Epée..... Eutrope Lambert, p. 729.  
Bibliographie.— *Stanislav de Kostka*,  
par l'abbé Verreau.— *Martura ou un*  
*mariage civil*, par T. Vibert.— *Les*  
*Oiseaux de neige*, par L. H. Fré-  
chette..... L'abbé T. A. Chandonnet, p. 730.  
Palmes universitaires..... L'abbé T. A. Chandonnet, p. 735.  
Questions et réponses..... L'abbé T. A. Chandonnet, p. 736.

## LIVRAISON de NOVEMBRE et DECEMBRE

Les Canadiens de l'Ouest — IX —.....	P. C., p. 738
La question sociale aux Etats-Unis et la condition des ouvriers des manufactures (Reproduit du <i>Correspondant</i> ) — II —.....	Claudio Jannet, p. 749
Une rencontre fortuite — VI —.....	W. D. Howells, p. 763
Rapport annuel de l'institution catholique des sourds-muets de la province de Québec, pour 1878.....	T. A. de Saint-Claud, p. 792
Revue européenne .....	P. C., p., 797
Jacques Marquette — I —.....	P. Brucker, p. 808
Le rêve de la vie.....	L. II. Fréchette, p. 820
Étude bibliographique. — <i>Roma Solteranea cristiana</i> .....	M. de Sainte-Croix, p. 821
Documents relatifs à l'encyclique <i>Aeterni Patris</i> .....	p. 831
Bibliographie: <i>Les quarante, ou grandeur et décadence de l'Académie française</i> , par T. Vibert. — <i>Les Enfants du Canada pour les enfants</i> , par Miles, traduction de L. Devisme.....	T. A. de Saint-Claude, p. 833
Questions et réponses.....	p. 840
Avis. — Nouvelle organisation.....	La Direction et l'Administration.